
98
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
74581
VR3
KEANU REEVES, ultra-speed dans JOHNNY MNEMONIC
THE X FILES
Enquête Aux Frontières du Réel...
Espagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB
Canada : 7,25 $ - Suisse : 8 F - RCI : 2800 CFA
M 2016 - 98 - 25,00 F-RD

Quand la morosité s'empare du Monde, priez pour qu'ils reviennent !

Une exploration des grands thèmes du cinéma fantastique, à la recherche des Savants Fous, Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Extraterrestres Envahisseurs, Géants Humains, Créatures de Frankenstein, Yétis et autres Chaînons Manquants...
216 pages, tout en couleurs. 600 photos et affiches reproduites.
Prix conseillé : 249 F.
Demandez à votre libraire ce qu'il en pense !





À nouveau disponible :
ZE CRAIGNOS MONSTERS n°1, enfin réédité. 249 F.

En vente dans toutes les bonnes librairies, FNAC, Virgin, maisons de la presse et autres lieux branchés.

Disponible également à la Librairie du Cinéma
MOVIES 2000
49 rue de La Rochefoucauld
75009 Paris
(ouverte du mardi au samedi, de 14 h 30 à 19 h)

Editions
VENTS D'OUEST
31/33 rue Ernest Renau
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 41 46 11 46
Fax : 40 93 05 58

Diffusion
ILIADE
31 rue Ernest Renau
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 41 46 11 41
Fax : 41 46 11 10

Distribution
HACHETTE
Avenue Gutenberg
78316 Maurepas Cédex



Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 98

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Didier Allouch
Marcel Burel
Julien Carbon
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Betty Chappe
Guy Giraud
Benjamin Janssens
Peter Parker
Jack Tewksbury

Correspondants à Los Angeles
Emmanuel Itier
Olivier Albin

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Nouveau logo Mad Movies
Christophe Deshoux

Photocomposition/ Montage
The Christmas Guys

Photogravure
Beauclair

Impression
ISTRA BL

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Novembre 1996

Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
David Bowers, Jean-Charles Canu, Philippe Christin, Nathalie Dauphin, Bram Eisenthal, Edith Filipacchi, Sylvie Forestier, Christophe Jouvet, Suzanne Krajewski, Anne Lara, Bruno Maccarone, Aliette Maillard, Cédric Ménier, Elizabeth Meunier, Sandrine Meunissier, Miramax, Katherine Moore, Adrien Morot, Christelle Pailly, Maryan Ridini, Rogers & Cowan, Fleur Trokenbrock, Jessica Watchhausen, Chandra Years, Laurence Zylberman

Sommaire



Aux Frontières du Réel



Hercule



From Dusk till Dawn



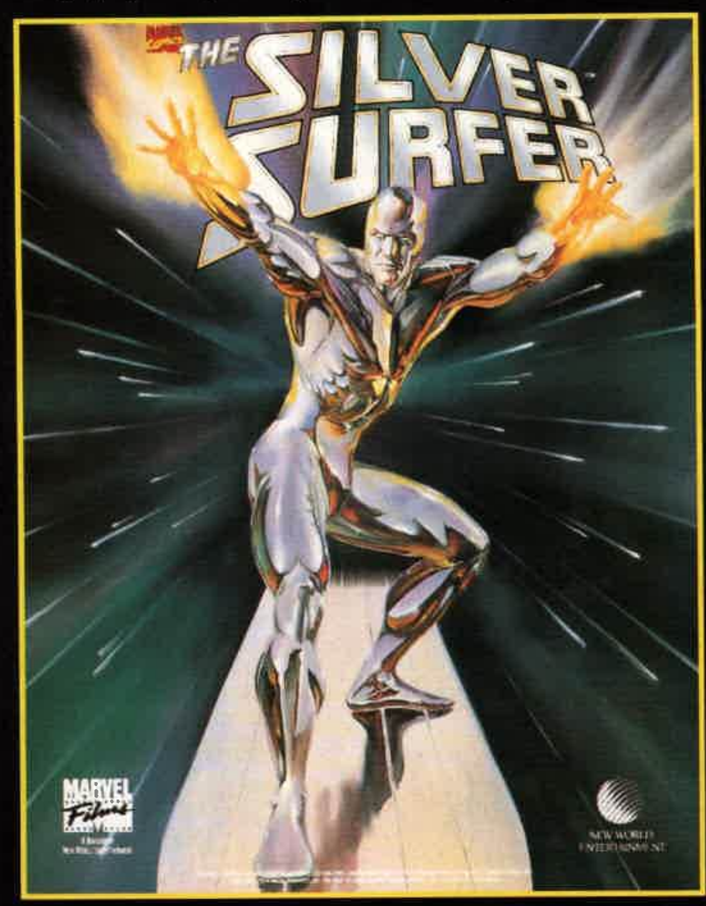
Johnny Mnemonic

NOTULES LUNAIRES

■ Fidèle à ses promesses, Patrick McGoohan vient de boucler le scénario de la version cinéma du ***Prisonnier***. Après avoir rejeté la candidature de Kevin Costner, très désireux d'enfiler les vestes noires bordées de blanc du Numéro 6, McGoohan envisage très sérieusement d'enfermer Mel Gibson au Village. Les deux hommes se sont si bien entendus sur le plateau de **Braveheart** !

■ La firme *New World* poursuit son exploitation des super-héros de *Marvel Comics*. Sont passés dans sa moulinette Les Quatre Fantastiques, les X-Men (pour le pas terrible) et Spiderman (pour nettement mieux). Voici désormais, sous forme de dessin animé pour la télévision, le beau Silver Surfer, alias Le Surfeur d'Argent. De son vrai nom Norrin Radd, il appartient à une race d'humanoïdes extraterrestres pacifiques. Originaire de la planète Zenn-La, cette véritable sentinelle des étoiles affronte l'empire galactique de Galactus, une entité qui rêve de conquérir l'univers. Créé par Stan Lee (pour le concept) et Jack Kirby (pour le graphisme), il fait équipe avec l'*Infinity Watch*, à savoir surtout Firelord, Drax, Moondragon et Adam Warlock. Pathétique, ce super-héros à la larme facile mérite un traitement privilégié. A noter que la compagnie allemande *Neue Constantin* possède les droits cinématographiques du personnage.

■ Steven Spielberg revient au fantastique. Sous le label de *DreamWorks*, le studio qu'il vient de fonder avec Jeffrey Katzenberg et David Geffen, il produit tout d'abord **Moses**, une biographie animée de Moïse. Charlton Heston prêtera sa voix, non pas au prophète mais à Dieu en personne. Plus de quarante ans après **Les Dix Commandements**, le comédien monte enfin en grade !
Puis, au début de l'année 96, Spielberg mettra lui-même en scène **Indiana Jones and the Lost Continent**, avec toujours Harrison Ford sous le feutre d'Indy. Après ce retour à la grande aventure qui lui demandera quatre mois de tournage, le cinéaste se jettera dans les mâchoires des reptiles géants de **Jurassic World**, alias **Jurassic Park 2**.
Dans un avenir plus lointain, Spielberg aura aussi beaucoup à faire avec **Blue Vision** d'après un scénario de Bruce Robinson. Top-secret, **Blue Vision** se définit comme une combinaison de **Dead Zone** et de **Twin Peaks**. De quoi spéculer sur son contenu réel... *DreamWorks* développe en ce moment **Neanderthal** d'après un roman du journaliste John Darnton. Le livre tourne autour de la découverte par deux chercheurs américains d'une authentique tribu préhistorique au Tajikistan, une république éloignée de l'ex-union soviétique.



EDITORIAL

L'actualité se fait parfois si réduite qu'il est permis de se demander si nous restons une revue de cinéma ou devenons plutôt un magazine de TV Vidéo. C'est de notre faute, aussi. A vouloir traiter le seul fantastique, nous réduisons nos chances. De la même façon, nous négligeons du même coup un cinéma encore fidèle à des valeurs narratives progressivement abandonnées par le cinéma fantastique. Visionner des films comme **Usual Suspects** ou **Dolorès Claiborne**, par exemple (fascinante Jennifer Jason Leigh, magistrale Kathy Bates...), nous rappelle qu'il existe encore un cinéma où le suspense conserve son importance, où le rapport entre les personnages influe sur la continuité narrative, où l'on peut placer sa caméra sur un support plan et non pas à l'oblique, composer des plans de plus de vingt secondes, tout cela sans nuire à la lecture du film. En fait, un cinéma ordinaire où le sensitif compense largement l'absence d'effets spéciaux. Quelle surprise !
«Le cinéma fantastique finit par confondre l'outil et l'œuvre» osé-je prétendre dans l'édito du numéro 94. Et ceci, vous le remarquerez, bien avant les sorties de **Streetfighter**, **Batman Forever**, **Judge Dredd**, **Tank Girl**, **Power Rangers, le film** (excusez, j'arrive pas à placer la majuscule à film) ou le récent **Mortal Kombat**. Au fait, comment l'avez-vous trouvé **Mortal Kombat** ? Mortel ! Ah oui, vous aussi...
Pourtant ils ont mis le paquet, dites donc. Du morphing, des décors, de la musique (de la «bouse music», m'a-t-on dit. Vachement bien, donc !), des kombats, de l'animatronique (...ta mère), des nénettes supers, des acteurs hors pair (voir comment le Dieu du Tonnerre a mis son chapeau à Lambert restera notamment un grand moment de burlesque dans l'histoire du cinéma mondial), et encore un montage speedé, du volume sonore à fond les manettes et des vannes comme s'il en pleuvait. Bref, du cinéma s'attachant surtout à la forme (souvent étonnante) et puisant ses rares idées dans le devoir des autres. On pense à **La Guerre des Etoiles**, à **Opération Dragon**, à **Bloodsport**, et aussi au beau temps qu'il fait dehors, qu'on aurait mieux fait de couper par le jardin et s'offrir la lecture d'un bon bouquin.
La prochaine fois, promis, je ne me déplace même pas, j'envoie directement mon ordinateur au cinéma. Il appréciera sans doute mieux que moi et saura en tirer une critique plus constructive.
D'ailleurs, en ces temps de réalité virtuelle, l'écriture tend elle aussi à l'automatisme. Il suffit d'introduire dans les circuits quelques éléments inducteurs indispensables et l'ordinateur se débrouille tout seul pendant que vous partez dilapider les bénéfices avec des créatures. Tiens, si je glissais à mon Mac les données essentielles à la rédaction d'un bon édito de fin d'année ? Si, si, j'ai très envie ! Par exemple, euh... voyons :
Une année fertile en films marquants pour le Fantastique... La qualité indéfectible d'un magazine qui sut toujours... Petit Papa Noël, il descendra par la cheminée... Interview du réalisateur qui nous confirme que son film est très bon... Actualité souriante, sous les meilleurs auspices, pour notre plus grand plaisir... La mission qui est la nôtre... Hausse du prix du papier, flûte alors... Mes prévisions pour 96... Le respect du lecteur qui restera toujours nôtre... Mais je vous laisse découvrir tout ça vous-mêmes... Bonne lecture !... Vive le vent et bonne année grand-mère.
Voilà qui devrait suffire pour un édito consensuel et politiquement correct, non ? Quoi, ça vous plaît pas ? Ah ben vous, alors ! Bon, eh bien attendez, j'insère les paramètres idoines et je vous signifie exactement le contraire, c'est tellement facile. On vit vraiment une époque formidable...

Jean-Pierre PUTTERS

■ Les croquemitaines de tout poil continuent à affluer sur les écrans, vidéo en général. Succès d'un premier tome oblige, le Marchand de Sable revient dans **Sleepstalker II** de Turi Meyer, et ne ressemble pas vraiment à celui de Nounours puisqu'il s'agit d'un tueur en série passé à la chaise électrique. Son hobbie criminel étant de verser une poignée de sable sur ses victimes, il se transforme tout naturellement en créature surnaturelle capable de passer sous les portes sous forme de poussière. Quelques bons morphings des familles le reconstituent. Dans **Sleepstalker II**, le tueur sablé revient non pas pour hanter une litière pour chat, mais pour tirer les pieds au jeune Griffin, défendu par un groupe de militaires coriaces déboussolés face à cet adversaire un rien trop volatile à leur goût.



■ La jungle, le réalisateur Luis Llosa aime ça. Après **Sniper**, l'auteur de **L'Expert** y retourne pour **Anaconda**, l'histoire d'un serpent géant qui s'attaque à un groupe d'étudiants au fin fond de la forêt amazonienne. Dan O'Bannon (**Alien**) livre le scénario de **Omnivore** à Mark Lester. Il s'agit d'insectes préhistoriques qui prennent l'aspect des créatures vivantes qu'ils consomment, des hommes en l'occurrence. Faute de **The Phantom**, film repris par Simon Wincer, Joe Dante s'intéresse à une version cinéma de Green Hornet, alias Le Frelon Vert. Une compagnie japonaise de production négocie actuellement les droits d'une bande dessinée *Dark Horse* inspirée du film **Aliens** pour en faire une série de mangas animés. Bruce **Evil Dead** Campbell et Robert **Freddy** Englund font leurs valises pour Madrid où ils tourneront **The Killer Tongue** (traduisez par La Langue Tueuse !) de Alberto Sciamma, une comédie horrifique co-produite par l'Espagne et la Grande-Bretagne. Mario Van Peebles (loup-garou policier dans **Full Eclipse**) s'apprête à incarner, dans **Solo**, le nec plus ultra en matière de robotique, un androïde programmé pour tuer. Passé dans l'autre monde dans le dernier **Star Trek** cinéma, William Shatner vit plutôt bien son trépas. Après les quatre téléfilms **Tekwar**, il planche sur **The Virtual Hero**, thriller façon **Le Cobaye** dans lequel le protagoniste principal part à la recherche de sa bien-aimée au sein d'un monde électronique artificiel. Egalement sur les tablettes de l'ex-Capitaine Kirk : un film au titre évocateur de **Police 2000**. Henry Selick (réalisateur de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** dans l'ombre de Tim Burton) devrait tourner **Les Sentinelles de l'Air/Thunderbirds**, en animation et non pas avec de véritables comédiens comme il en a récemment été question. *Warner Bros* travaille actuellement au développement de **Deep Blue Sea** décrit comme un "Jurassic Shark", à savoir la combinaison de deux hits de Steven Spielberg, **Les Dents de la Mer** et **Jurassic Park**. En attendant de ressusciter dans **Alien 4**, Sigourney Weaver interprète la sorcière dans un remake modernisé de **Blanche Neige et les 7 Nains**. La blonde héroïne ne trouve pas refuge dans un cottage au fond des bois, mais auprès des membres d'un gang des bas fonds de New York. *20th Century Fox* envisage sérieusement un remake live de **L'Extravagant Docteur Dolittle** (1967-Richard Fleischer) à propos d'un toubib parlant le langage de cinq espèces animales et montant une expédition pour retrouver le légendaire escargot rose géant des mers (*encore un beau «Craignos Monster» en perspective. Au fait, vous avez vu, le tome 2 vient de paraître ? Oui, quand les notules seront trop longues, on glissera une pub au milieu, maintenant !*). Ecrivain à l'origine de **La Malédiction** et de ses séquelles, David Seltzer peaufine actuellement **The Eighteenth Angel** que le téléaste William Hart mettra en images pour le cinéma. Il s'agit de l'histoire d'un professeur de Harvard et de sa fille accaparée par une secte satanique. Après **Savage** avec Olivier **Nemesis** Gruner, Avi **TimeBomb** Nesher dirige un autre artiste martial français, Xavier Declie, dans **Semi**, l'histoire d'un parc d'attractions hanté qui se débarrasse de ses visiteurs avec un maximum de cruauté. Après **Highlander 3, Mortal Kombat** et **Adrenalin** (une chasse au mutant dans une Europe futuriste) d'Albert Pyun, Christophe Lambert persévère dans le fantastique/science-fiction avec **Fortress 2** où il retrouve Russell Mulcahy, réalisateur du premier **Highlander** (et réalisateur aussi du second, c'est sans doute pour ça qu'il se retrouve en prison !). Ron Howard pense lui, très sérieusement, à produire un remake de **La Fiancée de Frankenstein** dont la grande Geena Davis serait l'infortunée héroïne. Il y aura un **Waterworld 2**, mais nettement moins coûteux que l'original car il s'agit d'un cartoon télé décrivant la submersion de la terre. Agent des Nations Unies, Van Damme devrait prochainement affronter le yéti sur les pentes de l'Himalaya d'**Abominable** où il doit porter secours à une expédition perdue. Réalisateur de **Desperado**, de **From Dusk till Dawn** (voir preview dans ce numéro), Robert Rodriguez vient de proposer à la *20th Century Fox* un scénario pour un **Predator 3** encore au conditionnel et qui prévoit une petite escapade sur la planète des aliens chasseurs. Sur le thème du chaînon manquant, Peter Weir prépare **Almost Adam** concernant la découverte au fin fond de l'Afrique d'un enfant mi-homme mi-singe par un anthropologue américain. Et enfin (*j'allais le dire, mon bon San...*), David Lynch sort de son silence pour réaliser **Lost Highway**, "énigme policière schizophrénique" interprétée par Bill Pullman et Patricia Arquette.



QUAND FREDDY RENCONTRE EDDIE

L'année 1996 se place sous le signe du fantastique pour Eddie Murphy. En rupture de **Flic de Beverly Hills**, le comédien noir le plus populaire des Etats-Unis empile dans le genre **The Nutty Professor** (remake de **Dr. Jerry & Mr. Love** par Tom Shaydac) et ce **Vampire in Brooklyn** mis en images par Wes Craven. L'un des princes de la peur et un king of comedy dans le même bateau : singulière alchimie. *"C'est la comédie pure qui m'a accroché à la lecture du scénario. Eddie Murphy, quant à lui, recherchait quelque chose de terrifiant. Nous avons donc combiné nos talents"* témoigne le père de Freddy Krueger. A Eddie Murphy donc d'incarner le désincarné Maximillian, dernier descendant en date de Nosferatu après que ses pairs aient été décimés par des adeptes de Van Helsing. Capable de se métamorphoser à volonté et de lire les pensées, Maximillian arrive à New York, à la recherche de Rita Veder (Angela Bassett), une femme-flic dont seul le sang absorbé une nuit de pleine lune pourrait relancer chez lui le processus de vie éternelle. Flanqué de Julius, son fidèle serviteur, le vampire se lance dans son entreprise de séduction. Mais il lui faut agir contre la montre, contre le partenaire de sa promise et un pseudo Van Helsing...


Eddie Murphy, un prince de New York aux dents longues !

Ecrit par Charlie Murphy (le frère), co-produit par Ray Murphy Jr. (l'autre frère), **A Vampire in Brooklyn** bénéficie d'effets spéciaux de maquillage concoctés par l'atelier *K.N.B.* après que Rick Baker ait passé la main pour s'être fâché avec sa vedette.

■ Une nouvelle super-héroïne pour le cinéma américain ! C'est **The Black Scorpion**, une production Roger Corman, mise en images par Jonathan Winfrey qui commença comme peintre dans les studios vétustes de son mentor à Venise. Son nom dans le civil : Darcy Walter, femme flic dont le père, flic lui aussi, meurt inexplicablement assassiné par le district attorney local. Cette Musidora croise le fer avec le Dr. Noah Goddard, un savant fou qui menace d'empoisonner l'air de la ville. Pleine de ressources et de gadgets, elle se bat façon Van Damme et circule dans une voiture spéciale qui ne doit rien à celle de James Bond ! Un petit quelque chose de CatWoman dans le comportement, ce Black Scorpion a le visage de Joan Severance, couverture du *Playboy* de novembre 1992 et protagoniste de quelques frileux thrillers érotiques.

■ Après la série **Shadowchaser** (quatre films à ce jour) et **Monolith**, le réalisateur John Eyres persiste dans la SF. Son dernier né : **Dark Planet**. Comme son titre l'indique, **Dark Planet** tourne autour d'une planète où tous ses visiteurs disparaissent dans des circonstances pour le moins étranges. C'est son secret que découvre le Capitaine Winter en portant secours à Edisan Hawke, leader d'une armée révolutionnaire et unique survivant d'une rencontre avec l'astre mortel. Il s'avère qu'une forme de vie extraterrestre, capable de se présenter sous la forme d'une ravissante jeune femme, s'y épanouit et décime volontiers l'équipage du Viking. Voilà qui ressemble fort à un épisode de ***Star Trek*** ancienne génération !



BLACK HORROR

Durant les seventies, la blackxploitation génère des films tels que **Blacula**, **Blackenstein** et **Dr. Black & Mr. Hyde**. Des objets de culte aujourd'hui. Portés par la triple influence de la nostalgie de ces séries B croustillantes, le regain de vitalité du cinéma Black et les films fantastiques à sketches anglais des années 70, le producteur Darin Scott et le réalisateur Rusty Cundieff, épaulés par Spike Lee, lancent **Tales from the Hood**, *"le premier film d'horreur-action urbain sous forme d'anthologie"* selon eux. **Tales from the Hood** met en scène Mr. Simon, un croque-mort qui raconte à trois jeunes malfrats en fuite trois histoires terrifiantes. Un activiste noir sort de la tombe pour hanter les trois flics racistes (dont Wings Hauser) qui l'y ont envoyé, un gamin malmené par un beau-père brutal est convaincu qu'un monstre rôde dans sa maison, et un politicien véreux brandissant le flambeau de la suprématie blanche subit en Lousiane l'attaque des âmes vengeresses d'esclaves jadis assassinés dans une plantation...

Trois contes où se mêlent adroitement horreur et discours social. Ses effets spéciaux sont l'œuvre d'habitués du genre, à savoir Screaming Mad George (pour un Satan aussi cornu que celui de **Legend**) et l'extrêmement productif atelier *K.N.B.*
Réalisateur de **Tales from the Hood**, Rusty Cundieff travaille actuellement à **Dance with the Dinosaurs**, parodie loufoque de **Jurassic Park** dont *Industrial Light and Magic* assurera les effets spéciaux. Ses reptiles géants seraient occasionnellement d'excellents rappers !



Noir, c'est noir, il n'y a plus d'espoir...

■ Le Fantastique ibérique ne se porte pas merveilleusement bien, mais Alex de la Iglesia, réalisateur du tonitruant **Action Mutante**, n'a pas attendu longtemps pour tourner son deuxième film, **The Day of the Beast**, qui se place dans la mouvance délire-provoc' du premier. Présenté sous le label «satanic action comedy», **The Day of the Beast** commence fort par la révélation de la naissance de l'anté-Christ le 25 décembre 1995. Un prêtre professeur de théologie, Angel Berriartua, le découvre. Il ignore néanmoins l'identité de la mère. Pour retrouver et exterminer Satan à peine venu au monde, ce curé de choc se convertit au mal et, au fil de sa croisade, rencontre un fana de hard-rock au lourd passé, un parapsychologue bidon animateur d'une émission de télé très populaire, une adolescente vierge, une pin-up et un coiffeur pour dames totalement paranoïaque.
A peine bouclé **The Day of the Beast**, Alex de la Iglesia aura repris les rênes de **Perdita Durango** des mains de Bigas Luna. **Perdita Durango**, c'est la suite de **Sailor & Lula**. Un truand de modeste envergure et sa petite amie kidnappent le fils d'un millionnaire et sa copine. La signature de Alex de la Iglesia devrait, à l'instar de David Lynch, détourner cette séquelle des paisibles sentiers du polar bien rationnel.

TARANTINO + ROMERO

En France, on ne pas dire que la série **Night of the Demons**, amorcée par Kevin S. Tenney en 1988, ici scénariste, atteigne la popularité des sagas **Evil Dead**, **Freddy** et cie. Quoi qu'il en soit, **Night of the Demons** atteint aujourd'hui son tome 3, mis en images par Jimmy Kaufman, réalisateur de quelques séries et de programmes pour la télévision. Le prétexte est simple comme bonjour. Un groupe de teen-agers turbulents se réfugie dans un mausolée après une escapade orageuse ; l'un d'eux a sérieusement été atteint par un coup de feu. Dans cet endroit sinistre, les fugitifs rencontrent Angela, toute galbée dans une combinaison de vinyl noir. Séduisante, Angela n'en est pas moins une sorcière, une "demonic vixen" comme disent les Américains, à savoir une mante religieuse des enfers, séductrice pas farouche pour mieux attirer ses proies. En cette nuit d'Halloween, elle se sent des ardeurs tour à tour amoureuses et sanglantes. Quelques teen-agers pensent bien sûr à escorter leur copain agonisant jusqu'à l'hôpital le plus proche, mais il est déjà trop tard car Angela se charge de les changer en disciples zélés de sa nécromancie...
"Night of the Demons III, c'est la rencontre de ***La Nuit des Morts-Vivants*** *et de* ***Reservoir Dogs****"* plaide le producteur Claudio Castravelli qui place ainsi la barre assez haute.



Les masques du démon.



■ Les techniques évoluent et les films d'animation suivent le mouvement. **Toy Story** constitue une véritable révolution car il s'agit du premier long métrage intégralement mitonné en images de synthèse (cela aurait dû être **Starwatcher** de Moebius mais une faillite emporta le projet). Si **Toy Story** porte le label *Walt Disney*, il s'agit avant tout d'une production *Pixar*. **Le Retour du Jedi**, **Le Secret de la Pyramide**, **Star Trek II** ainsi que quelques courts métrages et spots publicitaires sont à son palmarès. Dans la tradition des cartoons de George Pal, **Toy Story** se déroule dans une chambre d'enfant. Là, s'entassent des dizaines de jouets où Woody le shérif et Buzz Lightyear, un héros de space-opera tiennent la vedette. Convaincu qu'il n'est pas un jouet et que son vaisseau spatial vient de se crasher sur une planète inconnue, Buzz ne pense qu'à délivrer l'univers de l'emprise du terrible Empereur Zurg. Ses certitudes sèment la zizanie dans la petite communauté, déjà ébranlée à chaque Noël, lorsque des jouets remplacent d'autres jouets. Le décor de western cher à Woody, il le transforme en monde de science-fiction kitsch.
Réalisé par John Lasseter, un animateur formé chez *Disney*, **Toy Story** sortira en France au printemps prochain. Quant aux grincheux rétrogrades qui prétendent que cette évolution de l'animation nuit à l'émotion, les premières images du film leur donnent tort !

■ La *Hammer Films* renaît de ses cendres. Passée à la postérité pour avoir imposé le fantastique gothique avec une multitude de **Dracula** et **Frankenstein**, la firme britannique vient d'acquérir les droits de "*The Lodger*", un livre qui avance l'hypothèse selon laquelle Jack l'Eventreur serait un physicien américain dont le départ pour les Etats-Unis lui aurait permis in extremis d'échapper à Scotland Yard. Jack l'Eventreur toujours avec **Ripper Diaries** de William Friedkin chez *New Line*, mais l'interprète pressenti, Anthony Hopkins, semble s'écarter du projet. Après Hannibal Lecter et Richard Nixon (ce dernier dans le film à venir d'Oliver Stone), le comédien serait lassé d'incarner des méchants ! *Hollywood Pictures*, filiale adulte de *Walt Disney*, travaille à **Greetings from Hell**, description des méfaits sanglants de l'équarisseur des prostituées battant le pavé de Whitechapel.

■ "*Je suis une Légende*" compte parmi les plus importants romans de science-fiction. Ecrit par Richard Matheson en 1954, il décrit une humanité future ravagée par le virus du vampirisme. Un homme seul affronte les morts-vivants qui seront eux-mêmes exterminés par les premiers représentants d'une nouvelle race d'êtres humains. Sidney Salkow (en 1964 dans **Last Man on Earth** avec Vincent Price) et Boris Sagal (en 1971 dans **Le Survivant** avec Charlton Heston) ont déjà adapté ce chef-d'œuvre littéraire, traîtres à la cause de Richard Matheson. Régulièrement annoncé (par Roger Corman notamment), un scénario fidèle au récit original attend toujours de bénéficier des faveurs du grand écran. Carlo Carlei (dont la sortie du **Fluke** - l'histoire d'un chien doué de pensées humaines - paraît imminente) y planche très sérieusement.

■ Tandis que son frère Ridley travaille à **Metropolis**, un projet qui n'est ni la séquelle de **Blade Runner** ni un remake du classique de Fritz Lang, mais un nouveau thriller de science-fiction, Tony Scott se consacre à **Ring of Fire**, un scénario de film vraiment catastrophe qui donnerait des cauchemars à tous les habitants de la Californie menacée par le Big One, autrement dit un séisme susceptible de raser Los Angeles et sa région d'ici la fin du siècle. **Ring of Fire** concerne un jeune géologiste découvrant l'imminence du réveil d'un volcan californien dû à des essais nucléaires effectués par une très officieuse agence

MICHAEL EST DE RETOUR !

Michael Myers a décidément la peau blindée. Brûlé, haché menu, plombé dans les précédents épisodes de la série **Halloween** amorcée en 1978 par John Carpenter, le croquemitaine robotique revient sous l'impulsion de *Miramax* et du producteur Mustapha Akkad. Faute de s'être entendu avec Quentin Tarantino, Akkad confie la mise en scène à Joe Chappelle, un débutant qui, depuis, a sauvé **Hellraiser IV** du désastre en retournant 30 % de son métrage.
Le tueur au masque blanc réapparaît donc dans **Halloween - The Curse of Michael Myers**, sixième de sa très rentable série (200 millions de dollars de recette à travers le monde, tout média confondu !). Pour un voyage dans l'espace comme il en fut question dans l'un des premiers scripts suggérés ? Non, tout banalement sur le plancher des vaches. A l'instar du monstre, Jamie Lloyd (Danielle Harris déjà de **Halloween 5** et **6**) revient elle aussi pour, à 16 ans, donner naissance à l'enfant que lui a fait le croquemitaine dans l'épisode précédent. Menacée par une secte, elle s'enfuit de l'hôpital avec le bébé. A ses trousses : l'increvable Michael Myers, un énigmatique homme en noir, le Dr. Loomis (Donald Pleasence dans son dernier rôle avant qu'il ne rende l'âme à 75 ans). Quelques assassinats après, tout ce beau monde débarque à Haddonfield pour les explications attendues. Pour du traditionnel, c'est du traditionnel ! Un film qui boucle la boucle à la manière de l'ultime (et bon) **Vendredi 13** (**Jason en Enfer**), en nettement moins corsé sur le gore car Michael Myers tue soft !



Michael Myers, une dialectique sommaire, mais des arguments pénétrants !

DU KING SANS KING

Gare au producteur qui usurpe le nom de Stephen King sous prétexte qu'il vient de porter à l'écran l'un de ses récits. Ce n'est pas parce que **Children of the Corn/Horror Kid** part d'une nouvelle du romancier que ses séquelles acquièrent le privilège de brandir son nom en tête de générique. C'est encore plus vrai pour **Le Cobaye 2** dont le modèle n'avait déjà que peu de rapport avec l'écrivain. Pas question que **Sometimes they Come Back... Again !**, suite de **Vengeance Diabolique**, s'octroie aussi ce droit. Qu'il grille le feu rouge et les avocats de Stephen King se chargent de remettre les impudents dans le droit chemin moyennant un dédommagement en billets verts.
Hier, dans **Vengeance Diabolique**, il s'agissait de loubards rock'n roll persécutant leur prof revenu dans sa ville. Aujourd'hui, le réalisateur Adam Grossman (un débutant) reprend le même principe. Au lieu du pédagogue, nous avons Jon Porter, un psychologue qui revient au pays après l'étrange décès de sa mère. Veuf et flanqué de sa petite fille, il espère couler des jours paisibles à Grover Corner, malgré le souvenir de l'assassinat de sa sœur, vingt ans plus tôt. Les avertissements de malédiction d'un prêtre suspect, il n'y croit pas ! Quelques morts violentes après, Jon se rend néanmoins à l'évidence : des démons menacent sa fillette...
En plus de maquillages gore et d'un démon très cornu, **Sometimes they Come Back... Again !** bénéficie de la présence de la jolie Hilary Swank, remplaçante de Ralph Macchio dans la série **Karaté Kid**.



Les ongles longs, les doigts croisés et la vengeance... diabolique !

■ Après les monstrueux succès de **The Mask**, **Mortal Kombat** et **Seven**, *New Line*, la compagnie récemment acquise par Ted Turner, peut se mesurer aux major companies hollywoodiennes, notamment sur le terrain du fantastique. Sur son agenda 1996 figurent donc quelques ambitieux projets. Ce sont **Genes** d'après un roman de Michael Crichton (une histoire à la Frankenstein dans le monde des manipulations génétiques), **The Jetsons** de Charles **Mask** Russell (inspiré d'un cartoon télé, version space-opera des ***Flintstones***), **Him** de Caroline Thompson, scénariste de **Edward aux Mains d'Argent** et de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** (un virus extraterrestre tue tous les hommes de la terre, ne survivent que les femmes), **Practical Magic** d'après un roman d'Alice Hoffman, produit par Denise di Novi, l'ancienne complice de Tim Burton (l'histoire de trois générations de sorcières au sein d'une même famille)...



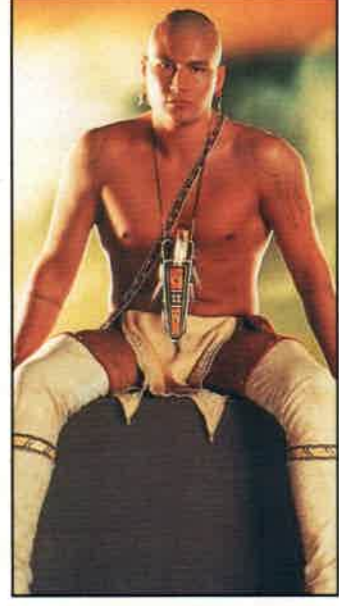
David Heavener, THE CREMATOR. Très chaud !

■ Producteur de films aussi riches que **Lifeforce**, **L'Invasion Vient de Mars**, Menahem Golan ne cesse de dégringoler. De la production A sous l'égide de *Cannon*, il flirte aujourd'hui avec le Z sous la bannière de *International Dynamic Pictures*. C'est donc avec une impatience toute relative que l'on attend **The Cremator**, histoire d'un héros qui grille ses ennemis grâce à un super pouvoir. David Heavener, l'une des plus redoutables «stars» du film d'action à petit budget, incarne cette torche humaine plus chalumeau que lance-flammes.

San HELVING

L'INDIEN DU PLACARD

Pour briller dans les dîners en ville, **L'Indien du Placard** est le film idéal. À la galerie perplexe, vous poserez donc cette question qui restera sans réponse : «Dans quel film trouve-t-on à la fois RoboCop, G.I. Joe, Dark Vador et le tyrannosaure de **Jurassic Park** ?». À moins d'avoir vu **L'Indien du Placard** et, par conséquent, de passer pour un junior, impossible d'épater l'assistance. Ben oui, ces pointures apparaissent, furtivement, dans une séquence de ce conte de fée. Une séquence où Omri tourne la clef de son placard magique, ce qui a pour effet d'amener le flic d'acier et le vilain de **La Guerre des Étoiles** à la vie ! Sans la moindre explication, comme ça, par la grâce du Saint Esprit. L'opération, Omri la pratique surtout sur Ours Rapide. De figurine de plastique, l'indien de 1761 devient humain, minuscule mais humain. Très vite, il se lie d'amitié avec le gamin, lequel lui fourgue un équipier, Boone, un turbulent cow-boy, et sa monture. Mais, maladroit, Omri use à tort et à travers de ce cadeau, surtout lorsqu'un infarctus terrasse un vieil apache à qui il arrache son arc et ses flèches...



Inspiré d'un roman pour enfants vendu à cinq millions d'exemplaires, lui-même inspiré d'une vieille légende suédoise, **L'Indien du Placard** s'adresse aux tout petits. Il faut effectivement être tout petit pour ne pas s'interroger sur les origines du meuble enchanté, sur le sens profond de ce conte. Faut-il y deviner une parabole sur la réconciliation entre Indiens et Américains après quelques hostilités ? Un retour à la nature, à des valeurs fondamentales ? Mystère, d'autant que Frank Oz (très en-deçà de **La Petite Boutique des Horreurs** et **Dark Crystal**) et sa scénariste Melissa Mathison (**E.T.**, **L'Étalon Noir**) ne pipent pas mot, abandonnent le spectateur à de vaseuses spéculations. **L'Indien du Placard** ne sait pas trop où il va, mais il y va tout de même, assez laborieusement car la mise en scène ne vaporise jamais ce climat féerique qui est l'apanage des grands films pour enfants. Surnagent des effets spéciaux très réussis, quelques bonnes séquences (lorsqu'Ours Rapide et Boone déterrent la hache de guerre devant un western diffusé à la télévision), une certaine générosité dans les rapports entre protagonistes... Mais nous sommes tout de même bien loin de la quasi-réussite d'un **Casper** !

Marc TOULLEC

The Indian in the Cupboard. *USA. 1994. Réal.: Frank Oz. Scén.: Melissa Mathison d'après le livre de Lynne Reid Banks. Dir. Phot.: Russell Carpenter. Mus.: Randy Edelman. Effets spéciaux optiques : Industrial Light and Magic. Prod.: Kathleen Kennedy, Frank Marshall & Jane Startz pour Columbia Pictures/Paramount Pictures. Int.: Hal Scardino, Litefoot, Lindsay Crouse, Richard Jenkins, Rishi Bhat, David Keith, Steve Coogan... Dur.: 1 h 36. Dist.: Columbia TriStar Pictures. Sortie nationale prévue le 20 décembre.*

RAMPO,

LA PROIE ET L'OMBRE

Au Japon, Edogawa Rampo est un écrivain célèbre, quelqu'un qu'on définirait en Occident comme la conjugaison d'Edgar Poe et de Conan Doyle. Un romancier qui navigue sans cesse entre intrigue policière et fantastique. Mais à ces références, il faut encore ajouter érotisme, grotesque. Reconnu maître du «thriller-mystery» à sa mort en 1964, il fut souvent adapté au cinéma. **Le Lézard Noir** à plusieurs reprises, et dans un registre mêlant sexe et mort, des classiques du «roman porno» comme **La Maison des Perversités** de Noboru Tanaka. Un chef-d'œuvre. Tumultueuse, la vie Edogawa Rampo méritait elle aussi un film. Une imposante production qui célèbre, de concert, le centenaire de sa naissance et celui du cinéma. Le film déjoue immédiatement un étiquetage trop évident. Inspiré de «La Proie et l'Ombre», il pourrait n'être qu'une fidèle adaptation d'un des meilleurs ouvrages de l'écrivain. Il pourrait aussi n'être qu'une biographie un tantinet sublimée. Kazuyoshi Okuyama et Rentaro Mayuzumi mangent aux deux râteliers. **Rampo** mêle adroitement quelques instantanés de l'existence de son principal protagoniste,



et fiction sur un mode proche du **Hammett** de Wim Wenders. Ainsi, Edogawa Rampo, brimé par la censure gouvernementale en cette fin des années 20, découvre d'étranges liens entre son roman interdit et les événements qui surviennent autour de lui. Intrigué par le meurtre d'un mari, étouffé dans un coffre à trousseau par son épouse, il rencontre l'accusé, Shizuko. Et ô surprise, Shizuko correspond point par point au portrait de la femme idéale qu'il décrit dans son livre. Troublé, Rampo écrit une suite à son manuscrit impublié, un prolongement où il s'identifie au détective Kogoro Akeshi, lequel arrache Shizuko à l'emprise d'un marquis décadent...

Ballotté entre réalité et fiction, **Rampo** installe dès les premiers instants une atmosphère. Ambiance opaque, lourde de mystère, qui opère sur la base d'un tempo lent et d'images précieuses, travaillées par un orfèvre. Une ambiance qui conduit lentement au château du Marquis (un personnage entre Sade et Edgar Poe) où elle s'épanouit totalement lorsqu'érotisme, perversité, romantisme et relents de meurtre s'imbriquent. Indispensable de se laisser porter par une intrigue à tiroirs, un rythme paisible, engourdi quand il le faut, pour respirer le parfum de ce joli film délicieusement suranné, graphiquement flatteur pour le regard. Un parfum qui, de l'agréablement fleuri, tourne progressivement à des senteurs plus vénéneuses, plus musquées. De celles qui font justement le sel des romans d'Edogawa Rampo.

Marc TOULLEC

Rampo. *Japon. 1993. Réal.: Kazuyoshi Okuyama & Rentaro Mayuzumi. Scén.: Kazuyoshi Okuyahma & Uhei Enoki d'après «La Proie et l'Ombre» d'Edogawa Rampo. Dir. Phot.: Yasushi Sasakibara. Mus.: Akira Senju. Prod.: Kazuysohi Okuyama pour Shockiku. Int.: Masahiro Motoki, Naoto Takenaka, Michiko Hada, Teruyuki Kagawa... Dur.: 1 h 36. Dist.: Les Films sans Frontières. Sortie prévue le 29 novembre. (Lire également article in* Mad Movies 93*).*

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A. : Didier Allouch. J.C.: Julien Carbon.
V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec

	DA	JC	VG	JPP	MT
Casper		2			4
L'Irrésistible North	4	4	4		4
Johnny Mnemonic					3
Judge Dredd	2	0	2	1	3
Les Langoliers	1	0			2
Mortal Kombat	4	1	4	2	4
La Mutante	3	4		3	3
Power Rangers le Film	0				1
Le Roi des Morts					5
Roswell	2	4	1	2	4
Waterworld	2	1	2	4	5

MANIFESTATIONS

■ CINEMA-BIS, à la Cinémathèque, salle République, 18 Faubourg du Temple, Paris 11°. 17 novembre : «Teruo Ishii» avec **Des Femmes Criminelles** et **L'Enfer des Tortures**. 1er décembre : «Machinations Italiennes» avec **Une Folle Envie d'Aimer** et **La Trancheuse Infernale**. 15 décembre : «Deux Détectives Fox» avec **Charlie Chan au Cirque** et **Le Serment de Monsieur Moto**. 29 décembre : «Junglemania» avec **Les Guerriers de la Jungle** et **Karzan, Maître de la Jungle**.

■ Sur *C9 Télévision* (câble région Nord Pas de Calais), dans l'émission «C'est près de chez vous», Peter Parker consacre une chronique au fantastique (comics, cinéma, vidéo, revues...), et c'est très bien. Le 6 décembre : **Star Wars**. Pour tout contact : Peter Parker, C9 Télévision, 37 avenue De Lattre de Tassigny, 59350 Saint André. Tél.: 20 63 41 88.

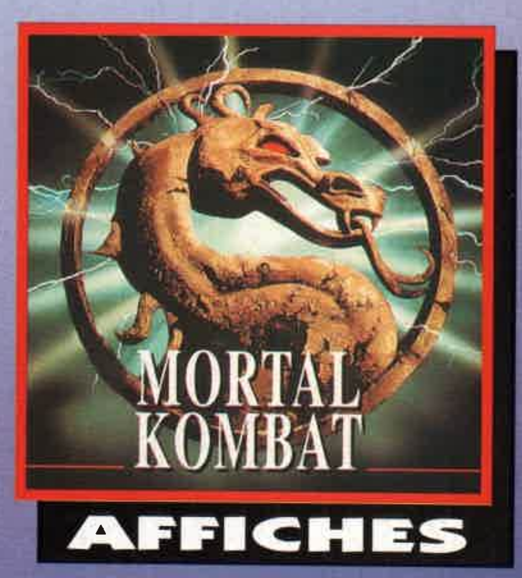
■ Attention, du 13 au 17 décembre se tiendra à l'Espace Champerret (Paris 17°), le Premier Salon International du Manga, et autant dire que c'est un événement. Éditeurs vidéo et de bandes dessinées, libraires spécialisés, créateurs de mangas, Marc Toullec... Tout ce qui fait le manga en France sera présent pour répondre aux attentes des nombreux visiteurs. Ouverture au public de 10 h à 20 h, et de 10 h à 22 h les vendredi 15 et samedi 16. Rens.: 46 22 05 27.

■ En 1913 apparaît sur les écrans français **Protéa**, le premier espion féminin de l'histoire du cinéma. À l'origine de ce mythe, le réalisateur Victorin Jasset. Dans le cadre du «Premier Siècle du Cinéma», la municipalité d'Epinay-Sur-Seine proposera en collaboration avec la Cinémathèque Française la projection dans une version restaurée de ce film rare. Le 30 novembre, 20 h 30, à l'Espace Lumière, 6 avenue De Lattre de Tassigny, 93800 Epinay-Sur-Seine.

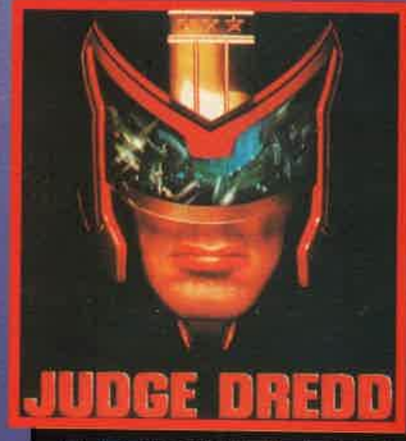
ABONNEMENT



SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



AFFICHES



AFFICHETTES & T-SHIRTS



Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **THE MASK**, le film-délire de Chuck Russel où Jim Carrey fait rien qu'à imiter les toons de Tex Avery, ou l'affiche 120 x 160 de **MORTAL KOMBAT** (beaucoup mieux que votre papier peint avec des nounours), ou encore le t-shirt de **JUDGE DREDD** (porté par Sylvester Stallone sur le tournage ! *)

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort, nous vous enverrons, au choix, l'affichette 40 x 60 de **JUDGE DREDD**, ou un numéro de *MAD MOVIES* ou de *IMPACT* que 1) vous ne possédez pas encore ; 2) vous avez malencontreusement jeté à la poubelle ; 3) vous avez échangé contre *Valeurs Actuelles* ; 4) vous désirez avoir en double parce qu'on ne sait jamais.

* Non, on déconne !

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________________

PRÉNOM ______________________________

ADRESSE ______________________________

____

____

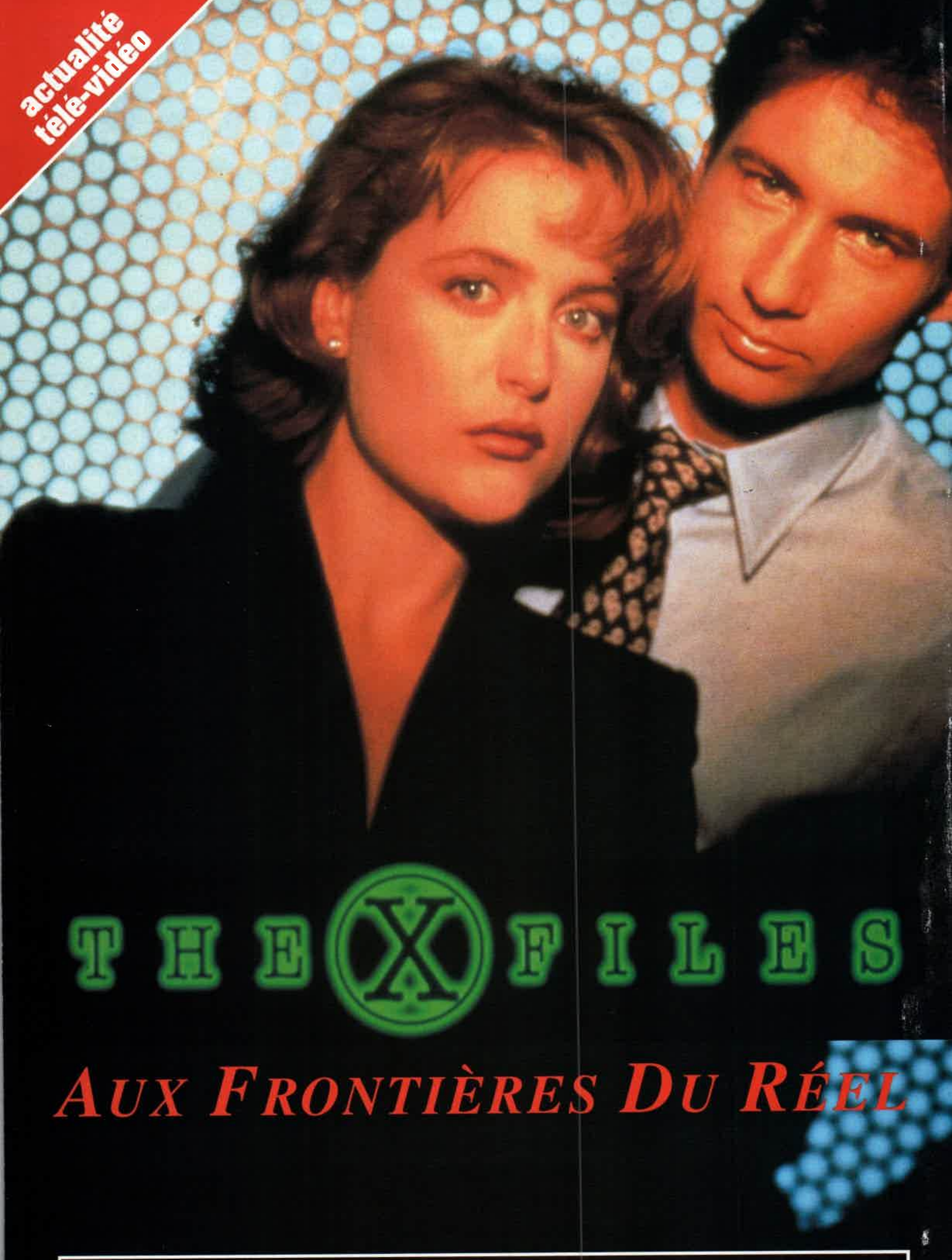
Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.



Dana Scully (Gillian Anderson) & Fox Mulder (David Duchovny) : des agents du FBI confrontés quotidiennement au surnaturel...

LA VÉRITÉ EST ICI

Chaque vendredi soir, près de deux millions de Français célèbrent un culte étrange. Vers 22 h 30, ils allument la télévision, se branchent sur M6 et, spontanément, croient aux extraterrestres, aux fantômes, à la réincarnation, au vaudou, à la télékinésie... Aux Frontières du Réel, la première série en «paranovision» de l'histoire de la télévision, prend le pouvoir. Fox Mulder et Dana Scully, les deux agents du FBI chargés des affaires très spéciales, ne sont donc pas prêts de laisser tomber leurs enquêtes. Des enquêtes qui les éloignent de Columbo et Derrick pour les expédier à la lisière de la Quatrième Dimension. Autant d'investigations qui demandent un passage au rayon X !

Aux USA, chaque épisode d'*Aux Frontières du Réel, The X-Files* en VO, obtient environ 12 points d'audience, un score remarquable pour la chaîne *Fox*, le quatrième réseau américain. Les droits du programme sont vendus dans le monde entier. En France, *M6*, grâce aux affaires non classées du FBI, s'empare tous les vendredis soirs de 20% de part de marché en seconde partie de soirée. Et au-delà des chiffres brut, ***X-Files*** provoque un véritable raz-de-marée populaire. Les clubs de fans se multiplient. La presse délire. Les couvertures de magazines se comptent par dizaines. Les serveurs animés par les X-Philes (le nom dont se sont attribués les fans) envahissent le réseau Internet. Les interviews de David Duchovny, Gillian Anderson et Chris Carter s'arrachent comme des petits pains. Les mugs, t-shirts, bandes dessinées, romans, posters, et tous les objets de merchandising estampillés ***X-Files*** que vous pouvez imaginer envahissent les magasins. Rarement un culte ne se sera aussi vite et aussi durablement installé.

Cause principale de cet engouement unique : la qualité. Des magazines de société branchés aux canards télé, pas une seule critique totalement négative publiée sur ***Aux Frontières du Réel***. Des réserves parfois, mais jamais rien de méchant. Carter et son équipe ont trouvé le truc pour rallier tous les suffrages. Des amateurs d'investigation classique aux midinettes folles de Mulder, en passant par les fous de surnaturel, chacun y trouve son compte. Un sondage américain montre même qu'***Aux Frontières du Réel*** se regarde en famille. Chris Carter introduit le fantastique, la science-fiction, et même l'horreur ou l'épouvante, dans la grande tradition de la série policière américaine. Il réussit sur le terrain où même David Lynch et son ***Twin Peaks***, cultissime mais un peu trop barré pour plaire au plus grand nombre, avaient échoué.

Au départ, l'idée est assez simple. Carter et son équipe proposent chaque vendredi aux téléspectateurs un petit film de 45 minutes au cours duquel ils peuvent assister à une enquête entière. Très vite, le concept évolue, Mulder et Scully devenant autant, voire plus importants que l'intrigue. Leur relation, le clash entre les obsessions de Fox et les convictions de Dana, leur combat permanent contre les pontes du FBI, les thèmes récurrents (l'enlèvement de la sœur de Mulder, le complot qui se trame dans leur dos), etc, tout cela prend rapidement plus d'importance que les affaires traitées. Chris Carter l'a bien compris. Ainsi, dans la seconde saison, après avoir mis de côté ces sujets entre le neuvième et le quinzième épisode, il relance la machine par une révélation fracassante dans **La Colonie**, une histoire en deux parties qui apporte ce qu'on croit être la résolution de «l'affaire Samantha», le kidnapping de la sœur de Scully. Une affaire passionnante (surtout dans sa première moitié) qui se conclut par un retournement de situation complètement inattendu. Et de relever la sauce pour repartir par la suite sur une succession de «loners», terme inventé par Chris Carter lui-même pour définir ces affaires sans conséquences sur le récit global.

Les «loners» constituent une autre bonne raison du succès de ***X-Files*** : l'intrusion d'un fantastique pur et dur dans le petit écran. Certes, ***Aux Frontières du Réel*** n'est pas le premier feuilleton fantastique, mais jusque-là, les thèmes classiques du genre n'avaient jamais été abordés aussi franchement, avec aussi peu de concessions. **Les Calusari** montre un exorcisme visuellement très explicite. **Excelsious Dei** émeut avec une touchante histoire de fantôme. **Projet Arctique** cache un remake avoué de **The Thing**. **Darkness Falls** lâche sur le monde une myriade d'insectes millénaires carnivores et fluorescents. L'irrévérencieux et hilarant **Faux Frère Siamois**, un petit chef-d'œuvre, une perle d'humour noir «gorissime», se place quant à lui complètement à part : un monstre sème la terreur dans un village de... monstres, comprenez une ville de Floride où résident des créatures de foire à la retraite. Un hommage flagrant au **Freaks** de Browning mâtiné de **Basket Case**. Des exemples qui démontrent bien que Chris Carter a réussi à imposer le genre qui nous tient à cœur à la télévision. Autre thème souvent exploité : le serial-killer. ***Aux Frontières du Réel*** présente quelques-uns des tueurs des plus effrayants jamais vus. Impossible d'oublier Eugene Tooms, héros de **Compressions** et de **Tooms**, un mutant vieux de plusieurs siècles qui se réveille tous les trente ans pour faire de nouvelles victimes et dévorer leur foie. Difficile aussi de ne pas se rappeler des mimiques de Brad Dourif dans **Le Message**, l'un des épisodes préférés de Carter où l'acteur joue les Hannibal Lecter de service. Il y incarne un tueur en série enfermé dans un asile qui aide par ses prédictions Mulder et Scully à coincer un autre meurtrier. Autres psycho-killers : le Fétichiste (dans l'épisode du même nom), qui arrache les cheveux de ses victimes pour les garder en trophée, **Aubrey**, où le tueur commet des crimes sur le même modèle qu'un autre meurtrier âgé de 80 ans, et **Masculin Féminin** qui présente un assassin hermaphrodite recrutant ses proies dans les boîtes à la mode. Certes, à force de trop vouloir en faire, Carter et son équipe échouent parfois. Ainsi, l'intérêt du **Vaisseau Fantôme**, une affaire de vieillissement prématuré et de bateaux perdus au large de la Norvège, se perd vite dans les méandres d'un scénario douteux et d'un dénouement bâclé. Mais les exemples sont rares, Carter veillant en général au bon niveau de sa série.

Reste l'aspect paranoïaque d'***Aux Frontières du Réel***. Les deux slogans leitmotiv du show sont «La vérité est ailleurs » et «Ne faites confiance à personne». Deux phrases inquiétantes que l'on retrouve aujourd'hui sur des tasses à café. En cette fin de siècle, tout le monde doute de tout. Pas étonnant par conséquent que Fox Mulder devienne une sorte de héros national. Cet agent sait que les gouvernements du monde entier cachent des secrets énormes et qu'ils les utilisent dans le but d'accroître leur puissance. Mulder passe son temps et les meilleurs épisodes à lutter contre un représentant du pouvoir prêt à tout pour l'arrêter. On l'appelle le «Smoking Man», «le fumeur» si vous préférez, ou «Cancer Man» car on apprend dans le cours du récit de **Coma** qu'il est «rongé par le crabe» et n'a donc plus rien à perdre. Il est partout et laisse des mégots de cigarette dans le cendrier comme marque de son passage. Il est l'ennemi juré de Mulder.

Côté alliés, Mulder n'est pas mal servi non plus. Dans la première saison, il bénéficie de l'aide d'un informateur mystérieux, «Gorge Profonde» (référence directe à l'affaire du Watergate), qui se fait froidement descendre à la fin du cliff-hanger de la première année. Il est remplacé par un inconnu aux motivations plus sombres, aux méthodes plus expéditives. Mulder est également aidé par une bande de trois loufoques, pirates informatiques et spécialistes de l'étrange, qui lui apportent parfois des informations précieuses mais qui ont franchement l'air complètement taré. En fait, son seul véritable appui reste celle qui croit le moins en ses thèses : Dana Scully. Elle apporte l'élément de crédibilité indispensable aux thèses de Mulder. Plus elle essaie de trouver des explications rationnelles et rassurantes, plus elle étaye les convictions de son partenaires. À ce propos, même s'il s'en défend dans l'interview publiée dans le dernier *Mad Movies*, Carter ne laisse aucune chance aux opinions réalistes de Scully. En effet, chaque prégénérique montre l'événement surnaturel que l'agent rationaliste va essayer de nier. Le spectateur-témoin sait, lui, que Mulder dit vrai.

Au-delà du simple succès, ***Aux Frontières du Réel*** a relancé la croyance dans l'existence des extraterrestres. Comme si tous les épisodes impliquant des aliens (16 sur les 49 déjà tournés font plus ou moins appel aux E.T.) avaient mis dans le mille ! La polémique autour du film bidon de l'autopsie du «Roswellien» l'a récemment prouvé. N'oublions pas que l'affaire Roswell a été illustrée dans **Gorge Profonde**, la seconde affaire non classée. Faut-il être un croyant forcené pour apprécier Mulder et ses thèses allumées ? Pas forcément puisque Carter lui-même s'avoue pragmatique. Il a juste parfaitement joué le coup, s'assurant au départ que chaque histoire était basée sur de véritables dossiers officiels, enfouis dans de sombres caves pleines d'archives. Façon maligne de crédibiliser des histoires pas croyables !

Comment peut évoluer ***Aux Frontières du Réel*** ? Les grands thèmes du fantastique ne sont pas si nombreux, Carter en a presque fait le tour, et les histoires d'extraterrestres ne peuvent se conjuguer à l'infini. La troisième saison sera donc déterminante pour savoir si Carter et son «team» de scénaristes arriveront à se renouveler. Même s'il ne faut faire confiance à personne, on peut aisément penser que les créateurs d'une série aussi novatrice et intelligente sauront trouver leur second souffle.

Didier ALLOUCH

GILLIAN ANDERSON

Si Saint Thomas était une femme...

Le premier contact avec Gillian Anderson surprend. Autant Dana Scully dispense une beauté froide, toujours impeccable dans ses tailleurs stricts, autant son interprète est une femme rayonnante, heureuse. Il y a de quoi : Aux Frontières du Réel lui offre au bon moment un rôle en or. Car à part quelques pièces de théâtre, son C.V. restait désespérément vide. Un an et demi de galère, à errer d'audition en audition, jusqu'à l'obtention soudaine du rôle principal dans la meilleure série fantastique du moment. Un conte de fée, bizarre il va s'en dire. Comme si Cendrillon se retrouvait jetée dans un cauchemar parano plein d'aliens, de psycho-killers, de virus mortels et d'insectes millénaires !

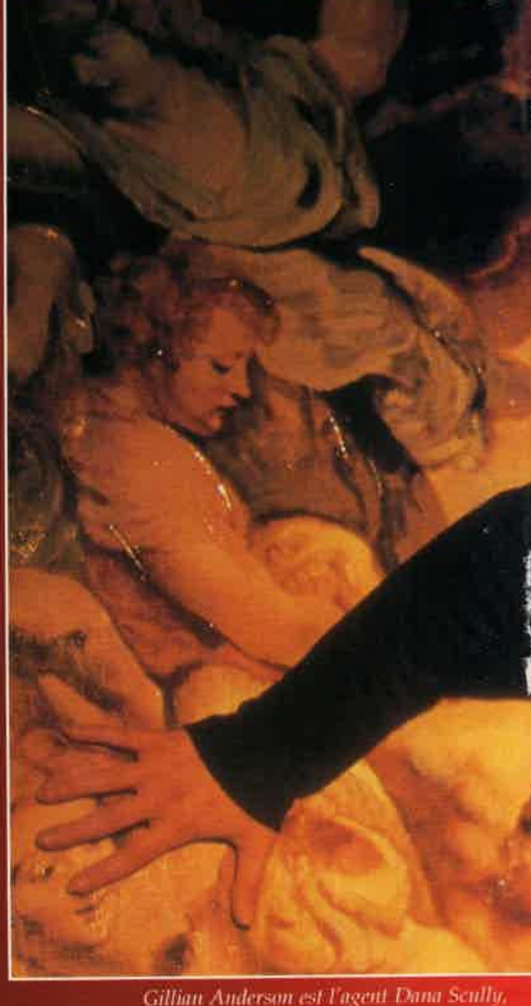
Vous avez été embauchée pour *Aux Frontières du Réel* d'une façon très classique : auditions, rencontres avec les producteurs, etc. Selon vous, qu'est-ce qui a convaincu Chris Carter dans votre interprétation ?

À part le fait que j'étais la meilleure, vous voulez dire ? Non, je blague. Chris Carter et moi partagions la même vision du personnage de Dana Scully, ce qui n'était pas le cas des responsables de *Fox Television*. En insistant pour que je sois choisie, il défendait donc dans le même temps son personnage. Je n'ai pas rencontré Chris tout de suite. Mon agent a réussi à obtenir le scénario du pilote de la série, et le directeur de casting m'a contactée. Ensuite, j'ai pu auditionner pour Chris et les autres producteurs. Lors de la première audition, j'avais deux scènes à interpréter : la rencontre entre Mulder et Scully au siège du FBI, et celle où ils discutent pour la première fois de l'enlèvement de la sœur de Mulder. Une séquence délicate où ils se retrouvent pour la première fois dans l'intimité et où Mulder commence à s'ouvrir à elle, lui révélant ce qui l'a motivé dans sa passion pour l'étrange. Bref, le moment où naît cette relation si particulière qui unit les deux agents. Dès qu'il m'a vue jouer cette scène, Chris s'est mis «de mon côté». Il tenait absolument à ce que j'emporte le rôle. Très gentiment, il m'a donc passé un coup de fil avant la seconde série d'auditions pour me parler de Scully, me donner des indices sur la façon dont les gens de *Fox* envisageaient le personnage. Il m'a bien précisé de jouer Dana Scully comme une femme forte, sceptique et déterminée, une femme qui base sa personnalité sur son savoir et son expérience au FBI. Chris m'a même donné des conseils vestimentaires. Lors de la première audition, je portais une tenue assez large et décontractée. Selon lui, un tailleur strict, plus classique, recueillerait davantage de suffrages. Et ça a marché. Grâce à Chris Carter, j'ai pu «tricher» quelque peu et mettre les pontes de la chaîne, réputés inflexibles, dans ma poche !

Qu'avez-vous apporté de personnel à Dana Scully ?

Une certaine innocence et une bonne dose d'intelligence. Chris recherchait ces traits dans le caractère de Scully sans vraiment arriver à les définir. Parler ensemble de Scully nous a permis d'avancer dans la composition du personnage, et de tomber entièrement d'accord sur un point : Scully devait être capable de tenir tête à Mulder, de lui résister. Il fallait qu'elle puisse contester chacune de ses convictions. Il était hors de question que le rapport de force soit à l'avantage de l'un ou l'autre des agents.

Quand on lit vos interviews, on s'aperçoit que vous êtes bien moins sceptique que David Duchovny. En fait, il semble que vous soyez prête à croire en tout. Vous a-t-il fallu vous préparer à refuser le surnaturel avant d'accepter le rôle ?



Gillian Anderson est l'agent Dana Scully.

Je ne crois quand même pas à tout. Bon, le surnaturel m'intéresse, mais je ne lis pas de livres, je ne traîne pas dans des conférences statuant sur la présence des extraterrestres parmi nous. Certes, dès que je tombe sur ces sujets dans les journaux ou à la télé, mon œil est attiré. Quant à ma préparation, elle se rapproche du néant total. Je suis arrivée à la première audition en faisant totalement confiance à mon instinct. Je n'avais pas trop le choix. J'ai eu le rôle un mardi et le samedi suivant, j'étais sur le plateau du pilote à Vancouver. Pas le temps de me prendre la tête. J'ai foncé, c'est tout.



Fox Mulder & Dana Scully : une complicité qui fait en partie le succès d' **Aux Frontières du Réel**.



une femme prête à tout pour ne croire à rien. Une beauté froide qu'aurait appréciée Hitchcock...

Dana Scully est très proche du personnage de Jodie Foster dans *Le Silence des Agneaux*. Cette ressemblance est-elle voulue ?

Pas du tout. En fait, Chris a remarqué les similitudes entre les deux personnages en parlant de Scully avec moi. Ces similitudes sont réelles, inutile de le nier, mais je crois franchement qu'elles ne sont pas conscientes. J'ai vu le film de Jonathan Demme comme tout le monde à sa sortie. Quelques semaines après le début du tournage de la deuxième saison, **Le Silence des Agneaux** passait à la télé, et là, la ressemblance m'a frappé, notamment dans cette séquence où Jodie Foster a les cheveux attachés dans le dos et porte un manteau vert. J'en étais presque mal à l'aise. Mais rien de tout cela n'est volontaire. Je suppose que c'est la tenue type des agents féminins du FBI.

Depuis le début de sa diffusion, les critiques sont tous d'accord pour dire que si *Aux Frontières du Réel* fonctionne, c'est surtout dû à la nature de la relation entre Mulder et Scully. Comment avez-vous créé cette alchimie ?

Par hasard ! Elle s'est installée d'elle-même entre David Duchovny et moi, sans forcer. David semble avoir ce genre de contact avec toutes les femmes, il est si plein de charme. La relation Scully/Mulder a évolué en même temps que la relation Anderson/Duchovny. Mais nous n'avons jamais passé des heures et des heures à répéter pour atteindre cette fameuse alchimie. Elle était là dès le premier jour, et on l'a laissée évoluer. Les dialogues jouent également pour beaucoup dans cette réussite, les scénaristes n'hésitant pas à insister sur les double sens et les sous-entendus. De plus, la façon dont les dialogues de Mulder et Scully sont écrits tient pour acquise une sorte de complicité inconsciente entre ces deux personnages, ce qui colle parfaitement à leur relation.

L'évolution de Dana Scully entre la première et la deuxième saison est-elle calculée ?

Tout à fait. Une question se posait à la fin de la première saison : «Comment Scully peut-elle rester sceptique après ce qu'elle a vu auprès de Mulder une année durant ?». Chris Carter a pris en compte cette évidence pour transformer Scully en un personnage plus linéaire, moins obtus. Il fallait donc imposer une transition solide et crédible vers un personnage davantage en mesure d'accepter les évidences, aussi incroyables soient-elles. Mais d'après moi, Scully n'est pas aussi sceptique qu'elle n'y paraît. Elle a juste grandi en raisonnant logiquement, et plus elle assiste à des phénomènes paranormaux, plus son rationalisme est mis à mal. Elle commence à écouter Mulder et à accorder crédit à ses théories. Elle ne dit jamais dans la série : «Mulder, tu as tort parce que c'est impossible». Elle essaie toujours de trouver des explications scientifiques avant d'accepter l'irrationnel.

Autre évolution dans la seconde saison : la participation plus importante de Scully à l'action. Elle est enlevée par les aliens, envoûtée par un esprit vaudou, menacée par un psycho-killer fétichiste, presque décapitée...

Et vous pouvez ajouter : battue, ligotée, bâillonnée ! Oui, Scully participe de plus en plus à l'action. J'espère que dans la troisième saison, ce sera Mulder qui en prendra plein la figure. Ce ne serait pas mal de rétablir l'équilibre. Si je suis épargnée durant le début de la deuxième saison, c'est uniquement parce que j'étais enceinte. Quoique, dans la première partie de **Duane Barry**, je me fais enfermer dans le coffre d'une voiture. L'équipe a dû trouver des astuces pour éviter que les spectateurs s'aperçoivent que je devenais de plus en plus grosse. Ils changeaient l'angle de caméra, me collaient sur des chaises en m'empêchant de ■ ■ ■

LES PRÉCURSEURS

Colonel March, Kolchak, La Brigade des Maléfices et Aux Frontières du Possible : quatre séries télé qui précédèrent Dana Scully et Fox Mulder sur le terrain du policier fortement teinté de surnaturel et de science-fiction...

«*Enfant, j'étais un grand fan de la série* **Kolchak-The Night Stalker**. *Je n'en manquais jamais un épisode. J'ai toujours regretté que personne n'ait jamais récidivé dans le genre depuis sa première diffusion, en 1974*». Chris Carter l'avoue, les investigations surnaturelles du reporter Carl Kolchak l'ont fortement influencé. Série populaire et très embarrassante pour son diffuseur, *ABC*, de par sa violence et son atmosphère souvent morbide, ***Kolchak*** (diffusée sur *Canal +* sous le titre ***Dossiers Brûlants***) voit son journaliste féru d'occultisme défier un Jack l'Éventreur moderne en activité à Chicago, des zombies, des aliens à la **Body Snatchers**, des vampires, un loup-garou, un robot en fuite, un monstre du marais qui hante des rêves via des recherches scientifiques, une créature invisible sous forme de champ électrique, une sorte de yéti en provenance du cercle arctique... En 20 épisodes, cette série, prématurément stoppée par *ABC*, marque profondément Chris Carter. Carter qui, s'il reconnaît la filiation directe de Dana Scully et Fox Mulder avec Carl Kolchak, ignore tout d'une autre série télé, britannique celle-là, ***Colonel March of Scotland Yard*** remontant à 1954. Sur 26 épisodes de 26 minutes parfois diffusés en salles de cinéma sous forme de compléments de programme, Boris Karloff incarne cet ancien militaire borgne, le Colonel March, gloire du D3, dit Département des Affaires Inclassables de Scotland Yard. Imaginé par l'écrivain John Dickson Carr, grand maître du mystère auprès de Conan Doyle, March, pour qui les sciences occultes n'ont aucun secret, touche à l'abominable homme des neiges, à un homme invisible, à un cas d'hypnose, à un message interplanétaire... Autant d'enquêtes surnaturelles rationnalisées dans leur dénouement !

Si Chris Carter pourrait à la rigueur se souvenir de la vision lointaine de quelques enquêtes de ce bon vieux Colonel March, il ignore tout, mais absolument tout, de deux séries françaises qui ne firent pas long feu, ***La Brigade des Maléfices*** (1970) et ***Aux Frontières du Possible*** (1971). Créée par le réalisateur Claude Guillemin et le scénariste Claude Nahon (alias Claude-Jean Philippe), ***La Brigade des Maléfices*** met en scène l'Inspecteur Paumier (Jean Champion), que son très cartésien supérieur contacte lorsque les affaires piétinent. Faisant équipe avec le jeune Muselier, un flic rationnel lui aussi, Guillaume Martin Paumier permet au surnaturel de triompher sur la raison pure. Une vénusienne (Annie Duperey !), le fantôme qui hante des HLM, Lancelot du Lac et la Fée Rosalinde, l'inventeur diabolique Diablegris (Pierre Brasseur) constituent quelques-unes des rencontres, sur 6 épisodes seulement, de ce «Maigret de la Quatrième Dimension», de ce «Colonel March du Quai des Orfèvres».

Tout juste une année après ***La Brigade des Maléfices***, ***Aux Frontières du Possible*** exploite le même gisement d'idées, au confluent du policier et du fantastique. De la science-fiction plutôt car Yann Thomas et son assistante Barbara Ardensen (Elga Andersen remplacée par Eva Christian dans trois épisodes sur un total de treize), du Bureau International de Prévention Scientifique, traitent d'affaires liées à des zones d'ombre de la connaissance, à des découvertes stupéfiantes. La résurrection de leaders contestataires décédés, des soucoupes volantes, une maladie d'origine inconnue qui menace de s'étendre à toute la Haute-Provence, donnent un aperçu de ces enquêtes inhabituelles, quasi-extraterrestres au pays de l'Inspecteur Bourrel et du Comissaire Maigret.

Qu'ils soient X-Files, Kolchak, Colonel March, Brigade des Maléfices et agents d'un hypothétique bureau du paranormal, les flics de l'impossible ne peuvent que s'incliner face au locataire de Baker Street, Sherlock Holmes, le tout premier limier à avoir ouvertement flirté avec le fantastique. C'était au tout début de ce siècle.

Marc TOULLEC

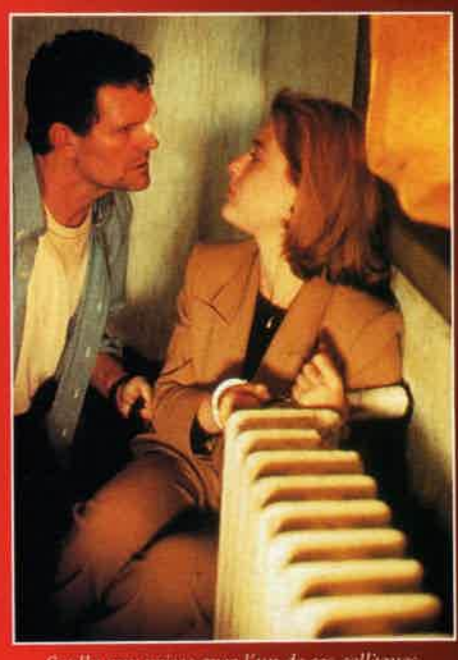
■ ■ ■ bouger, jouaient sur la lumière... Une situation pas évidente à gérer. J'avais l'habitude d'être hyper-active et, soudainement je me retrouvais bloquée, complètement crevée, assise devant un écran d'ordinateur. C'était un peu l'enfer !

Après votre accouchement, dans quelles circonstances avez-vous retrouvé les tailleurs de Dana Scully ?

J'ai repris le travail dix jours après la naissance du bébé. C'était un cauchemar ! Personne n'avait prévu que je devrais subir une césarienne et que je passerais six de ces dix jours à l'hôpital. Ma participation à l'épisode suivant était déjà programmée, je n'avais donc pas vraiment le choix. D'autant plus que c'était le segment **Coma**, expliquant mon retour dans la série, dont j'étais l'instigatrice principale. Les scénaristes travaillent sur un épisode pendant plusieurs semaines et le rendent à peine trois ou quatre jours avant le tournage. Il n'y a jamais de script de remplacement. Je devais donc être présente. Mais, aujourd'hui, je refuserais une reprise aussi rapide. Même pour tout l'or du monde.

Chris Carter est-il toujours avec vous sur le plateau à Vancouver ?

Non, en fait, il est surtout à Los Angeles. Il vient sur le plateau environ une fois par mois. Chris a formé autour de lui une équipe responsable qui sait dans quelle direction orienter la série. Il leur fait confiance et travaille sur la production à Los Angeles, au soleil, pendant que nous restons dix mois sous la pluie de Vancouver, à tourner un épisode en huit jours, à raison de cinq jours par semaine ! Tourner une série n'a rien de reposant. Nous travaillons tous quinze à seize heures par jour. On m'a dit qu'***Aux Frontières du Réel*** est à ce niveau la plus éprouvante de toutes les séries du moment. Un épisode de sitcom nécessite trois jours et la journée se termine à 17 heures. Rien à voir avec les 24 heures d'affilée qu'il nous est arrivé de faire. ***Aux Frontières du Réel*** a atteint un tel niveau de richesse visuelle que nous ne pouvons pas revenir à une production classique : il faut beaucoup de temps pour arranger la lumière, installer les décors, mettre au point les effets spéciaux... Heureusement, le succès de la série nous a mis du baume au cœur.



*Scully aux prises avec l'un de ses collègues, possédé par l'esprit d'un tueur (épis. **Lazare**).*

*Tenue stricte et regard déterminé : un look dans la droite ligne de Jodie Foster dans **Le Silence des Agneaux**.*

Êtes-vous surprise par le statut de série-culte attribué de facto à *Aux Frontières du Réel* **?**

Je suis persuadée qu'aucun d'entre nous n'avait osé imaginer un succès international aussi rapide. Il semble donc que l'on ait trouvé, sans vraiment la chercher, la formule parfaite de la «cult-TV». Certaines séries comme ***V-R 5*** ou ***Mantis*** courent après le culte à tout prix. En général, elles dégagent assez rapidement de l'écran. ***Aux Frontières du Réel*** est toujours là. Pour au moins deux ou trois ans encore. Nous avons un contrat nous liant à la série pendant cinq ans et demi. Et comme tout va bien...



*Dana Scully clouée sur un lit d'hôpital dans **Coma**. Et*

Qu'en est-il de ce projet de film cinéma inspiré de la série ?

J'en ai entendu parler, mais je ne sais pas grand chose. J'espère qu'il ne sera pas tourné pendant dans nos deux mois de congés ! Blague à part, ce serait un film fabuleux. Vous rendez-vous compte du potentiel d'une telle idée adaptée avec les moyens et la liberté du grand écran ?! Certaines choses sont impossibles à montrer à la télévision. Par exemple, on ne peut pas mettre un canon de flingue sur une nuque ou tenir un personnage en joue en direction du visage. Avant, il nous était interdit de montrer un mort avec les yeux ouverts, mais Chris Carter en a fait passer quelques-uns en douce ! Certains épisodes de la série ont révolutionné les standards de la censure télévisuelle en Amérique. Même les gens de chez *Fox* ont dû s'y habituer. Eux, du moment que ça marche, ils nous laissent faire. Au début, je crois que Chris et certains scénaristes ont eu du mal à imposer leurs idées, surtout parce que la chaîne leur mettait des bâtons dans les roues. Mais les gens de *Fox* ont appris à les laisser faire et à ne pas trop les embêter.

Depuis le début d'*Aux Frontières du Réel*, avez-vous été approchée par des groupes étranges, ou par des membres de secte persuadés de l'existence des aliens ?

Pas vraiment. On m'a demandé de faire des conventions et ce genre de chose, mais rien de franchement bizarre. C'est Chris Carter qui se coltine tous les mecs zarbis ! Ils le contactent pour lui raconter leur histoire, et espèrent qu'il en tirera un épisode !

En deux ans, qu'est-ce que la série vous a apporté ?

De la fatigue, beaucoup de fatigue... Plus sérieusement, j'ai la chance, déjà, d'avoir du travail et d'interpréter un personnage fort, intelligent, dans une série de renommée mondiale. J'ai rencontré mon mari sur le tournage et maintenant, j'ai un bébé. Aujourd'hui, les gens dans la rue me reconnaissent souvent et me demandent des autographes. J'en suis heureuse, un peu gênée parfois, mais heureuse. En gros, on peut dire qu'***Aux Frontières du Réel*** a bouleversé ma vie.

Propos recueillis et traduits
par **Didier ALLOUCH**



pour cause, Gillian Anderson venait à peine d'accoucher !

DAVID DUCHOVNY

Il voit des martiens partout !

Jusqu'ici tout va bien pour David Duchovny. À 34 ans, l'acteur brille au firmament des stars de télé. Cette soudaine popularité, Duchovny (prononcer Dukovny) la doit non pas à son apparition dans BEETHOVEN en ennemi juré du gros chien poilu, ni à son enlèvement par un couple de serial-killers dans KALIFORNIA, ni même à son interprétation du premier inspecteur Drag Queen dans TWIN PEAKS, mais au personnage de Fox Mulder. Responsable des Affaires Non Classées au FBI, cet agent bien allumé est persuadé que les extraterrestres sont de mèche avec le gouvernement pour diriger la planète. Le pire, c'est qu'il a raison ! Depuis maintenant deux ans, Mulder mène sa petite guéguerre contre les incrédules avec l'agent Scully. L'empêcheur de tourner en rond du bureau fédéral a encore de beaux jours devant lui. L'audience de la série s'envole, la troisième saison se tourne à Vancouver, les producteurs préparent un film, et Duchovny a signé un contrat de cinq ans. Fox Mulder n'a pas encore dit son dernier mot...



David Duchovny est Fox Mulder, le chien fou du bureau des Affaires Non Classées du FBI.

Dans l'épisode **Faux Frère Siamois**, l'un des meilleurs d'***Aux Frontières du Réel***, Jim Rose (le directeur du très spécial Jim Rose Circus Side Show où l'on pratique allégrement le Body Art, comprenez piercing, vomissement, tatouage, etc) interprète un illusionniste qui passe son temps à se planter des clous dans la narine et à manger des cafards avec son copain Enigma. L'intrigue se situe dans un village de Floride qui sert de lieu de retraite à toutes sortes de monstres de foire en mal de «freak-show». À la fin de l'histoire, Rose sort un petit laïus à Scully sur les dangers de la manipulation génétique. En gros, il prétend qu'avec les nouvelles technologies scientifiques, la moindre imperfection sera en mesure d'être éliminée du genre humain. Il termine en prophétisant : «Bientôt, nous ressemblerons tous à ça !». Et son doigt accusateur montre avec insistance un Mulder perdu dans ses pensées, et prenant une pose qui semble issue d'un canard de mode branché. En somme, Mulder serait devenu une illustration énervante de l'homme parfait des années 90 : un type intelligent, jeune, beau, toujours impeccable, très cool, sûr de lui, un peu rêveur mais pas trop et qui s'en tient toujours à ses convictions.

En fait d'homme idéal, Fox Mulder représente surtout l'aboutissement de dix années de héros de séries télé. Il a la classe de Don Johnson dans ***Miami Vice***, l'intelligence et la pugnacité d'un Columbo, et il est aussi iconoclaste et imprévisible que le Dale Cooper de ***Twin Peaks***. *«Toutes ces références sont valables. Mais qui s'en soucie aujourd'hui ? Nous vivons une époque où l'original ne revêt plus la moindre importance. Par exemple, les jeunes qui s'extasient devant les Red Hot Chili Peppers n'ont jamais entendu parler de Jimi Hendrix ou George Clinton. Pour eux les Red Hot sont des génies. Alors que ce ne sont que des copieurs»*. L'homme qui dresse ce constat légèrement amer n'est autre que David Duchovny, l'interprète de Mulder à l'écran. Et il ajoute, pour nous rassurer : *«Attention, cela ne veut pas dire qu'on peut tout se permettre, mais juste que l'originalité n'est plus un sujet de controverses infinies. De toute façon, impossible de créer un héros de série totalement novateur aujourd'hui. Alors autant donner à son personnage des racines bien ancrées dans la culture populaire, pour pouvoir ensuite développer une personnalité qui dépassera les simples références»*. Mission largement accomplie avec Fox Mulder.

Cet agent du FBI irrite ses supérieurs. Il est convaincu de l'existence des extraterrestres, de leur présence parmi nous, et du tramage d'un complot d'envergure internationale ayant pour but une collaboration ■ ■ ■

LES EFFETS SPÉCIAUX

Pour provoquer le Grand Frisson, ***Aux Frontières du Réel*** recourt rarement aux effets spéciaux. La terreur naît plutôt de l'aspect claustrophobique des épisodes, du suspense et des tortures que subissent les personnages. Comment oublier l'image d'un Duane Barry enchaîné, bouche ouverte, sur une table d'opération, pendant qu'un rayon laser lui perfore l'intérieur des dents ? Les effets spéciaux servent en fait surtout à affirmer l'appartenance de la série au genre fantastique. Des effets optiques avec insertion d'images au morphing, notamment sur l'épisode **La Colonie**, pour permettre au tueur polymorphe de changer de visage, en passant par des maquillages horrifiques bien gore, toute la gamme de la production classique est présente. Sans exagération, Chris Carter préférant dépenser l'argent à d'autres niveaux. Cela ne rend pas la tâche facile à Toby Lindala, le maquilleur attitré de la série.



*Les E.T. de **Duane Barry** : sous les costumes, des gamins tout heureux de jouer les aliens !*

Lindala est un «bleu» dans le business. Jusque-là, il n'avait travaillé que sur **XTRO II**. *«Au départ, on m'a embauché pour assister le responsable des maquillages classiques, et je m'occupais donc de mettre du fond de teint aux figurants. Mais je me suis tellement bien entendu avec toute l'équipe qu'ils m'ont donné un peu plus de boulot».* Beaucoup plus, même. Si dans la première saison les maquillages se limitaient à des membres extensibles et des cadavres dans un état très avancé de décomposition, la seconde voit déferler une horde de monstres plus élaborés. Tout commence avec **L'Hôte**, un épisode-test selon Chris Carter : si le public ne suit pas, la série se passera de monstres. Toby Lindala baptise sa première créature «The Flukeman». *«Il s'agit en fait d'un costume conçu dans un latex fluorescent»*, explique le maquilleur. *«On a dû utiliser quatre acteurs différents dans le costume. L'expérience était si désagréable qu'une fois sorti de l'accoutrement, plus personne ne voulait y retourner».* Les spectateurs apprécient cette histoire d'un parasite mutant de taille humaine qui circule dans les égouts. Depuis, Lindala s'en donne à cœur joie. Comme pour cette créature d'origine indéterminée qu'on aperçoit furtivement dans l'épisode **Le Fétichiste**. Est-il frustré que son travail soit si peu présent à l'écran ? *«Pas du tout. Au contraire, j'apprécie le fait que les effets soient suggérés dans la série. Il n'y aura jamais de monstre au premier plan. Pour moi, un effet trop montré est un effet gâché».* Chris Carter supervise le design des créatures, notamment celui des extraterrestres qu'il désire proches des croquis de personnes ayant goûté aux rencontres du troisième type. *«C'est pourquoi tous les aliens de la série proviennent du même moule. Pour la séquence où Duane Barry est entouré d'extraterrestres, nous avons créé plusieurs costumes identiques ajustés aux acteurs, des enfants, qui les portaient».* Lindala manie donc le «blader» et le latex toute la journée sur le plateau de Vancouver. Il adore ça. *«C'est un bonheur de travailler sur un tel programme. Tout le monde me laisse faire ce que je veux. Il m'arrive même parfois de pousser le bouchon un peu loin. Les producteurs viennent alors me voir pour me dire : «C'est dégueulasse ton truc. Bien joué, on le garde». Ils sont encore plus fous que moi !».*

D.A.

■■■ douteuse entre les gouvernements de la planète et les petits hommes verts. Mulder est convaincu de l'existence du surnaturel. Comme dans toute bonne série qui se respecte, chaque épisode apporte sa part d'informations sur le passé de Mulder. Ainsi apprend-on que ses collègues lui donnent un surnom : «Spooky» (lit.: qui donne la chair de poule), que l'agent possède un diplôme de psychologie à Oxford, des études conclues par une thèse sur la relation entre les serial-killers et l'occultisme. Déjà bien allumé le petit. Il faut dire qu'à l'âge de 12 ans, il assiste à l'enlèvement de sa sœur par des forces venues par-delà les étoiles. Le FBI, voyant dans ce spécialiste des tueurs en série un élément fort intéressant, l'embauche dès sa sortie de l'université... et le regrette très vite ! Car les théories avant-gardistes de Fox ne plaisent pas beaucoup aux pontes du Bureau Fédéral. Mais voilà, Mulder est un excellent agent, et le mettre à la porte devient mission impossible. Ils le laissent donc en charge d'une section très spéciale, les Affaires Non Classées, des cas étranges qui sont restés sans solution et que Mulder va se faire un plaisir de décortiquer, cherchant des preuves pour étayer ses convictions.

David Duchovny va également à la fac. Il étudie la littérature à Yale et écrit un début de thèse sur «La magie et la technologique dans la fiction et la poésie contemporaines». La ressemblance avec son personnage s'arrête là. Duchovny ne croit pas en grand chose. *«Comme tout le monde, il m'arrive de vivre des expériences de déjà-vu»*, explique le comédien, *«mais sans me laisser duper. Les scientifiques expliquent ces phénomènes de façon très rationnelle. En fait, je ne crois qu'en la nature et en son renouvellement perpétuel».* Duchovny, adepte du «new age» ? *«Pas vraiment, non. Je trouve même cela un peu ridicule. Par exemple, les gens définissent les dauphins comme des animaux spirituels, des bestioles très new age autrement dit. Quelle connerie !*

*Duchovny dans les costumes impeccables de Fox Mulder : avec **X-Files**, l'acteur est devenu une star !*

Mulder inspecte un militaire possédé par une entité extraterrestre (**Espace**).

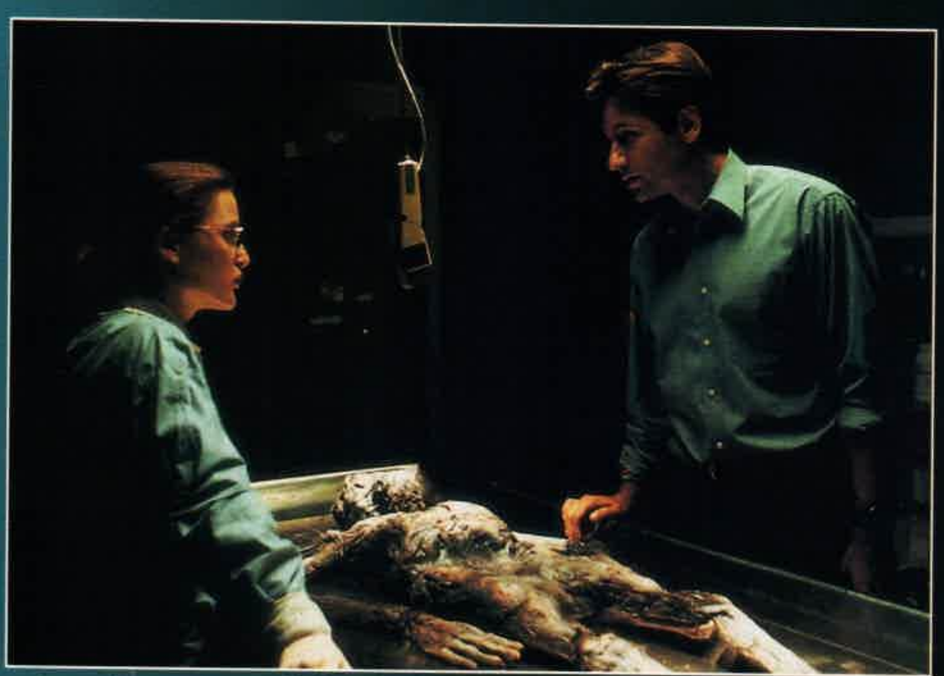
En vérité, les dauphins ne pensent qu'à une chose : le cul. Quand ils nagent avec des humains, ils se mettent à avoir des érections. Pour eux, une créature qui se frotte contre leur peau, ça n'a rien d'une expérience spirituelle. Cela dit, je ne suis pas totalement agnostique. J'ai expérimenté un phénomène paranormal une fois : je suis tombé amoureux. Et je reste prêt à croire aux soucoupes volantes. Mais pour cela, il faudrait qu'elles m'atterrissent sur la tête». Peu persuadé de l'intérêt de continuer des études classiques, David quitte Yale pour se consacrer au métier de comédien et continuer d'écrire des poésies dans son coin. De petits rôles dans des pubs en apparitions-éclair dans des films comme **The Rapture**, **Julia Has two Lovers**, **Beethoven** (le chien, pas le compositeur) ou encore **New Year's Day**, il obtient enfin un rôle important dans **Kalifornia**. La même année, il interprète Dennis/Denise Bryson, un agent du FBI travesti dans ***Twin Peaks***. Une performance qui lui vaut d'être remarqué, de passer les auditions pour ***Aux Frontières du Réel*** et de rencontrer Chris Carter.

Entre les deux hommes, le courant passe tout de suite. Carter apprécie l'humour à froid de Duchovny, sa façon bien à lui de rester toujours «cool». Comme pour Gillian Anderson, il se battra pour que l'acteur devienne Fox Mulder. *«Sans Chris, je ne pense pas que je vous parlerai en ce moment d'* **Aux Frontières du Réel**. *Sans tomber dans le blabla promo habituel, je peux vous assurer que Chris est vraiment quelqu'un de formidable. Il respecte énormément ses acteurs. Il nous écoute, nous laisse travailler nos personnages, leur apporter des choses personnelles. Il nous arrive cependant de ne pas être d'accord. Par exemple, j'essaie toujours de rendre Mulder un peu plus drôle ou plus léger et Chris refuse de me laisser aller trop loin. Il redoute que le côté mystérieux du personnage et la tension créée par l'action n'en souffrent. Une sorte de bataille sans fin entre lui et moi. Il gagne souvent, c'est lui le boss. Mais il ne faut pas oublier que Chris ne vient pas tous les jours sur le plateau. Et quand il n'est pas là, je fais ce que je veux. Jusqu'à ce qu'il revienne pour me tirer les oreilles».* La collaboration entre les deux hommes s'exprime aussi dans l'orientation de la série. Duchovny participe ainsi à l'écriture de deux des épisodes les plus importants de la seconde saison, **La Colonie** et **Anasazi**.

Duchovny s'entend de manière tout aussi idyllique avec Gillian Anderson, *«même si nous nous voyons peu en dehors du tournage»*, reconnaît l'acteur. *«Non pas qu'il existe le moindre problème entre nous, mais nous passons déjà 14 heures par jour ensemble à travailler comme des dingues. Seuls les couples mariés se côtoient plus quotidiennement. Et je n'ai pas encore fait ma demande en mariage ! Pour qu'on puisse devenir de vrais amis, il faudrait que l'un de nous deux se fasse virer de la série. Autant dire que je préfère que nos relations en restent là».* Au cours de la première saison, les scénaristes laissaient planer le doute sur l'éventualité d'une relation amoureuse entre les deux agents. Une possibilité progressivement réduite, puis quasiment anéantie la seconde année. *«Le sexe ne peut pas s'oublier en un soir. Si Scully et Mulder couchent ensemble, la situation sera irréversible. Et peut-être pas aussi intéressante que ça».* Prudents, les scénaristes ne prêtent aucune aventure aux deux protagonistes. À part une attirance de Mulder pour une femme très sexy, qui se révélera être un vampire, dans **Mauvais Sang**, et un seul rendez-vous pour Scully dans la première saison. *«Chris et son équipe restent très discrets sur les aventures de Mulder»*, précise Duchovny. *«Personne ne sait s'il rencontre beaucoup de jeunes femmes. On imagine bien que Fox Mulder, la chasse aux fantômes terminée, part à la chasse aux filles. Mais rien n'est dit, ni montré. Sauf en France».* Pardon ? *«Mon frère était en vacances à Paris. Il est tombé par hasard sur un épisode de la série sur* M6, *et m'a rapporté cette information précieuse. Il paraît que chaque fois qu'une jolie fille passe devant moi, les doubleurs ont ajouté un «humm-humm» séducteur à mes dialogues. Alors qu'en version originale, jamais je n'émets le moindre son quand de jolies jambes passent dans les les parages. Je suppose qu'un héros qui ne remarque pas les belles femmes ne doit pas être très crédible dans votre pays».* Soit !

Aujourd'hui, le succès phénoménal d'***Aux Frontières du Réel*** porte David Duchovny au firmament des stars de la télévision. Il déclenche un vrai délire quand il passe dans des shows télé. Sur Internet, lieu de prédilection des X-Philes où les fans de la série se retrouvent, il est l'acteur n°1 en terme de site Web. Plus de quinze serveurs dédiés uniquement à David : du délire ! S'en rend-il compte ? *«Si seulement j'avais le temps d'en profiter»*, répond-il un peu désabusé. *«Je travaille dix mois par an comme un malade, et les deux mois restant, je les consacre à la promo de la série. Je fais un peu pleurnicheur, là, non ?».* Un peu, oui. *«J'exagère.* **Aux Frontières du Réel** *m'a apporté un luxe rare dans mon métier : le choix. Aujourd'hui, je peux opter pour le projet que je désire le plus et ça, j'en serai toujours infiniment reconnaissant à Fox Mulder».* Mais Duchovny, qui ne manque pas l'humour, ajoute : *«Enfin, niveau choix, il faut d'abord que j'en parle à ma maman. Si jamais j'apparais nu à l'écran, ou si je me fais descendre dans le cours de l'action, elle ne viendra pas me voir. Vous comprenez que je dois rester très attentif aux scénarios de la série».* Chris Carter est averti !

Didier ALLOUCH



La première rencontre entre Mulder et Scully, évidemment autour d'un cadavre à l'allure suspecte !

LE FUTUR DE LA SÉRIE

Le dernier épisode de la seconde saison laisse Mulder en mauvaise posture. «Smoking Man» l'enferme dans un wagon rempli de cadavres extraterrestres qu'il fait exploser par la suite. «The end» pour Mulder ? La réponse sera donnée dans deux épisodes : **The Blessing Way** et **Paper Clip**. Pas question de tout vous révéler ici. Disons juste que Mulder n'est évidemment pas mort, même si Scully le croit perdu, et qu'après la résolution de l'énigme, plus rien ne sera comme avant. *«Pour le reste de la saison»*, confesse Chris Carter, *«nous allons malgré tout essayer de revenir à ce que nous savons faire de mieux, c'est-à-dire raconter de bonnes histoires effrayantes de façon inhabituelle. Ces deux premiers épisodes offrent beaucoup de possibilités. Cela dit, on va sans doute vous surprendre avec une ou deux séquelles. La suite de* **Compressions**, **Tooms**, *a remporté un gros succès. Il est donc possible que l'on retrouve cette année le tueur collectionneur du* **Fétichiste**. *Je pense aussi à un ou deux autres personnages qui pourraient revenir».* De cette saison, Chris Carter a déjà écrit trois des cinq premiers épisodes. Il réalisera le cinquième, comme l'an dernier avec **Duane Barry**. Le budget de chaque épisode a augmenté. *«Mais il n'est pas pour autant question de gaspiller le moindre dollar»*, précise Carter. *«Nous sommes encore bien au-dessous du budget d'un épisode de* **Seaquest** *ou de* **Lois & Clark**, *mais on devrait pouvoir s'en sortir».*

Chris Carter ne manque pas de projets, notamment l'écriture d'un long métrage inspiré d'***Aux Frontières du Réel***, qu'il réaliserait lui-même. Le problème est de savoir quand cela sera possible tant le programme de toute l'équipe est chargé. Aux dernières nouvelles, la série passera au grand écran après sa disparition du petit, donc pas avant 1999 (au moins !). En attendant, Carter parle de plus en plus d'une série inspirée de ***X-Files***, dont les vedettes seraient les trois loufoques qui donnent des tuyaux de temps en temps à Mulder.

Rien à craindre, donc, la vérité sera ailleurs pendant encore un bon moment.

D.A.

Première K7 : ***ANASAZI, THE BLESSING WAY & PAPER CLIP.*** *Sortie le 17 janvier 1996. Deuxième K7 :* ***COMPRESSIONS & TOOMS.*** *Sortie en mars 1996. Troisième K7 :* ***DUANE BARRY 1 & 2.*** *Sortie en mai 1996. Quatrième K7 :* ***LA COLONIE 1 & 2.*** *Sortie en septembre 1996. Dist.: PFC Vidéo. Lire également articles in* Mad Movies *90 et 97.*



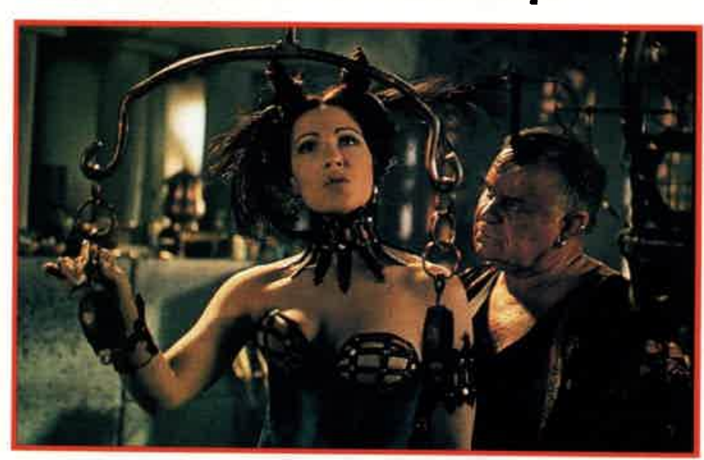
Hercule (Kevin Sorbo) : un look moderne pour un héros antique...

HERCULE

Au temps des Indiana Jones, Guerre des Étoiles, Superman, Batman et autres ténors du fantastique, Hercule s'était fait oublier, sa superbe sérieusement ternie par Lou Ferrigno, dernier et lamentable dépositaire du rôle, un ex-Hulk qui faillit bien dégoûter à jamais le public de revenir aux exploits de ce colosse, fils de Zeus mais pas admis sur l'Olympe pour autant. Sous l'impulsion d'Universal, Hercule renaît sous forme de série télé, une série qui reconsidère le mythe, lui invente de nouvelles règles, un nouveau corps. Autant qu'un champion du péplum, Hercule est désormais, ou presque, un Américain moderne, un homme de notre temps.



*Épisode **The Vanishing/Les Spectres** : un visuel très péplum italien...*



*Épisode **The Gladiator/Les Gladiateurs** : des costumes plein de strass et de paillettes...*

Vraiment inespéré ce retour d'Hercule, le colosse le plus célèbre de la mythologie gréco-romaine. Fils de Zeus et d'Alcmène, il étouffe, tout nourrisson au berceau qu'il soit, deux serpents envoyés par Héra, reine de l'Olympe et épouse officielle de son père. Meurtrier de sa femme et de ses enfants, il expie sa faute par douze travaux, douze exploits par lesquels il rentre dans la légende. Hercule tue le lion de Némée, l'hydre de Lerne, capture le sanglier d'Erymanthe, dompte le taureau crétois, élimine Diomède et enlève les chevaux qu'il nourrissait de chair humaine, terrasse Hippolyte et ses amazones, nettoie les écuries d'Augias en détournant le lit du fleuve Alphée, s'empare de la Pomme d'Or du jardin des Hespérides, lequel fruit confère l'Immortalité, triomphe de Cerbère (le chien-dragon à trois têtes) et écourte le séjour de Thésée aux Enfers... Mais les prouesses d'Hercule ne se limitent pas à ces Douze Travaux. Il pulvérise les Centaures de Pholoé, le géant Antée, participe à l'expédition des Argonautes en quête de la Toison d'Or, libère Promothée de son rocher, guerroie contre les Dieux... Un palmarès estimable non ? Tandis que la plupart des héros de la mythologie sombrent dans l'oubli, Hercule, lui, résiste. Et sa survie dans la culture populaire, il la doit au cinéma. Tout particulièrement au péplum italien des sixties qui, à la recherche d'un héros fédérateur, le ressuscite sous les traits et la musculature du culturiste américain Steve Reeves. Steve Reeves qui lui confère non seulement puissance physique, mais aussi noblesse et beauté. Si d'autres balèzes (Mickey Hargitay, Gordon Scott, Lou Ferrigno et même Arnold Schwarzenegger dans son tout premier film) lui prêtent pectoraux de marbre et avant-bras d'acier, ils ne réussiront jamais à faire ombrage à leur glorieux prédécesseur, à lui ravir ne serait-ce qu'un millième de sa popularité...

Quelle mouche pique donc les huiles d'*Universal* TV quand ils décident d'arracher Hercule à son sarcophage ? «*Les responsables du studio ont soudain eu une idée, le lancement du Action Pack, un package de plusieurs séries ou téléfilms consacrés à l'action, l'aventure sous toutes ses formes. Après avoir fait signer cinq réalisateurs/producteurs connus, dont Sam Raimi, ils ont vendu leur concept aux chaînes de télévision. Ce ne sont ni Sam Raimi ni moi qui avons pensé à renouer avec Hercule, mais les gens du marketing d'*Universal. *D'ailleurs, ils n'avaient en tout et pour tout que le titre de la saga :* **Hercules : The Legendary Journeys**» rapporte Christian Williams, créateur officiel de la série, ancien journaliste au *Washington Post*, spécialiste du terrorisme international et scénariste de quelques épisodes de ***Capitaine Furillo***. «*Le fait qu'*Universal *ne sache pas très bien comment réactualiser Hercule m'a considérablement servi. Je leur ai soumis ma propre conception du personnage : ils ont immédiatement aimé*». Peut-être en désespoir de cause car, avant de reporter toute leur attention sur le titan gréco-romain, le service marketing d'*Universal* lorgne sur Conan. Propriétaire des droits cinéma et télé du Barbare de Robert Howard, la productrice Raffaella de Laurentiis empêche leur rêve de prendre forme car, elle aussi souhaite voir son Conan s'épanouir sous forme de série télé.

Logique que le nom d'Hercule vienne ensuite à l'esprit des cadres du marketing. Naturel que le personnage tel qu'il se présente aujourd'hui conserve encore quelques traces d'héroïc-fantasy. Que son interprète, Kevin Sorbo, ait un petit quelque chose d'Arnold Schwarzenegger dans la silhouette. Que la société antique dépeinte n'ait rien de méditerranéen. Des points communs qui correspondent autant au regret d'avoir laissé filer Conan qu'à la volonté d'*Universal* de ravaler le faciès du turbulent fils de Zeus. «*Dès le départ, j'ai tenu à ce qu'Hercule n'appartienne pas directement au péplum, à la Sandale et à l'Épée comme on dit ici. Et on en a tellement vu, des péplums ! D'ailleurs, mon Hercule ne porte pas de sandales, un changement vestimentaire volontaire de ma part. Si vous suivez attentivement le premier épisode, vous verrez que personne n'en porte. Mais il fallait tout de même quelques épées ! Hercule, lui, s'en passe. D'ailleurs, dans la mythologie, il utilise une massue. Une massue, ça fait plutôt cro-magnon,* **Guerre du Feu**, *non ?*». Affirmatif. L'arme suprême d'Hercule réside tout simplement dans sa force, son adresse, son agilité. Une agilité telle qu'il peut remonter le cours du temps (**Hercules and the Amazon Women**). Pour démolir Gargan le géant (le premier adversaire qu'il envoie au tapis, dans **Hercules and the Lost Kingdom**) et une kyrielle de monstres, il use d'abord de ses poings, délaissant si possible le glaive. «*Sam Raimi, son partenaire Robert Tapert et moi étions d'accord pour faire d'Hercule un solitaire qui survit, qui triomphe de par sa présence d'esprit avant tout. Nous avons également choisi de lui donner un certain sens de l'humour, légèrement ironique, car que des tas d'adversaires ne songent qu'à le tuer pour acquérir sa gloire le surprend toujours. Finalement, notre Hercule doit être guidé, non pas par ce que les Dieux lui conseillent, mais par son intime conviction : fais ce que tu crois être juste et ne compte que sur toi-même. Il raisonne ainsi, sachant parfaitement que ces derniers, étant immortels, peuvent tout s'autoriser, se montrer lunatiques et vicieux. Hercule ne fait pas du tout confiance aux Dieux*». Même à son père, Zeus, roi des Dieux pourtant, personnifié par Anthony Quinn dans les cinq téléfilms qui marquent l'avènement d'Hercule à la télévision américaine. Reste qu'entre le père et le fils rayonne une réelle complicité, le premier intervenant pour, notamment, rappeler au second que l'accès au monde des ténèbres le prive de sa quasi-immortalité (**Hercules in the Underworld**). Un Dieu de bon conseil en somme, auquel Anthony Quinn apporte une touche de fantaisie désinvolte, un humour en contradiction avec la réputation ■ ■ ■

■ ■ ■ de ce locataire de l'Olympe que l'on a connu plus solennel. *«Imposer Anthony Quinn n'a pas été de tout repos.* Universal *voulait à tout prix Charlton Heston pour tenir le rôle. Nous sommes donc allés le voir à nouveau. À la lecture des dialogues, il a répliqué par : «Mais, je ne peux pas réciter ça devant une caméra !». Pour lui, incarner ce Zeus revenait à faire le pitre au* ***Saturday Night Live****, à prendre un virage à 180 degrés par rapport à son image publique»* évoque, rieur, Robert Tapert, complice de Sam Raimi depuis le tout premier **Evil Dead**.

Décontractés, donc, les rapports entre le Dieu et sa progéniture au contact permanent des humains, une décontraction toute américaine. *«Mais il fallait impérativement qu'Hercule soit d'une conception plus spécifiquement américaine que celle du passé. Hercule tel que le présentait le cinéma, surtout par le truchement de Steve Reeves, constitue un produit d'importation européen. Ces péplums remportaient un succès assez incroyable aux États-Unis, mais ressemblaient à ce qu'ils étaient vraiment : de petits budgets à la limite du kitsch, très guimauve. Nous ne devions pas suivre ce modèle. Le comportement d'Hercule avec les femmes constitue un bon exemple de ce que nous recherchions. Hercule, tel que le présente la mythologie, est un véritable étalon. D'après la légende, il a tellement procréé qu'il a donné son propre nom à sa tribu d'enfants, les Héraclides. En développant la série, nous nous sommes aperçus qu'un Hercule moderne devrait rencontrer les mêmes problèmes avec les femmes que vous et moi. Et on l'a flanqué de tous les soucis que l'homme contemporain endure au quotidien, dans un monde effervescent, où règne la confusion. Ne serait-ce qu'il y a trente ans, le public connaissait parfaitement le*



Hercule dans l'ambiance macabre de ***Spectres****.*

comportement classique d'Hercule face aux ennuis : il mettait la pâtée aux méchants et emportait la jeune fille sur fond de soleil couchant. En 1995, les choses se sont nettement compliquées, les femmes sont plus fortes... Oui, vraiment, nous tenions à ce qu'Hercule rencontre les mêmes problèmes que le commun des mortels». Vrai que, sur ce point, Hercule ne roule pas des mécaniques auprès d'une gent féminine que l'on a connue plus docile dans le péplum. Les femmes, il s'y frotte, farouches combattantes féministes et pourfendeuses de mâles dans **Hercules and the Amazon Women**. Pas question que celles-ci tombent en pâmoison devant lui, même si la morale veut que tous se réconcilient dans le happy-end, que la guerre des sexes prenne fin. Une guerrière comme Xena (dans l'épisode **Xena la Guerrière**) donne également bien du fil à retordre à Hercule.

Afin de s'assurer le contrôle d'Arcadian, Xena complote contre le fils de Zeus, séduit Iolaus, son meilleur ami, pour l'amener à combattre contre lui. Après une première rencontre houleuse, Xena et Hercules en viennent à des sentiments meilleurs dès l'épisode **Le Rituel**. Pas si mauvaise, la Princesse Guerrière empêche Darphus, le plus sanguinaire de ses lieutenants, de massacrer les habitants d'une communauté sans défense où habite justement le cousin d'Hercule, Iloran. Malgré quelques rancœurs et un ultime duel, les ennemis d'hier font cause commune contre un despote téléguidé par Arès, dieu de la Guerre. Darphus surgit d'entre



Les Centaures *: cet* ***Hercule****-là respecte la mythologie...*

les morts dans l'épisode suivant, **The Unchained Heart**. Cruel, il donne ses victimes à dévorer au chien d'Arès, Graegus, lequel animal grossit au fur et à mesure qu'il s'alimente de chair humaine ! Là enfin, Xena, pour s'amender du passé lourd d'une conquérante, aide Hercule à combattre la bête et son maître. Une déclaration réciproque d'amour boucle l'incursion de la walkyrie Xena dans la série ***Hercule***. Xena qui ne tarde pas à voler de ses propres ailes (voir encadré).

«Sam Raimi, Robert Tapert et moi étions également sur la même longueur d'onde sur ce point : les aventures d'Hercule ne devaient pas prendre pour cadre la Grèce Antique, mais une époque située en amont... À une époque dite «Avant le Déluge» que nous pourrions construire de toutes pièces sans paramètres historiques pour nous gêner»* continue Christian Williams. Un choix qui s'explique aussi par des exigences purement économiques : la série se tourne en Nouvelle-Zélande, là où les coûts de production sont bas. Où les forêts sont épaisses, aux antipodes des paysages plus arides de la Méditerranée. Si le cadre change radicalement, l'imagerie légendaire demeure,



Lena (Lucy Lawless) : sa première apparition dans ***Hercule****.*

un chouilla revisitée. Passionné de mythologie antique, Christian Williams préserve des pans entiers des récits antédiluviens, *«tout particulièrement dans les cinq premiers téléfilms. Pratiquement tous les personnages proviennent de la mythologie grecque. Nous avons collé au plus près au mythe. Pas question d'attribuer à Hercule un exploit réalisé par Zeus».* Au fil de ses aventures, Hercule se mesure donc à des monstres déjà fichés dans les livres d'histoire. Il y a l'Hydre, un serpent géant à trois têtes qui ouvre la marche en compagnie de Gargan le Géant dans **Hercules and the Lost Kingdom**. Suivent le Centaure (une combinaison entre l'homme et le cheval dans **As Darkness Falls**), le Minotaure (**Hercules in the Maze of the Minotaur**), le chien Cerbère gardien des Enfers (**Hercules in the Underworld**), Cyclope (**Le Cyclope**)... S'introduisent parfois dans ce bestiaire une créature aussi saugrenue qu'un ptérodactyle pour le moins anachronique (**En Route pour Calydon**), ou la perfide Héra qui miroite comme la colonne d'eau d'**Abyss** (**Hercules and the Lost Kingdom**). Tous ces monstres bénéficient d'effets spéciaux digitaux à la pointe de la technique informatique, de logiciels développés sur **Jurassic Park**. Un luxe que se permettent néanmoins de plus en plus de séries télé (**Babylone 5** & cie). De même, des noms de la mythologie aussi illustres que Janus, Phèdre, Prométhée, Nemesis et Pénélope cohabitent avec des protagonistes inventés à A & Z. *«Si tous ces personnages recueillent aujourd'hui les suffrages du public américain, c'est parce que les États-Unis actuels ressemblent plus à la Grèce Antique qu'à l'Europe, un continent dont les cultures, même très différentes les unes des autres, vivent côte à côte. La rivalité sportive qui existait jadis entre Sparte et Athènes existe maintenant entre les Cowboys de Dallas et les Giants de New York. Je parle bien sûr de football américain. En fait, l'expérience américaine se retrouve pour beaucoup dans ce fragment d'Antiquité. Hercule aussi ressemble un peu à l'Amérique. Il possède ce mélange de naïveté, de super-puissance et ce désir de s'améliorer que partagent tous mes concitoyens».* Le triomphe d'***Hercule*** sur le petit écran s'explique-t-il par cette plongée dans l'inconscient collectif ? Possible. Aux sociologues curieux de le dire.

Lorsque Christian Williams se réfère au Super Bowl et autres rencontres médiatiques, il ne marche pas vraiment à côté de ses mocassins. *«Pour trouver l'interprète idéal d'Hercule, nous avons passé en revue les équipes de football, les fédérations de catch. Au fur et à mesure que nous avancions dans l'écriture des épisodes, nous nous sommes rendus compte qu'il ne*

servait à rien de mettre en scène le type le plus costaud de tout l'univers, un bonhomme qui pourrait systématiquement venir à bout de toutes les épreuves sans effort particulier. Cet Hercule-là, nous l'avons abandonné. Désormais, nous recherchions un gars qui soit à la fois beau gosse, baraqué et crédible. Un gars comme Joe Montana qui puisse vaincre mille adversaires. Pas en même temps, mais les uns après les autres» soutient Robert Tapert.

Joe Montana ? Une légende du football américain, considéré par les spécialistes comme le meilleur meneur de jeu de tous les temps au sein de l'équipe de San Francisco. *«Hercule devait avoir cette stature, celle du quaterback, du meneur de jeu. Voilà pourquoi nous avons engagé Kevin Sorbo, sportif de très haut niveau lui aussi. Joe Montana et Kevin Sorbo ont beaucoup en commun. Tous deux possèdent un physique avantageux, ils sont grands, forts. Ils ont tout ce qu'on peut désirer dans le jeu, surtout la capacité de lancer le ballon avec une précision extraordinaire à plus de cinquante mètres. Ils semblent indifférents à la douleur mais, à l'image d'Hercule, ils peuvent tout perdre en un instant. Il suffit qu'un joueur les plaque par derrière et leur abîme le genou pour qu'ils se relèvent sur la touche. Que des sportifs comme Joe Montana soient considérés comme des demi-Dieux les rapproche encore d'Hercule. Dans la mythologie, Hercule est justement un demi-Dieu. Son père ne nomme Zeus tandis que sa mère est une mortelle. Ma passion combinée pour le football américain et pour la mythologie grecque m'a guidé dans l'élaboration du personnage»* ajoute Christian Williams. Un héros sensiblement différent de ses précédents interprètes qui, tous ou presque, fréquentèrent assidûment les salles de musculation pour se forger une stature d'armoire normande. *«Je ne vois pas pourquoi Hercule devrait ressembler à un bodybuilder. Je ne veux pas offenser les adeptes du culturisme mais ceux-ci me paraissent trop gauches, trop maladroits pour interpréter un personnage de cette envergure».* Trop tard : offense est faite aux fondamentalistes du muscle hypertrophié ! *«Sur le fond aussi, notre Hercule se distingue des autres. De Steve Reeves principalement. Le vieil Hercule passe son temps à donner des leçons, à enseigner, en usant de la manière forte si nécessaire. Le nôtre apprend sans cesse, d'un épisode à l'autre. C'est un nomade à classer dans la catégorie des fugitifs, des solitaires en quête d'eux-mêmes».* Surtout en quête de tyrans à virer de leur trône, de Dieux à freiner dans leurs ardeurs guerrières, de monstres à réprimer... L'ordinaire de tout demi-Dieu en faction sur le plancher des mortels !

Olivier ALBIN

Hercule est diffusée tous les samedis à 16 h 50 sur *TF1*. Nous vous présenterons prochainement un guide des épisodes des première et deuxième saisons.



La Loi du plus Fier *: une beauté (!) sanguinaire sur le chemin d'Hercule.*

XENA

Dans HERCULE, elle tire son épingle du jeu des méchants ordinaires, à tel point qu'UNIVERSAL et Sam Raimi la récompensent par une série à elle toute seule...

Universal et ses partenaires de *Renaissance Pictures*, Sam Raimi et Robert Tapert, ne prédisaient pas un succès aussi foudroyant à ***Hercule***. Un audimat qui met la tête sous l'eau aux naïades siliconées d'***Alerte à Malibu*** ! En producteurs avisés, le studio et les deux hommes réagissent promptement, coiffant au poteau les inévitables imitations et ersatz qui ne manqueront pas de se manifester sous peu. Sachant que quelques protagonistes secondaires d'***Hercule*** se sont attribués les bonnes grâces du public, il sélectionne parmi eux Xena, farouche guerrière au tempérament de feu. Xena qui possède assez de substance, un potentiel suffisamment important pour qu'une série se bâtisse autour de son nom. Hier souveraine désireuse de se mesurer à Hercule pour prouver au monde sa valeur, elle passe ensuite à des sentiments meilleurs, marqués du sceau de Cupidon même. Héroïne, Xena emboîte le pas à Hercule, porte secours aux opprimés, combat les monstres, déboulonne les tyrans de leur piédestal. C'est d'ailleurs au terme de l'épisode **The Unchained Heart** d'***Hercule*** que commence la série ***Xena-Warrior Princess***. Chemin faisant, elle s'interpose à l'attaque d'un village par les hommes de l'infâme Draco.

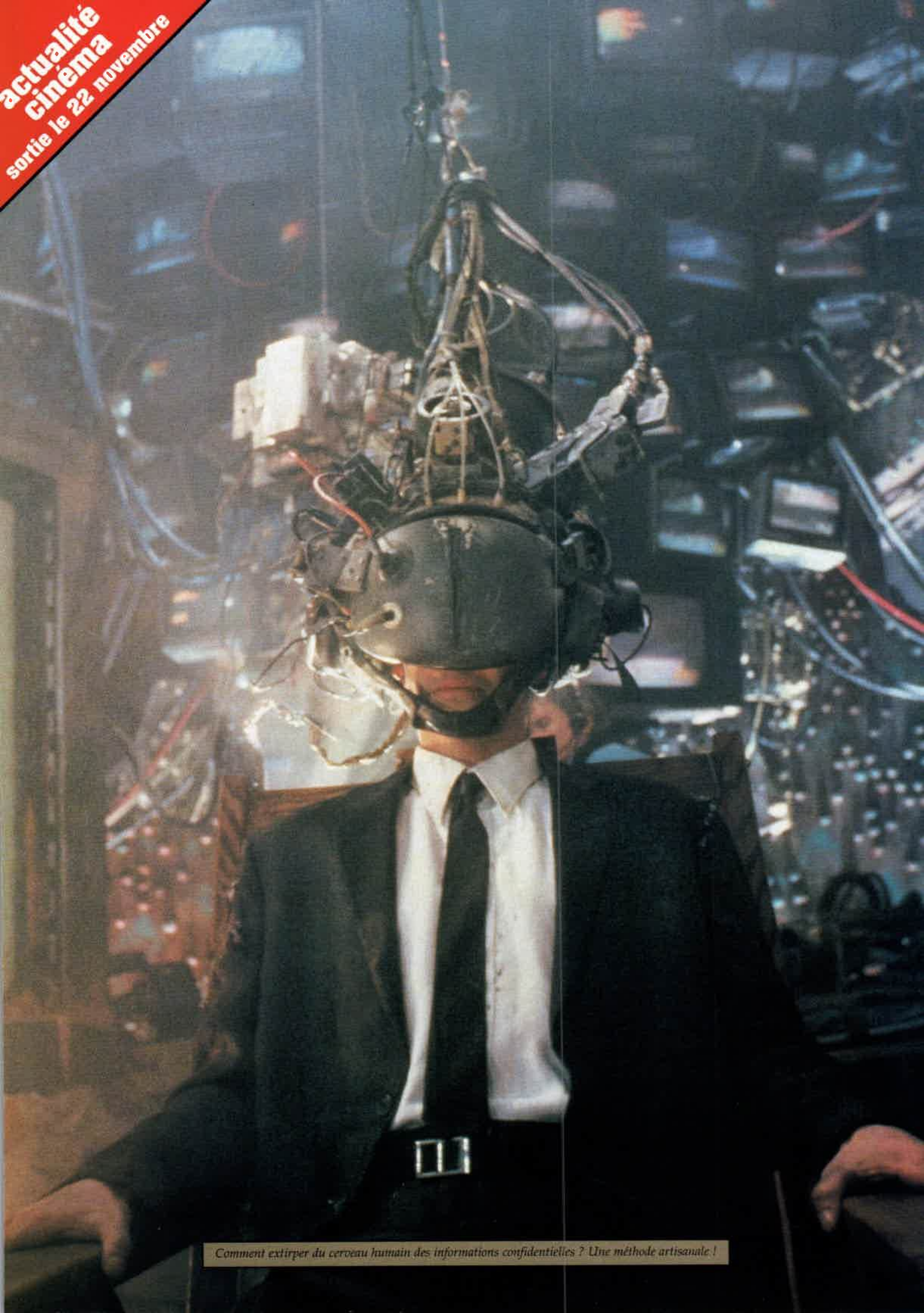


Lucy Lawless est Xena. Une comédienne méritante récompensée par sa propre série.

«Xena est une femme aussi forte qu'un homme, décidée, implacable» avertit la comédienne Lucy Lawless. Une force de la nature : près d'un mètre quatre-vingt tout en muscles longs, gracieux, féminins. Un curriculum-vitae bien rempli dans le genre «j'ai roulé ma bosse» : vendanges au bord du Rhin à 17 ans, briseuse de cailloux dans une mine d'or dans le désert australien, conductrice de semi-remorque... Un tour du monde qui lui apprend plusieurs langues : français, italien et allemand. À 20 ans, sa plastique sculpturale lui permet de tourner quelques spots publicitaires. Elle intègre une troupe comique, étudie l'art dramatique au Canada. De retour en Nouvelle-Zélande, Lucy Lawless présente une émission télé consacrée aux voyages avant d'auditionner pour ***Hercule***. Un tournant dans sa vie. Elle part tout de même du plus bas, amazone anonyme dans le téléfilm **Hercules and the Amazon Women**, furtive jeune mariée d'un centaure dans l'épisode **As Darkness Falls**. John Schulian, l'un des scénaristes, la remarque. «Mais elle serait parfaite en Xena !» se dit-il, soucieux de remplacer au plus vite la comédienne envisagée et hors service pour cause de maladie. Et Lucy Lawless écope du rôle dans trois épisodes, puis de sa série à part entière. *«A vrai dire, pour moi, je n'entrevoyais aucun avenir à Xena au-delà de cette participation à la première saison d'****Hercule****»* avoue le même Schulian.

Un véritable conte de fée pour Lucy Lawless, surtout que cette grande fille n'entendait jusque là rien aux arts martiaux, aux cascades et au maniement de l'épée, trois des principales activités de son personnage. Heureusement, l'actrice sait monter à cheval. Les arts martiaux, elle s'y initie de manière surperficielle auprès de Douglas Wong, l'un des chorégraphes de **Dragon**, la biographie romancée de Bruce Lee.

«Xena est une guerrière, mais elle demeure très humaine. A cause d'un passé tumultueux, elle doit sans cesse affronter ses démons intérieurs, éviter que le versant maléfique de sa personnalité ne reprenne le dessus» continue Lucy Lawless. Sur les traces de son père d'un épisode à l'autre, elle affronte des méchants qui n'ont rien à envier à ceux d'***Hercule***. Des vilains, elle en partage même quelques-uns avec son alter ego masculin, le Cyclope notamment. D'essence 100 % mortelle, elle bénéficie cependant de deux petits plus dans les combats au corps à corps : le Chakram, un disque de métal qu'elle manie en experte, et la Xena Touch, une pression des doigts à un point précis, très sensible de la nuque !



Comment extirper du cerveau humain des informations confidentielles ? Une méthode artisanale !

JOHNNY MNEMONIC

Des Yakuzas attachés aux traditions, un prêcheur qui sermonne violemment ses ouailles, une garde du corps junkie, un coursier à la tête piégée, un Internet où il ne fait pas bon se promener via la réalité virtuelle, un virus qui menace de décimer la population de cette planète, un dauphin connecté à des ordinateurs... Il y en a des personnages hauts en couleurs, des péripéties démentes dans JOHNNY MNEMONIC, premier récit de William Gibson à être adapté au cinéma. Un récit touffu, trop sans doute, pour une plongée dans les méandres d'une société qui prolonge le monde effervescent des années 90.

Johnny Mnemonic : drôle de nom pour un drôle de type. Citoyen de ce début de 21ème siècle où règnent la technologie et les empires industriels. Coursier, il transporte les informations dans sa tête, dans un coin de cerveau spécialement aménagé pour recevoir des milliards de données. Attention danger en cas de dépassement de la dose prescrite, lorsque le vaguemestre gonfle à outrance sa sacoche cérébrale. Mais Johnny, pour flamber des émoluments coquets, prend des risques. *«Il possède un petit côté James Bond avec ses gadgets high-tech. Le système qui lui permet de charger les données dans sa mémoire est constitué d'une série d'accessoires cachés dans des paquets de cigarettes ou des rouleaux de bonbons. Il doit les assembler pour créer l'impressionnante machine qui lui permettra de relier un disque optique à la prise greffée sur sa boîte crânienne. Il se balade toujours avec un attaché-case qui contient tout son matériel. Johnny a de l'allure, il possède une sorte de charme énigmatique, il doit pouvoir faire face à n'importe quelle situation. Il se trouve à mi-chemin entre le cadre moyen qui aurait perdu la tête et une espèce de super-facteur d'un autre monde»* souligne Robert Longo, réalisateur novice de ce thriller de science-fiction arrosé de sauce cyberpunk.

Qui donne corps à ce transporteur kamikaze, prêt à tous les sacrifices pour s'offrir une suite luxueuse dans un palace et se tirer des call-girls à la portée exclusive des bourses les plus remplies ? Val Kilmer ? Le futur Batman gay aurait pu revêtir les costumes stricts et chics du super-facteur, mais faute de bénir par des oui-oui tous les choix de Robert Longo et William Gibson, il libère le poste. *«Val envisageait un film très différent de celui que nous cherchions à concrétiser»* rapporte le réalisateur. Divorce inévitable donc. Plusieurs remplaçants potentiels sont mentionnés. Christophe Lambert notamment. Keanu Reeves, pas encore consacré par **Speed**, en abondant dans le sens des duettistes Longo/Gibson, emporte le morceau. Sa conception de Johnny ? *«Il ressemble à une rock star d'une nouvelle ère technologique. Au début de l'histoire, il arbore une splendide cravate des années 60 couplée à un costume impeccable. À la fin, son costume part en lambeaux. Ses gestes, sa démarche, je leur ai donné une allure très rigide, quasi-robotique. Une chorégraphie qui lui confère la précision et l'intensité indispensables»* rapporte à son tour le comédien, qui oublie de signaler que son look provient directement de la série de toiles «Men in the Cities» peintes par Robert Longo au tout début des années 80.

À Keanu Reeves, Robert Longo demande surtout de courir, de détaler comme un lièvre devant une foule de prédateurs. Des Yakuzas à la solde de la compagnie Pharmakom, un prêcheur illuminé doublé d'un redoutable chasseur de primes... Tous en veulent au précieux contenu de sa mémoire : la formule de l'antidote à un virus qui fait des ravages dans la population. Selon les mains dans lesquelles elle tombera, cette formule pourrait être la pire ou la meilleure des issues pour l'humanité. Le pire : la société Pharmakon qui pourrait accroître sa puissance en diffusant avec parcimonie le vaccin. Le meilleur : les Lo Tek, rebelles au pouvoir de Pharmakon menés par le très méfiant J-Bone, qui en feraient bénéficier tous les citoyens malades de ce monde. Traqué après une première embuscade à ■ ■ ■



Le Prêcheur (Dolph Lundgren) : la parole du Christ et la poigne d'un psychopathe !

LES MALHEURS DE WILLIAM

ALIEN 3, NEW ROSE HOTEL, ou les pérégrinations d'un écrivain dans le monde chaotique des scénaristes brimés par le système...

Pierre angulaire de la littérature moderne de science-fiction, William Gibson, comme tant d'autres, souffre le martyre à travailler pour le cinéma. Si aujourd'hui il émet quelques réserves bien fondées sur les coupes opérées dans **Johnny Mnemonic**, les déboires de l'écrivain ne datent pas d'hier. En 1987, la *20th Century Fox* lui demande de plancher sur le scénario d'**Alien 3**. L'idée vient de David Giler, producteur-scénariste occasionnel de la saga et lecteur récent de «Neuromancien». *«Le premier* ***Alien*** *m'a beaucoup influencé dans la conduite de mon propre récit. Le film de Ridley Scott renferme les germes de nombreuses autres histoires, même au niveau de la direction artistique. J'ai toujours voulu en savoir plus sur les protagonistes. Pourquoi portent-ils des chaussures aussi dégueulasses dans un vaisseau aussi propre par exemple ?»*. Une question cruciale. David Giler ayant entendu à la radio un type parlant d'êtres humains servant, sur terre et de nos jours, de «nourriture» à des virus, William Gibson acquiesce et œuvre dans cette direction. Sur la base du concept d'une station spatiale, sorte d'hypermarché à l'abandon, il aboutit à un synopsis d'une douzaine de pages, où Ripley échoue sur une planète plus rouge encore que Mars. *«Le plus drôle fut encore de dépeindre cette civilisation futuro-socialiste que j'opposais à la corruption de la Compagnie à l'origine des malheurs de Ripley. C'était comme arrimer l'Enterprise de Star Trek à un vaisseau spatial rempli de communistes staliniens»*. Mais les innovations de William Gibson ne ratissent pas large au sein de la *20th Century Fox*. David Giler lui présente Renny Harlin, réalisateur alors pressenti, afin qu'ils peaufinent le manuscrit. Renny Harlin ne tarde pas à embrayer sur un autre projet. William Gibson répond affirmativement à l'adaptation de la nouvelle «Johnny Mnemonic», et cet **Alien 3** virtuel périclite définitivement. Un seul détail survit au romancier dans la version portée à l'écran par David Fincher : le code-barre que portent sur la nuque les détenus de Fiorina 161.

La chance ne sourit pas plus à William Gibson avec **New Rose Hotel**, adaptation cinéma d'un des récits de l'anthologie «Gravé sur Chrome». Il concerne Fox, rebelle au pouvoir maléfique de tentaculaires trusts industriels qui, en ce futur sombre, contrôlent l'économie de la planète. Propriété d'Edward Pressman pour les droits cinématographiques, «New Rose Hotel» doit d'abord être porté à l'écran par Kathryn Bigelow qui, rapidement, l'oublie au profit de **Blue Steel**. Au scénario de William Gibson s'intéresse bientôt Abel Ferrara qui confie le réaménagement du script à sa complice Zoe Lung, scénariste de **Bad Lieutenant** et **L'Ange de la Vengeance** sous le nom de Zoe Tamerliss. *«Le meilleur du talent de William Gibson ne va pas dans le sens de l'écriture d'un scénario. Dans celui de* ***New Rose Hotel****, il laisse sur la touche ce qui donne à sa nouvelle un ton original pour imaginer une autre fin. Dans la nouvelle, écrite dans un style laconique, syncopé et baroque, les événements et personnages possèdent leur vérité propre. Pour les préserver, il est capital que le scénario développe certains passages»*. Et Zoe Lung, effectivement, d'adapter «New Rose Hotel» selon sa sensibilité et celle d'Abel Ferrara. Malheureusement, le projet reste en l'état, sur une voie de garage, attendant qu'un autre cinéaste s'y consacre.

Malgré les scores médiocres de **Johnny Mnemonic** au box-office nord-américain, une contre-performance rattrapée par les recettes internationales, le producteur Peter Hoffman rempile en produisant un deuxième William Gibson. Et non des moindre puisqu'il s'agit de «Neuromancien», le livre «inventeur» de la science-fiction estampillée cyberpunk. Il tourne autour d'un petit génie de l'informatique lobomotisé pour avoir piraté des réseaux ultra-secrets. Des Japonais lui offrent de retrouver ses facultés en échange de l'exécution d'une mission suicide... À redouter : que **Neuromancien** tente le rapprochement avec l'épouvantable **Traque sur Internet** plutôt que d'adhérer au plus près au roman qui a chamboulé en 1985 les horizons de la science-fiction.

M.T.



Le chef des Yakusas Takahashi (Takeshi Kitano) : un gangster impitoyable et intérieurement anéanti.



Pretty (Tracy Tweed), Ralfi (Udo Kier) et Yomamma (Falconer Abraham) : la faune décadente d'un night-club où se traitent de sombres affaires...

■ ■ ■ Pékin, Johnny slalome entre les obstacles, démasque au dernier moment la traîtrise de son «agent» Ralfi... De Jane, garde du corps junkie, de Spider, génie de la bio-technologie, il se fait de précieux alliés... Des alliés que malmène sérieusement le Prêcheur, *«une espèce de synthèse entre Jésus et un guitariste de hard rock»* dixit Robert Longo. Un christ bien déjanté, alléché par l'appât du gain, qui expie le péché selon des méthodes dignes de l'Inquisition. *«À l'origine, le Prêcheur était un motard heavy-metal. Robert Longo et moi l'avons réinventé pour le transformer en figure christique portant un manteau flottant, des cheveux longs, une barbe, et formulant sans cesse des références bibliques»*. Et Dolph Lundgren, dont la présence écrase Keanu Reeves comme elle écrasait Van Damme dans **Universal Soldier**, de citer Albretch Dürer et «Caravaggio» dans la composition de ce protagoniste un tantinet anachronique dans cet environnement, un compromis entre high-tech et dépôt de ferraille.

«Nous voulions que ***Johnny Mnemonic*** *soit à la fois esthétique et réaliste sur les aspects négatifs de la prédominance technologique. Nous avons cherché à montrer ce que pourrait être concrètement un monde qui ferait de l'information son bien le plus précieux. Il fallait le faire sans idéaliser la technologie. Les héros de* ***Johnny Mnemonic*** *se révoltent contre une espèce d'impérialisme technique. Ils s'opposent à une forme extrême de capitalisme, et le seul moyen en leur possession est de faire valoir ce qu'ils ont de plus humain en eux, leur cœur. Je pense que ce film parle beaucoup plus du présent qu'il n'en a l'air. Nous nous sommes servis du futur pour dénoncer les enjeux d'aujourd'hui»*. Dites à Robert Longo que **Johnny Mnemonic** respire à chaque image la science-fiction dans ce qu'elle a de plus futuriste niveau design, et il niera farouchement avoir œuvré dans ce sens. À juste titre car décors, accessoires et architecture ne poussent pas dans la prospective délirante. *«À ce titre, j'ai*

suite P. 29

Informatique & Liberté

WILLIAM GIBSON

«Neuromancien», «Comte Zéro», «Mona Lisa S'Éclate», «Gravé sur Chrome», «Lumière Virtuelle»... En quelques romans et recueils de nouvelles, William Gibson impose un style neuf, révolutionnaire dans le petit monde de la science-fiction littéraire, le Cyberpunk, un univers situé dans un futur proche où se télescopent réalité virtuelle, capitalisme tentaculaire, technologie expansionniste, informatique sur-puissante, vidéo galopante, cybersexe et ultra-violence. Rédacteur de plusieurs scénarios de projets musicaux avec Deborah Harry et Ryuichi Sakamoto, d'Agrippa, une «histoire qui s'auto-détruit sur disquette», homme de théâtre à ses heures (la pièce «Deux sur la Balançoire»), William Gibson est plus qu'un écrivain, un prophète des temps à venir. Un auteur qui assemble l'homme et la machine dans des Mécanos visionnaires...

Vous êtes le créateur d'une nouvelle branche de la science-fiction, le mouvement cyberpunk auquel appartient *Johnny Mnemonic*. Donnez-nous en une définition précise...

Il est très complexe d'en donner une définition précise aujourd'hui. **Johnny Mnemonic** arrive un peu tard dans un jeu dont les règles changent continuellement. Je donne plusieurs sens au terme «cyberpunk». D'abord, c'est selon moi la Bohème sur Ordinateur, car la société dans laquelle nous évoluons est la première dont les artistes, créateurs, ont accès à une foule inimaginable de données, d'informations stockées sur des mémoires artificielles. Tout artiste qui travaille sur logiciel est un artiste cyberpunk. Le terme désigne un label stylistique lié au futur, aux ordinateurs. On regarde **Johnny Mnemonic** en disant «oh, c'est du cyberpunk !». On dit aussi cela de certains clips musicaux. Le style prend désormais le pas sur les implications politiques ou sociologiques du mouvement cyberpunk, sur une prise de conscience. Il y a eu tellement de tentatives dans la représentation visuelle du cyberpunk, des clips musicaux, ceux de Billy Idol surtout, des programmes courts sur *MTV*, que le défi de **Johnny Mnemonic** tenait à aboutir à autre chose qu'une visualisation de plus. Sculpteur et peintre, Robert Longo a su lui donner un look très particulier, unique. Une tonalité plastique qui lui est propre.

Votre regard sur le futur n'est pas rose. Vous décrivez un monde où il ne fait pas bon vivre, où tout se monnaie y compris l'effacement de votre mémoire au profit d'une surface plus importante accordée aux informations à livrer...

Ce n'est pas tout à fait vrai. Le monde de Johnny est, en beaucoup de points, un endroit plus convivial que, disons, la Russie contemporaine. Dans le film, vous ne voyez qu'une partie infime de l'univers, la portion pourrie qui rentre le mieux dans le cadre de l'histoire. Vous ne voyez pas le monde dans lequel Johnny rêve de revenir : Singapour, Hong Kong, Shangaï, Tokyo... Robert Longo ne montre que quelques intérieurs de Pékin et la ville semble prospère, riche, belle. Une image du succès commercial et industriel de l'Asie. Mais, en comparaison, les quartiers insalubres des États-Unis représentent réellement le quart-monde. Durant la préparation du film, les décorateurs nous demandaient sans cesse des détails sur l'environnement qu'ils devaient créer ; nous leur répondions qu'il s'agissait d'une perception très tiers-mondiste de l'Amérique actuelle, une société sans classe moyenne, où les deux extrêmes cohabitent difficilement. En Amérique, nous allons doucement mais sûrement vers ce type d'organisation sociale. Dans tous mes romans d'ailleurs, j'avertis que la disparition des classes moyennes, intermédiaires, amènera des crises graves. S'il ne subsiste que les très riches et les très pauvres à la surface du globe, on court à la catastrophe. Il semble que beaucoup de pays prennent dangereusement ce chemin. Dans **Johnny Mnemonic**, la ville de Newark telle qu'elle est présentée ressemble à une jungle. Le gouvernement a renoncé à ses devoirs et la seule loi qui règne est celle des Yakuzas. On ne peut plus vraiment parler de civilisation, c'est un monde en décrépitude. La seule chose qui compte, c'est l'information. L'homme ne vit plus que pour elle. Cette vision apocalyptique du futur symbolise un cauchemar national aux États-Unis. C'est la phase extrême du Darwinisme social, une version où un Dieu usé se contenterait de maintenir enfoncée la touche «avance rapide» des progrès technologiques.

N'y-a-t-il pas une large part de frustration à contempler sur un plateau le monde que vous avez façonné avec des mots ? Les images déçoivent bien des écrivains et scénaristes !

Dès le départ, il faut savoir que l'on ne verra jamais à l'écran ce qu'on a imaginé avec des mots. À partir de là, on fait avec. Dans le cas de **Johnny Mnemonic**, il y avait tellement de talents impliqués, surtout au niveau de la direction artistique, que ce que bâtissait Nilo Rodis Jamero collait étroitement à ce que j'avais en tête en écrivant la nouvelle, puis le scénario. J'étais presque plus satisfait des décors qui s'élevaient sur le plateau que par mes propres peintures littéraires. Je dois, à ce titre, rendre hommage à Robert Longo qui élabore, monte des choses d'une telle ampleur qu'elles dépassent de loin ce qu'on peut généralement obtenir avec un tel budget, somme toute modeste en regard de nos ambitions. Robert Longo et moi avons commencé à travailler sur **Johnny Mnemonic** il y a plus de quatre ans maintenant. Nous avions en tête une toute petite production underground en noir et blanc avant qu'on nous suggère de voir les choses en grand. Nous nous sommes néanmoins débattus avec des problèmes budgétaires tout au long du tournage. Nous ne savions pas, par exemple, quelle enveloppe nous serait allouée pour les effets spéciaux infographiques en post-production. Il nous a fallu concevoir un film qui pouvait fonctionner à la fois avec et sans séquences à l'intérieur des réseaux de communication. En fait, l'argent pour ces scènes est arrivé nettement plus tard, débloqué par la notoriété soudaine de Keanu Reeves. Cela explique la durée de la post-production, plus d'un an, où se sont succédé les équipes spécialisées. Leurs effets spéciaux ont demandé un temps fou et un maximum d'argent. Je pensais que l'ordinateur faciliterait les choses. Lourde erreur vu la façon dont nous avons utilisé cet outil.

Il est très rare, voire unique, que le système hollywoodien autorise un romancier à adapter sous forme de scénario son propre récit sans intervenir...

Robert Longo a eu le premier l'idée d'adapter «Johnny Mnemonic» à l'écran. En fait, il voulait porter à l'écran l'un des mes romans. Je lui ai répondu que cela coûterait une fortune. Il s'est donc rabattu sur une des nouvelles dont les droits n'avaient pas encore été acquis. Avant de choisir «Johnny Mnemonic» dans l'anthologie «Gravé sur Chrome», il a relu toute ma bibliographie ! Telle quelle, la nouvelle aurait donné un court métrage d'une demi-heure ! Il est nettement plus difficile de concentrer un pavé que d'étendre un récit court : le «Johnny Mnemonic» original, en laissant nombre d'ouvertures, était idéal pour l'écriture d'un scénario. Robert Longo et moi avons travaillé en étroite collaboration sur le projet, bien plus que ne l'autorise le système hollywoo- ■ ■ ■



Johnny (Keanu Reeves) et Jane (Dina Meyer) : le messager et son garde du corps.

■ ■ ■ dien actuellement. **Johnny Mnemonic** est le premier long métrage de Robert Longo et je suis moi même complètement étranger aux mœurs du cinéma. Nous avons été jetés de concert dans cet univers. Autant pour résister aux pressions que pour établir une relation de travail productive, nous nous sommes serrés les coudes. Regarder un ami devenir cinéaste constitue une expérience très enrichissante. Un jour, Robert n'était qu'un simple technicien. Le lendemain, il hurlait «moteur !» avant de diriger des comédiens. Il réalisait vraiment un film. Je suis fier de lui surtout qu'il a survécu à une kyrielle de problèmes. Héroïque !

Dans *Johnny Mnemonic*, vous vous attardez tout particulièrement sur des seconds rôles quelque peu déviants, le Prêcheur psychopathe et Ralfi, «l'agent» du héros...

Oh, oui ! J'ignore pourquoi, mais j'ai toujours aimé les personnages un peu pervers à l'image du Prêcheur ! Ce sont des personnages tout droit sortis de L'Opéra de Quat'Sous, des méchants sympathiques et plein d'humour. Un humour qui correspondait bien à la personnalité de Dolph Lundgren. Après que nous ayons découvert son ironie mordante, il s'est imposé de lui-même pour tenir le rôle du Prêcheur. Je dois avouer que la distribution de **Johnny Mnemonic** est assez déconcertante mais nous ne voulions pas que les spectateurs puissent deviner à l'avance quel comédien allait interpréter tel personnage.

Le message de *Johnny Mnemonic* ne se résume-t-il pas en cet avertissement : si on ne fait pas gaffe, l'homme sera prochainement l'esclave des intelligences artificielles ?

L'idée que l'homme devienne esclave de l'ordinateur et des intelligences artificielles commence sérieusement à dater. Ce concept alarmiste appartient aux années 50 ! Aujourd'hui, la peur naît du fait qu'on ne puisse plus différencier l'homme de son ordinateur. On évolue dans ce sens. Nous constituons déjà un compromis entre l'humain et le progrès. Nous ne sommes plus naturels à 100 %. Nous avons vécu trop longtemps dans une société où la technologie est essentielle et nous irons toujours plus loin dans cette direction. Je suppose que notre descendance nous regardera avec sans doute pas mal de condescendance et de pitié, car nous sommes en train de leur laisser un sacré bordel qu'elle devra nettoyer.

Le film ne tire-t-il pas toutefois la sonnette d'alarme concernant le cerveau humain assujetti à la technologie ?

Non, pas du tout. Johnny a un problème : il laisse son boulot lui bouffer la vie. Il abandonne son identité en virant ses souvenirs de sa mémoire pour laisser de la place dans son cerveau à une machine qui lui permet d'être plus efficace dans son travail. Il s'agit davantage d'une fable sur le capitalisme que d'un pamphlet anti-technologie, surtout que les autres protagonistes du film équilibrent le message dans le sens que je souhaitais. Ils récupèrent les machines dans les poubelles pour les utiliser comme instruments de libération des gens. Selon moi, la technologie est moralement neutre et ne peut décider par elle-même de son utilisation. Tout dépend de ce que l'homme en fait... Le plus drôle à propos de la technologie tient encore à l'instrument sur lequel j'ai écrit la nouvelle à l'origine du film : une petite machine à écrire mécanique. Cela remonte à une dizaine d'années. J'aurais dû sentir que les choses ne se passeraient plus longtemps comme ça. J'aurais dû sentir l'ombre de l'ordinateur sur ma manière d'écrire. D'une certaine façon, l'histoire semble plus d'actualité aujourd'hui que lorsque je l'ai rédigée !

N'auriez-vous pas tendance dans *Johnny Mnemonic*, à l'instar de tous vos romans, d'égratigner les réseaux mondiaux de communication, Internet surtout, montrés du doigt comme des Big Brother en puissance ?

Bien au contraire ! Internet complique très sérieusement le travail de Big Brother. Ce réseau de communication n'appartient à personne. Il s'agit d'un système post-national, post-géopolitique. Internet réduit à néant l'idée de frontières, massacre le concept même du protectionnisme, des États autarciques, des nationalismes. Personne ne peut le contrôler. Oui, Internet va causer de grosses migraines à tous les Big Brother de ce monde !

Selon vous, l'information et l'informatique seront, dans un futur pas si lointain, l'objet de tous les cultes. Quasiment les suppôts d'une véritable religion !

Dans un certain sens oui. J'ai tendance à aborder cet aspect des choses sous l'angle de la satire. Dommage que nous ayons dû couper un sermon de Dolph Lundgren, prêcheur des rues, qui condamnait avec véhémence la malignité de la technique, son emprise satanique. La scène a sauté du montage définitif pour une question de rythme ; elle ralentissait le film semble-t-il ! Encore une fois dommage car elle mettait en perspective la parodie de la religion qui voit le Grand Satan dans les ordinateurs ! Le **Johnny Mnemonic** que nous avions en tête était nettement plus lent que celui que vous connaissez. Aujourd'hui, il correspond à un compromis entre l'action pure et la science-fiction. Lorsque nous avons débuté le tournage, Keanu Reeves n'avait rien de la super-star. Lorsque **Speed** est sorti, une époque qui correspondait à la fin du tournage du film, nous avions sur les bras la vedette de l'un des films d'action les plus rentables qui soit ! Dès lors, il a fallu que Robert Longo et moi nous battions contre des producteurs qui voulaient en rajouter dans les cascades, les gunfights. Ils ont même cherché à nous imposer une séquence de poursuite dans un bus ! Au départ, **Johnny Mnemonic** n'était pas le film que le marketing vend actuellement comme une séquelle de **Speed**. Il a été entièrement remonté dans le but d'accélérer le tempo, d'éliminer les dialogues au profit de l'action. Lorsque je regarde cet autre **Johnny Mnemonic**, je revois par bribes les vestiges d'un film plus sombre, plus poétique, plus littéraire dans un sens. Au stade actuel, **Johnny Mnemonic** est une sorte de course perpétuelle dotée d'une histoire plus linéaire, plus simpliste qu'elle ne l'était à l'origine. Si les rapports entre les Yakuzas vous paraissent pour le moins obscurs, c'est définitivement une conséquence des coupes. La version exploitée au Japon est plus longue de quatorze minutes. Quatorze minutes qui tissent des liens nettement plus intéressants entre les personnages, qui en disent plus long sur eux, surtout concernant Takahashi. Mais là-bas Takeshi Kitano est une star. Il était hors de question de priver le public japonais d'un fort pourcentage de ses scènes !

Rédiger un roman et un scénario, ce n'est pas vraiment le même exercice. Comment appréhendez-vous ces deux manières d'écrire une histoire ?

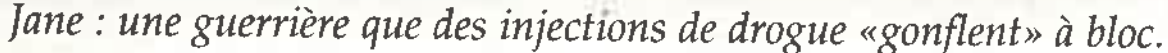
Quand vous vous consacrez à un livre, l'histoire terminée est vraiment terminée. Pas question de revenir dessus. Vous n'avez plus qu'à imprimer le livre, le publier et le vendre. Fini. Le résultat correspond très exactement à ce que vous avez fait. À l'opposé, un scénario ne constitue jamais une version définitive de votre récit ; il n'est qu'une étape dans un long processus. Quand le film prend forme, le scénario se meurt. Quand il est tout à fait bouclé, le scénario est définitivement enterré. Le manuscrit sur lequel le réalisateur travaille devient par la force des forces une sorte de fossile. Tout ce que vous pouvez mettre dans votre scénario se place obligatoirement au service du film, et ce film n'est jamais le débiteur de son scénario. On peut intervenir à tout moment sur un scénario. Sur le plateau de **Johnny Mnemonic**, par exemple, Keanu Reeves m'a fait remarquer qu'il manquait un petit quelque chose dans un passage qui tournait à vide. Il m'a avoué que son personnage n'avait plus rien à dire ni à faire. Je suis donc rentré à l'hôtel, ai mis ma petite fille au lit pour m'enfermer à côté. À quatre heures du matin, j'avais écrit une nouvelle scène essentiellement dialoguée où Johnny, dans un long monologue, expose sa conception d'un bonheur purement matériel à base de call-girls très chères et de grand standing. Je suis très satisfait de cette séquence rédigée à la dernière minute. La folie du personnage y éclate !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Jane (Dina Meyer), fraîchement remise d'une spectaculaire overdose.





Jane : une guerrière que des injections de drogue «gonflent» à bloc.



Johnny : gants à retour de force, visière... Paré pour Internet !

■ ■ ■ *effectué quelques changements dans les décors dépeints par William Gibson. Un passage, par exemple, se déroulait dans un bar post-industriel. J'ai choisi de transplanter la séquence dans un vieil opéra aménagé en night-club où se produit une cantatrice. Ce genre de détail donne au film des airs de Fellini. Ou plutôt les allures d'un* ***Blade Runner*** *mis en images par Fellini».* Pas complètement faux, à force de capharnaüm baroque, de bric-à-brac technologique aux limites de mise au rebut, de pyramide d'écrans de télévision, de gaines de fibres optiques pendouillant de partout... *«Non, vraiment,* ***Johnny Mnemonic*** *ne transmet pas une impression de «futur» parce que, pour les gens de ma génération, les enfants des années 50, le futur est déjà arrivé. Le futur constitue un concept quasi-obsolète. Dans un sens, je suis un nostalgique des lendemains tel qu'on les présageait jadis. Mais, selon moi, la science-fiction est essentiellement un excellent véhicule de mise en cause des scories du présent».* Critique de l'aliénation de l'homme par la machine, du fossé qui se creuse entre les classes sociales, de l'abandon à leur sort des plus défavorisés, de la formation de ghettos au sein des mégalopoles les plus riches, du matérialisme forcené...

Pendant que Keanu Reeves prend ses jambes à son cou, conscient que la surcharge cérébrale risque de lui faire éclater la tête, se dessinent les grandes lignes d'un portrait peu flatteur des séquelles des années 90. Mais Robert Longo gravite-t-il seulement à la hauteur du propos de William Gibson, inspirateur et scénariste de **Johnny Mnemonic** ? Les bonnes intentions ne donnant pas systématiquement des résultats convaincants, Robert Longo dessert plus qu'il ne sert les ambitions du récit original. Sculpteur et peintre néo-expressionniste anti-conventionnel, Robert Longo ne possède qu'une expérience réduite de la mise en scène avant **Johnny Mnemonic.** Quelques clips musicaux (REM, New Order), courts métrages (dont un réputé **Arena Brains** avec Ray Liotta et Sean Young), un épisode de la série ***Les Contes de la Crypte***... Rien qui ne le prépare efficacement à la direction d'une entreprise de 30 millions de dollars. Rien qui ne lui donne la poigne de fer indispensable pour tenir les rênes d'une équipe... Untel affirme que Longo tâtonne, l'autre qu'il est totalement submergé. Plus d'une fois, après qu'il ait donné une instruction, un petit malin, incisif et ironique, sifflote «Si seulement j'avais une cervelle», l'une des chansons du **Magicien d'Oz**. Méchant. Un autre technicien confie que le producteur Don Carmody lui aurait demandé de ne pas tenir compte des ordres de Longo, mais des siens seulement. Bonjour l'ambiance. Don Carmody qui, toutefois, prend la défense du cinéaste, arguant que la grossesse de Barbara Sukowa,



Keanu Reeves au terme de l'aventure : sale et débraillé !

son épouse, a exercé sur lui une pression constante. *«Robert Longo a beaucoup d'idées, mais il ne savait pas comment les mettre en pratique. D'abord, il me les soumettait. Croyez-moi, si Robert Longo s'était montré aussi incompétent que certains le prétendent, j'en aurais aussi souffert. Il fallait composer avec des caractères pas faciles du tout. Dolph Lundgren se montre extrêmement exigeant, Keanu Reeves peut être très grincheux... Dans un sens, l'inexpérience a aidé Robert Longo ; les stars ne l'impressionnent pas».* Et, toujours dans ce sens, même le soupe-au-lait Keanu Reeves lui tire son chapeau : *«Il sait comment entretenir une atmosphère collective de créativité. Pendant que nous préparions* ***Johnny Mnemonic****, il m'a donné une liste d'une quarantaine de films dont il voulait retrouver le feeling,* ***La Soif du Mal****,* ***Alphaville****,* ***Le Grand Chantage****,* ***L'Arnaqueur****... Il m'a également montré des peintures modernes et des dessins animés japonais».* Des mangas animés auxquels le fouet-laser qui coupe en tranches un Udo Kier délicieusement décadent constitue le plus bel emprunt. Un gadget qui figure parmi les bonnes idées de cette tentative inégale de science-fiction cyberpunk à l'écran.

Marc TOULLEC

USA/Canada. 1994. Réal.: Robert Longo. Scén.: William Gibson d'après sa propre nouvelle. Dir. Phot.: François Protat. Mus.: Brad Fiedel. Directeur artistique : Nilo Rodis Jamero. Effets spéciaux : Gene Warren Jr & Fantasy II Film Effects (effets optiques), Sony Pictures Imageworks (effets Cyberspace). Prod.: Don Carmody & Peter Hoffman pour Alliance/TriStar Pictures. Int.: Keanu Reeves, Dolph Lundgren, Takeshi Kitano, Ice-T, Barbara Sukowa, Denis Akiyama, Henry Rollins, Udo Kier, Tracy Tweed... Dur.: 1 h 38. Dist.: Columbia/TriStar. Sortie nationale le 22 novembre 1995. (Lire également preview in Impact 56*).*

Cyber

preview

STRANGE DAYS

Dans cinq ans l'an 2000, dirait l'autre. Mais pour Kathryn Bigelow, c'est maintenant avec STRANGE DAYS. Des jours étranges où des morceaux de vie extrême enregistrés sur mini-laserdiscs ont remplacé le shoot d'héroïne, le sniff de cocaïne... Quand un dealer mystérieux commence à mettre sur le marché de la mort en direct, il est temps d'agir, dans l'espoir de ne pas passer un réveillon apocalyptique !

Aux **Frontières de l'Aube**, **Blue Steel**, **Point Break** et... plus de quatre ans de silence. Kathryn Bigelow revient aujourd'hui avec un sujet mijoté aux petits oignons par son ex-mari, James Cameron en personne. Une histoire ambitieuse imaginée par le réalisateur de **Terminator** en 1986 et couchée pour la première fois sur le papier en 1991.

30 décembre 1999, 48 heures avant l'entrée dans le troisième millénaire. Depuis quelque temps déjà, Los Angeles est à feu et à sang. C'est dans ce décor d'émeutes perpétuelles, de quasi-guerre civile où délinquance et répression ont progressé de concert, que Lenny Nero offre ses services. Vous voulez connaître l'excitation d'un cambrioleur en action ou les joies du sexe lesbien, contactez Lenny, profession dealer de SQUID, des mini-laserdiscs contenant des expériences sensorielles uniques, à revivre tranquillement avec un casque muni de capteurs ultrasensibles. Ex-officier de police, Lenny vit aujourd'hui dans l'illégalité, également accro à cette drogue, à ces morceaux d'existence enregistrés qu'il se repasse inlassablement, pour se rappeler les jours heureux avec Faith Justin, une jeune chanteuse aujourd'hui sous l'emprise d'une rock star décadente. Loser tourmenté, Lenny peut heureusement compter sur le soutien de Mace, une vieille amie, conductrice de limousine, qui garde constamment les pieds sur terre, et de son pote Max, ex-flic lui aussi. Un soutien dont il aura bien besoin lorsqu'un mystérieux personnage lui remet un SQUID terrifiant : l'enregistrement en continu du meurtre d'une femme de sa connaissance.

Bien que **Strange Days** entretienne à la base de grosses similitudes avec **Brainstorm** (où Chris Walken expérimentait la mort enregistrée et rejoignait le paradis, guidé par un escadron d'anges !), Kathryn Bigelow tient à s'écarter rapidement des arguments science-fictionnels : *«**Strange Days** est avant tout un thriller, un film noir dans la tradition qui a la particularité de se dérouler 48 heures avant l'an 2000»*. Pas de digression catho ici, encore moins d'exploration métaphysique, mais un solide «whodunit» futuriste qui s'attache autant à la description des rapports entre les personnages qu'aux séquences anthologiques des SQUID. Car en cinéaste musclée ayant fait ses preuves caméra à l'épaule avec **Point Break** lors d'une hallucinante course-poursuite pédestre, Kathryn Bigelow désire ici carrément révolutionner le plan-séquence mouvementé. Une vue subjective qui entraîne le spectateur dans des situations incroyablement périlleuses : comme tomber d'un toit, enjamber un balcon haut perché ou manquer de se prendre un train lancé à 120 km/h dans la face ! *«Pour ces séquences, nous avons utilisé une steadicam légèrement modifiée, qui permet de combiner la fluidité et une sensation de réalisme qu'on ne parvient en général à obtenir qu'avec une simple caméra à l'épaule. Il fallait vraiment que le spectateur soit l'acteur principal de ces scènes, et la difficulté consistait donc à les tourner en une seule prise, sans aucune coupe. Inutile de vous dire qu'avant même d'entamer le tournage, nous avons passé des jours et des jours à étudier les chorégraphies, à répéter les déplacements avec tous les protagonistes»*.

Tout comme James Cameron, Kathryn Bigelow aime être à la pointe de la technologie, découvrir de nouvelles techniques cinématographiques, réinventer constamment la mise en scène... Mais cette passion ne s'exerce pas au détriment du plus important. *«C'est le problème avec beaucoup de films aujourd'hui, on se contente du strict minimum dans le développement des personnages. Mais si vous ne faites pas attention à eux, comment voulez-vous être pris par l'action ? Le scénario de **Strange Days** présente des personnages plus complexes que la moyenne des films actuels, et il nous fallait trouver des acteurs à la hauteur»* insiste Kathryn Bigelow. Bien loin des noms-stéréotypes habituellement avancés dans ce genre de production, le générique de **Strange Days** est sacrément excitant. Ralph Fiennes (l'inoubliable Amon Goeth de **La Liste de Schindler**) endosse les chemises post-disco de Lenny Nero. Juliette Lewis (**Tueurs Nés**, **Kalifornia**) prolonge une carrière placée sous le signe du risque en interprétant la rockeuse soumise Faith Justin. Et Angela Bassett (**Malcolm X**, **Tina**) démontre encore une fois l'étendue de son jeu avec Mace, une femme qui n'hésite pas à passer à l'action quand le racisme des flics de Los Angeles débouche sur un assassinat en bonne et due forme. Ah oui, non content d'être un thriller d'action mâtiné de cyber-SF, **Strange Days** livre le fond de sa pensée sur la récente fracture Blancs/Noirs aux États-Unis, et sur l'affaire Rodney King plus précisément. On mesurera en France la portée du message le 31 janvier prochain.

Cyrille GIRAUD



Lenny Nero (Ralph Fiennes), un ex-flic devenu dealer d'expériences vécues.



Faith Justin (Juliette Lewis), une jeune rockeuse qui connaît la gloire en même temps que la déchéance.



Mace (Angela Bassett), la seule à garder les pieds sur terre dans un monde à la dérive.

Programmé pour Tuer

Au-delà du virtuel...

BRETT LEONARD

Brett Leonard aime le cinéma fantastique et de science-fiction. Il y œuvre depuis son tout premier film, THE DEAD PIT (RÉ-ANIMATOR HOSPITAL pour la France !), une série B médicale ultra gore pour se faire la main. Le succès du COBAYE, qui ne doit rien ou presque à Stephen King, rend ce débutant tout à fait attractif pour les grandes compagnies hollywoodiennes. TriStar lui ordonne de faire sa prière dans des SOUVENIRS DE L'AU-DELÀ très bondieusards. Après cette excursion aux confins du Paradis et des Enfers, Brett Leonard revient à cette réalité virtuelle qui lui porte chance en 1992.



Parker Barnes (Denzel Washington), un flic du futur en mission spéciale dans un dangereux monde virtuel.

Quels sont les liens entre *Le Cobaye* et *Programmé pour Tuer* ? Le second n'est-il le remake camouflé du premier ?

Contrairement au **Cobaye**, je ne pense pas que **Programmé pour Tuer** soit exclusivement un film consacré à la réalité virtuelle, même si son producteur, *Paramount*, le vend comme tel. Selon moi, **Programmé pour Tuer** est avant tout un polar, un thriller mettant en scène un flic aux trousses d'un méchant. Je dois cependant avouer que le studio m'a demandé de tourner ce film pour une raison très simple : j'ai réalisé avec **Le Cobaye** un film qui a fait des bénéfices considérables, un film à budget modeste. Les responsables du studio ont compris que je pourrais mettre **Programmé pour Tuer** en boîte pour moins de trente millions de dollars, peu en regard de **Judge Dredd, Batman Forever, Johnny Mnemonic**. J'espère, malgré cet alibi purement économique, qu'ils ont vu en moi un cinéaste capable de ficeler un bon suspense. Et si j'ai accepté leur proposition, ce n'est pas pour tourner un remake du **Cobaye** ! Reste que les implications de la réalité virtuelle continuent à me passionner, surtout ses applications en matière médicale ou dans le domaine de la justice, comme c'est le cas dans **Programmé pour Tuer**. Je ne suis pas du genre à tirer toutes les sonnettes d'alarme lorsque la technologie progresse. Évidemment, en prenant mon film au mot, on pourrait le penser ! Franchement, je crois fermement que nous allons vers un futur passionnant dont les innovations scientifiques et techniques permettront de gagner un temps fou, d'être plus efficace au quotidien, que ce soit dans les loisirs ou professionnellement. Mais, évidemment, porter à l'écran un scénario aussi idyllique ne donnerait rien de très spectaculaire. Pour qu'un film soit viable, il faut que quelque chose ne tourne pas rond. C'est le cas dans **Programmé pour Tuer**.

Dans une récente interview, Steven Spielberg affirme que la réalité virtuelle pourrait devenir «la drogue du 21° siècle». Qu'en pensez-vous ?

Je ne lui donne pas tout à fait tort à partir du moment où l'usager ne pourrait plus s'en délivrer, perdrait tout contact avec la réalité, tout sens des rapports avec autrui. Nous n'en sommes pas à un stade aussi avancé, à cette extension du corps et de l'esprit. Une fois de plus, je ne condamne pas le progrès technologique dans **Programmé pour Tuer**. Je condamne néanmoins la lenteur de l'évolution psychologique de l'homme. Je ne pense pas qu'il soit encore prêt pour la réalité virtuelle. De toute manière, nous revenons toujours à l'éternel conflit entre le scientifique et le militaire. L'un trouve dans le laser un outil pour soigner ses contemporains, l'autre un instrument de mort, une arme.

***Programmé pour Tuer* sort parallèlement à *Strange Days*, un autre film consacré aux dangers de la réalité virtuelle. Impossible de ne pas faire le rapprochement !**

Ils se ressemblent dans la mesure où tout deux traitent de la réalité virtuelle. Mais Kathryn Bigelow et moi traitons les choses de manière radicalement différente. **Strange Days** se définit en drame humain, intimiste, concernant un flic à la recherche de lui-même. Dans **Programmé pour Tuer**, je privilégie l'action, le suspense, le spectacle pur. Rien de plus qu'un polar à propos d'un flic coriace qui court après un tueur créé à partir d'images virtuelles. **Strange Days** et mon film n'ont pas plus à voir l'un avec l'autre que **Terminator** avec **Planète Interdite**. Toutefois, j'essaie tout de même de transmettre autre chose au-delà des péripéties, des cascades et effets spéciaux. Je tiens là à montrer que l'intelligence humaine trouve toujours un moyen de corrompre, de vicier le monde, même si la science s'emploie à rendre ce monde incorruptible, parfait. Les gens ont longtemps cru que la technologie et la science simplifieraient notre société. Un leurre. C'est ne pas prendre en considération la complexité de notre être, de notre intelligence. Par définition, ■■■



Les prisonniers testent le programme virtuel habité par le vilain SID : mieux que Nintendo, mais où sont les manettes ?

programmé pour tuer

■■■ l'âme humaine est complexe, pas «simplifiable» comme les machines. On ne saurait donc résoudre un problème humain par une solution scientifique ou mécanique.

Les scripts de *Demolition Man* et de *Programmé pour Tuer* sont tout de même très voisins. Dans les deux cas, on «réveille» un flic condamné pour l'amener à mettre hors d'état de nuire un super-criminel...

C'est vrai, mais en toute modestie, je pense que mon film se structure autour d'un message sur l'intrusion d'un monde artificiel dans notre quotidien, un vrai message qui touche au salut de l'espèce humaine. **Demolition Man**, par contre, use de la cryogénisation, de l'immortalité dans le but seul d'aligner les cascades et les scènes d'action !

Ne pensez-vous pas que *Programmé pour Tuer* soit en définitive un nouveau prolongement au bon vieux Frankenstein ? Après tout, il y est question de la création de la vie sans intervention divine ?

Complètement ! La création de la vie à partir du néant obsède l'homme depuis la nuit des temps. Une obsession ultime. Dans Frankenstein, le livre et les films, l'étudiant en médecine se mesure à Dieu en cherchant à créer l'homme parfait, une créature qui le surpasse en tout. Les savants de **Programmé pour Tuer** renouvellent sa vanité. En créant le meilleur simulateur criminel possible, le plus conforme possible à l'image de l'homme, ils aboutissent à un monstre qui échappe à leur contrôle. Autant mes personnages que Frankenstein sont des apprentis sorciers. La tragédie de Frankenstein demeure intemporelle, indémodable. Elle sera encore d'actualité dans plusieurs siècles. L'homme tentera toujours de créer un être parfait pour pallier à ses propres imperfections.

Entre *Le Cobaye* et *Programmé pour Tuer*, il s'est donc écoulé quatre ans. Comment ressentez-vous les progrès techniques concernant l'animation, intervenus dans ce laps de temps ?

En quatre ans, les techniques ont considérablement évolué. Désormais, un seul logiciel peut concevoir, du début à la fin, une séquence d'animation. Un gain de temps fabuleux. Et les prix se sont réduits dans des proportions voisines. Cette avancée découle du fait que le hardware informatique bénéficie de puces presque 100 fois plus rapides, un progrès dû au fait que toutes les compagnies d'effets spéciaux se sont lancées dans une compétition acharnée pour rafler les marchés. Ainsi, tourné avant la révolution technologique de **Jurassic Park**, **Programmé pour Tuer** aurait demandé 60 millions de dollars d'investissement ! Il en a coûté deux fois moins ! Au niveau des détails, l'animation a également progressé. Dans **Le Cobaye**, nous ne pouvions pas donner des traits très précis aux personnages en images de synthèse ; leur visage était vide de toute substance car dessiner la peau, les yeux, les nuances du regard aurait ruiné le producteur. C'était quasi-impossible il y a quatre ans, c'est désormais à la portée de tout le monde. Le résultat que nous obtenons dans **Programmé pour Tuer** coupe vraiment le souffle. La prochaine étape dans ces effets spéciaux consistera à donner aux protagonistes synthétiques un mouvement en temps réel. Exactement comme s'il s'agissait de créatures vivantes ! D'ici quatre ou cinq ans, les réalisateurs n'auront plus recours à des cascadeurs pour les scènes dangereuses ; elles seront entièrement infographiées ! Mais de là à remplacer un acteur par son double synthétique, c'est une autre paire de manches. Les émotions, l'homme ne les fabriquera jamais avec une machine, aussi sophistiquée soit-elle !

Propos recueillis par **Emmanuel ITIER**



SID (Russel Crowe), un méchant virtuel qui ne tardera pas à crever l'écran !

Bienvenu sur Interbête !

Brett Leonard semble victime de son succès. **Le Cobaye** ayant bien marché, le voici élu spécialiste es-réalité virtuelle d'Hollywood. Même son inénarrable **Souvenirs de l'Au-delà**, apparemment hors-sujet, faisait appel à des effets spéciaux digitaux pour illustrer les allers-retours entre le monde des morts et celui des vivants. Pauvre Brett ? Pas sûr. À la vision de ce pitoyable **Programmé pour Tuer**, on se demande si son talent de metteur en scène ne serait pas lui aussi tout simplement virtuel.

Si vous prévoyez de passer l'été 1999 à Los Angeles, laissez tomber. Le crime ronge la cité des anges. La police est complètement dépassée. Pour former les jeunes flics à se battre contre les criminels, les autorités font appel à la réalité virtuelle, via un laboratoire technologique qui crée le méchant ultime : il s'appelle SID et n'est pour l'instant qu'un logiciel contenant les actes des plus grands meurtriers du vingtième siècle. Chaque nouvelle recrue des forces de l'ordre doit donc revêtir un casque et affronter le super-méchant dans une partie de ce jeu informatique. Mais le programme n'est pas encore au point. Les derniers tests effectués sur des prisonniers s'avèrent désastreux, l'un d'eux restant sur le carreau, victime d'un trop-plein de données qui ont bousillé son cerveau... Ou peut-être bien victime de SID qui a des envies d'indépendance. Seul Parker Barnes, un ancien flic emprisonné à la suite d'une bavure spectaculaire, résiste à l'assassin digital. Quand SID, avec l'aide d'un scientifique corrompu et grâce à un complexe système de clonage, parvient à pénétrer le monde réel, la police réintègre Parker et lui donne l'ordre de faire revenir SID à l'état de Pixel...

Aujourd'hui, plus rien n'étonne en matière d'effets spéciaux digitaux. Le morphing a envahi les séries télé, les créatures animées par ordinateur commencent à provoquer des bâillements. Seul l'effet invisible (la mer installée par la suite autour du Tanker de **Waterworld** par exemple) continue de surprendre. Autant dire que les effets de ce **Programmé pour Tuer**, conçus uniquement pour être remarqués, agacent franchement. Ils échouent même dans leur tentative de nous faire oublier l'indigence d'un scénario pompé sur celui, déjà pas bien épais, de **Demolition Man**. Denzel Washington, venu cachetonner dans ce super-Z de luxe, semble s'en être rapidement aperçu vu l'air absent qu'il arbore tout au long du film. **Programmé pour Tuer** a connu un gros bide outre-Atlantique. Preuve que la réalité virtuelle exploitée en tant que telle n'intéresse pas grand monde. Surtout si le film manque autant de... virtuosité.

Didier ALLOUCH

Virtuosity. *USA. 1995. Réal.: Brett Leonard. Scén.: Eric Brendt. Dir. Phot.: Gale Tattersall. Mus.: Christopher Young. SFX.: L2 Communications supervisés par Jon Townley et Jim Wheelock. Prod.: Gary Lucchesi pour UIP. Int.: Denzel Washington, Kelly Lynch, Russel Crowe, Stephen Spinella, William Forsythe, Louise Fletcher... Dist.: UIP. Sortie le 3 janvier 1996.*

LE COBAYE 2

Pendant que Brett Leonard, réalisateur de l'original, reste dans le domaine de la réalité virtuelle avec PROGRAMMÉ POUR TUER, Cyber-Jobe revient dans ce COBAYE 2 parmi des images de synthèse qu'on annonce stupéfiantes. Mais il faudra attendre juillet prochain pour découvrir si cette séquelle se hisse au niveau de l'original...

Trois ans auront été nécessaires à la mise en place du **Cobaye 2**, nouvel opus des aventures de Jobe, ce Dieu Virtuel très librement inspiré d'une nouvelle de Stephen King et qui, grâce à un scénario habile et une utilisation parfaite d'un budget pourtant restreint, avait connu un beau succès au box-office. *«Il était tentant de mettre en place une suite immédiatement après l'exploitation du premier chapitre»* confie le producteur Edward Simons, *«mais je ne voulais pas d'une suite développée à la va-vite, d'une exploitation basique du concept. Il y avait beaucoup de possibilités que nous n'avions pas explorées, et l'explosion des effets spéciaux digitaux nous a permis de laisser aller beaucoup plus loin encore notre imagination que ne nous permettait la technologie en 1992»*.

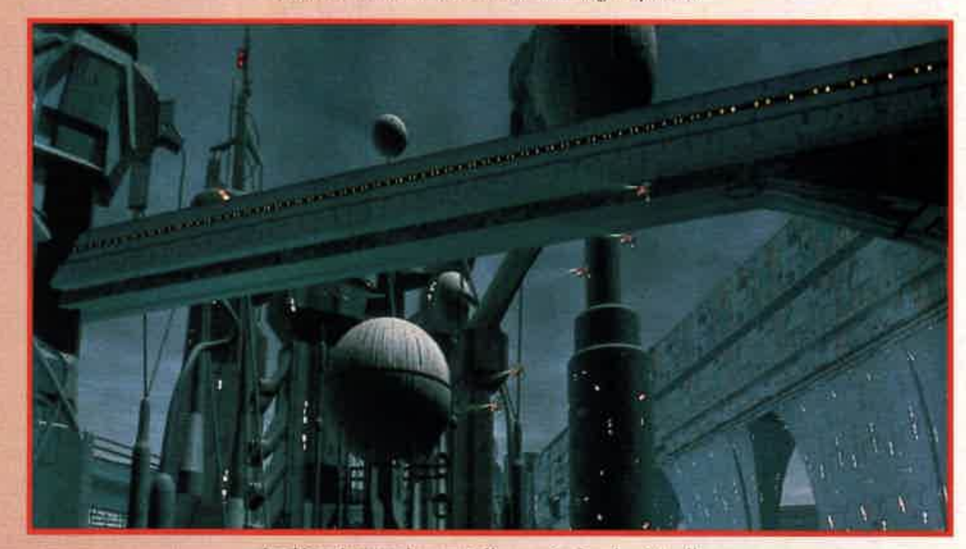
Doté d'un très honnête budget de 24 millions de dollars (trois fois plus que le précédent épisode), **Le Cobaye 2** s'ouvre directement après la conclusion du premier film, sur la découverte du corps de Jobe, pantin sanguinolent gisant au milieu des décombres du centre de recherche. Utilisant des techniques de pointe, faisant appel à la chirurgie virtuelle la plus sophistiquée, des médecins, émules d'Oscar Goldman décident alors : «Nous pouvons le reconstruire». Évidemment tout cela tourne mal, et Jobe devient l'enjeu d'une bataille entre des consortiums bien décidés à contrôler les Autoroutes de l'Information grâce aux possibilités presque illimitées de notre demi-Dieu virtuel, qui va bâtir un nouveau royaume...

Accrochez-vous ! **Le Cobaye 2** comportera cette fois plus de quinze minutes en images de synthèse, pour des séquences proprement anthologique, dont la visite d'une capitale virtuelle aux dimensions titanesques (*«le plus grand décor jamais conçu par ordinateur»*, dixit l'animateur 3D Bill Scanton), et une ébouriffante poursuite à moto qui évoque étrangement le trop oublié **Tron** (on avait pourtant bien dit aux scénaristes de ne pas piocher dans le **Tron** mais bon...) ! *«Le premier chapitre était un mélodrame teinté de SF, celui-là sera une aventure qui vous clouera dans votre fauteuil»* nous dit Farahd Mann qui succède à la mise en scène à Brett Leonard. Gageons que Mann s'y connaît en Monde virtuel, puisque c'est à lui qu'on doit la création du pilote des aventures de Max Headroom, le présentateur artificiel qui fit fureur dans les années 80, et que l'on retrouvera ici indirectement puisque c'est son interprète dans la série, Matt Frewer, qui endosse cette fois le costume de Jobe à la place de Jeff Fahey. En route pour une nouvelle saga synthétique, donc.

Jack TEWKSBURY



Jobe (Matt Frewer) : retour à la case girosphère...



Le décor impressionnant d'une mégalopole virtuelle...



Des motards de synthèse semblant sortir tout droit d'un jeu d'arcade.

From Dus[k]



Razor Charlie (Danny Trejo) : barman et vampire !



Quand une danseuse topless manifeste sa soif de sang !

FROM DUSK TILL DAWN, c'est l'histoire de deux mecs, de deux frères. Seth et Richard Gecko (respectivement George Clooney & Quentin Tarantino). Des malfrats spécialisés dans l'attaque des banques. Les Texas Rangers, le FBI et une équipe de télévision à leurs trousses depuis un moment déjà, depuis que le second a permis l'évasion du premier de prison, ils échouent près de la frontière mexicaine. Pour s'en tirer, pas d'autre choix que de prendre en otage des vacanciers, les Fuller. Dans la famille Fuller, il y a d'abord le père, Jacob, un révérend en pleine crise de foi spirituelle, puis ses enfants, Kate et Scott (Juliette Lewis & Ernest Liu). Gain précieux : ils circulent dans un camping-car. Bons princes, les frères Gecko leur promettent la clef des champs une fois qu'ils auront pris contact avec un complice du côté du Mexique. Point de rendez-vous : un bar de nuit appelé «The Titty Twister», ouvert du «Crépuscule à l'Aube», un bar fréquenté par la clientèle la plus barrée, la plus tatouée et balafrée que les frangins ont jamais croisée. Des consommateurs aux attitudes étranges. Et pour cause, ce sont en majorité des vampires de la pire espèce, pas raffinés pour un sou, assoiffés de sang et héritiers d'une vieille malédiction aztèque. À peine attablés dans le sinistre établissement, le piège se referme. S'ils trouvent quelques alliés inespérés, notamment le biker Sex Machine (le maquilleur Tom Savini, acteur uniquement), la plupart des convives et l'intégralité du personnel en veulent à leurs artères gonflées de sang. Même Santanico Pandemonium (Salma Hayek, la libraire de DESPERADO), principale attraction des lieux, et les danseuses aux seins nus se métamorphosent pour se ruer sur les assiégés. À ces derniers, il faut tenir jusqu'à l'aube, s'armer, conjurer les maudits. Et la frêle Kate Fuller, pour qui «tout le monde il était beau, tout le monde il était gentil» jusque là, n'est pas la dernière à s'y mettre...

DEMAIN FINIRA PAR ARRIVER

En plus des comédiens mentionnés entre parenthèses, FROM DUSK TILL DAWN s'offre les services de quelques guest-stars. Fred Williamson (vedette de nombreuses séries B estampillées blackxploitation) en résistant adepte du coup de savate, John Saxon (le papa-flic des GRIFFES DE LA NUIT) en agent du FBI, Cheech Marin (patron du bar et déjà limonadier douteux dans DESPERADO) et Kelly Preston dans les tailleurs d'une journaliste télé) participent à ce que le co-producteur John Esposito place sous la double inspiration de LA NUIT DES MORTS-VIVANTS et du ASSAUT de John Carpenter !

k till Dawn

Remontez un peu aux origines de *From Dusk till Dawn*. Est-ce un projet post-*Reservoir Dogs* ou une veille histoire de vampires dont vous rêviez après avoir vu quelques Christopher Lee de la période *Hammer* ?

Quentin Tarantino : **From Dusk till Dawn** remonte à 1987/88. À l'époque, je travaillais dans un vidéo-club et je m'ennuyais à mourir. J'avais déjà écrit **True Romance** et **Reservoir Dogs** que je ne parvenais pas à monter. Un beau jour, Robert Kurtzman m'a demandé d'écrire un scénario d'après une de ses idées. Et il m'a offert 1500 dollars pour ça. Une véritable aubaine car c'était bien la première fois que l'on me proposait une rétribution. Il m'a donc soumis une trame très simple : deux types braquent une banque et se réfugient dans un night-club où ils se battent jusqu'au bout contre une horde de vampires. Malgré la misère du salaire, j'ai stoppé net mon boulot pour me lancer dans l'aventure. Parfois, il faut savoir prendre des risques un peu fous sinon on n'avance jamais. Étant un fan de Jack Hill, Ed Wood, Tobe Hooper et George Romero, je suis un passionné de fantastique, un genre dans lequel vous pouvez délirer un maximum, tout vous permettre sans choquer qui que ce soit. J'ai donc pensé que je pouvais rédiger une histoire complètement destroy, pleine de sang giclant partout et de poussées d'adrénaline. Une fois le scénario achevé, **From Dusk till Dawn** est tombé à l'eau car Robert Kurtzman n'a intéressé aucun producteur. Quant à moi, vous connaissez l'histoire, je me suis branché sur **Reservoir Dogs**... Trois ans se sont écoulés sans que rien ne se produise pour nos vampires. Finalement, ce sont Meir Teper, un homme d'affaires qui a fait fortune avec les magasins *Ted Lapidus* et les glaces *Haagen Dazs*, et Gianni Nunnari, ancien patron de la firme *Penta*, qui relancèrent le projet. Ils ont racheté les droits à Robert Kurtzman et me l'ont proposé lorsque je travaillais sur **Four Rooms** pour *Miramax*...

Robert Rodriguez : C'est sur le tournage de **Desperado** que Quentin et moi avons décidé de tourner ensemble **From Dusk till Dawn**. Il m'a tout simplement dit : «Bon, si tu le réalises, moi je travaille à la réécriture et j'y joue !». Nous sommes tombés d'accord et j'ai aussitôt saisi ma chance. L'étape suivante dans l'élaboration du film a été la plus périlleuse car nous ne voulions pas conserver le concept initial des vampires européens qui déboulent miraculeusement dans le bled le plus paumé des États-Unis. On connaît la musique ! Restant très proche de mes racines mexicaines et de toute la culture sud-américaine, j'ai embrayé dans une autre direc-[...]n ! Quentin et moi avons fait quelques recher-[...] pour tomber sur cette légende de la mytho-[...]que. Leur civilisation vouait un culte au Dieu Soleil. Les aztèques croyaient que le seul moyen d'amener le soleil à se lever tous les matins demandait le sacrifice d'êtres humains. Un signe de reconnaissance éternelle ! Cette croyance a entraîné la création d'une confrérie occulte pratiquant des actes de barbarie, le cannibalisme... Nous n'avons pas tardé à faire le lien avec le vampirisme. Cette idée fascinante a été le premier élément nouveau que nous avons ajouté au scénario de **From Dusk till Dawn**.

frères de sang

Chassé-croisé

QUENTIN TARANTINO & ROBERT RODRIGUEZ

Après avoir griffé le polar de sa patte pour RESERVOIR DOGS et PULP FICTION, Quentin Tarantino plante ses crocs dans la carotide du fantastique, branche dents longues et œil injecté de sang. Producteur, scénariste et comédien principal de FROM DUSK TILL DAWN, il impose sa méthode, sa façon iconoclaste de voir les choses en rouge au monde des saigneurs de la nuit. Un regard qui est également celui de Robert Rodriguez, le bricoleur génial de EL MARIACHI passé à la vitesse supérieure avec DESPERADO. Robert Rodriguez qui met en images ce huis clos des ténèbres, situé dans un débit de boisson dont les consommateurs trinquent avec des pintes d'hémoglobine...
Quentin Tarantino/Robert Rodriguez, qui se sont déjà fréquentés sur DESPERADO et l'inédit FOUR ROOMS, expliquent leur conception du fantastique, de l'horreur, des effets spéciaux, et la nécessité de changer le râtelier des vampires...



Seth Gecko (George Clooney) : un malfrat en fuite...

Aujourd'hui, malgré le *Dracula* de Francis Coppola, croyez-vous qu'il soit encore possible de présenter des vampires en chemise à jabot, smoking et chapeau claque ?

Q.T.: Il ne s'agissait pas d'imiter bêtement tout ce qui avait été accompli auparavant. C'est à ce stade que l'atelier d'effets spéciaux KNB et Tom Savini ont apporté une vision différente, originale. En fait, les vampires de **From Dusk till Dawn** ne ressemblent pas aux vampires traditionnels qui se transforment en chauve-souris ; ils se métamorphosent en choses infâmes et difformes. Une strip-teaseuse, par exemple, s'ouvre le ventre en deux pour découvrir une bouche géante. Son estomac se déroule comme une langue de caméléon ! Nous sommes plus près du manga que de la *Hammer*. Il y a aussi la transformation d'un personnage incarné par Tom Savini en un rat monstrueux, boursouflé ! Bref, la qualité physique de nos créatures de la nuit découle d'une mutation : plus la qualité du sang qu'ils absorbent est médiocre, plus leurs transformations s'avèrent horribles, repoussantes. Évidemment, lorsque les vampires s'attaquent à une call-girl droguée et à un hells angel alcoolique, ils ne choisissent pas le cru le plus millésimé !

À vous écouter, on a le sentiment que vous en rajoutez toujours plus dans le gore et les monstres immondes. Vrai ?

R.D.: Pour être dégueulasse, **From Dusk till Dawn** est vraiment dégueulasse. Au-delà même de ce que j'avais pu imaginer ! Je me souviens avoir soumis aux maquilleurs de KNB les croquis de créatures entre **Gremlins** et **Ghoulies**. Mes dessins, ils les ont poussés à l'extrême dans l'exécution. Leurs monstres m'ont flanqué la pétoche quand je les ai vus pour la première fois en activité sur le plateau. À la fin, c'était carrément abominable car nous faisions exploser en mille morceaux les masses de latex, de mousse de polystyrène mêlées de guimauve liquide et de gélatine verte, le sang de ces «choses». Vomis garantis ! De plus, contrairement à la tradition, les vampires du film ne boivent pas vraiment le sang de leurs victimes ; ils déchirent littéralement leurs proies, les taillent en pièces... Nous avons donc un bel ■■■

■■■ étalage d'effets spéciaux sympathiques du genre membres arrachés, yeux sortant de leurs orbites... Les trucages de **From Dusk till Dawn** seront beaucoup plus efficaces, décoiffants, que ceux d'un **Entretien avec un Vampire**. Et pour seulement un cinquième du prix !

À l'image d'*Aux Frontières de l'Aube* de Kathryn Bigelow, *From Dusk till Dawn* abat autant la carte du western que du fantastique. Une impression qui se vérifie dans les faits ?

Q.T.: C'est exactement cette union que Robert et moi souhaitions réussir, parvenir à un coup de chapeau combiné aux classiques du fantastique et du western. **From Dusk till Dawn** mêle **La Nuit des Morts-Vivants** et **Les 7 Mercenaires** ! Ce sont les mésaventures de deux desperados qui vont tout casser dans le bar où ils échouent. Ils y tombent nez à nez avec des vampires très très hargneux ! Mais western et horreur gothique ne constituent pas les seules références du film. Les bagarres et les gunfights s'orientent du côté de Jackie Chan et John Woo. Autrement dit, c'est bourré de salves de plomb, de types volant dans les airs... Évidemment, lorsque vous vous lancez dans une telle entreprise, il est extrêmement délicat de trouver le point d'équilibre entre un humour que l'on ne doit pas trop pousser et la montée du suspense qui génère un sentiment de peur, les frissons. Disons que j'ai tenté de préserver une trame pleine de rebondissements et très incertaine sur l'identité des protagonistes qui survivront au massacre. Et, pour finir, je fais mousser l'ensemble avec la formule **Pulp Fiction**. Je pense sincèrement que je suis arrivé au maximum de mes possibilités d'écriture dans ce film.

R.D.: Vrai que Quentin Tarantino atteint là le meilleur de sa forme ! De la première à la dernière page de son scénario, j'étais plié en deux ! Non seulement les dialogues possèdent son punch, son énergie habituelle, mais les situations sont encore plus folles, plus loufoques que de coutume. Nos personnages se baladent de drugstore en drugstore pour vider les caisses jusqu'à ce bar qui se nomme «from dusk till dawn», ouvert du «crépuscule à l'aube». Là, ils flirtent avec de jolies filles qui se révèlent être des vampires. La trame de cette histoire rocambolesque s'apparente à celle de Laurel & Hardy ! Ce n'est pas une référence gratuite car Seth et Richard Gecko en sont réellement les incarnations. Ce sont des naïfs, des clowns bourrés de bonnes intentions. Et gaffeurs en plus !



*Quentin Tarantino dans le rôle de Richard Gecko. **Pulp Fiction** chez les vampires ?*

N'avez-vous pas le sentiment que *From Dusk till Dawn* s'inscrit dans le courant du regain d'intérêt pour les mythes classiques du fantastique ? Récemment, il y a tout de même eu *Dracula, Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Wolf*... Le *Dr. Jekyll & Mr. Hyde* de Stephen Frears se profile à l'horizon.

Q.T.: Hollywood réagit toujours de cette façon. Dès qu'un film fonctionne, un western ou un **Rambo** par exemple, on assiste tout d'un coup à un défilé de westerns et de sous-**Rambo** sur les écrans. Chaque studio, chaque compagnie importante lance des produits identiques, de véritables clones. Ce système étale au grand jour la pauvreté d'inspiration des cadres des studios. Ces cadres, on les appelle les «executives» car, comme dans une fourmilière géante, ils ne font qu'exécuter servilement les ordres qui viennent d'en haut, sans jamais prendre d'initiative personnelle. Plus le budget du film est élevé, plus les executives emmerdent le monde. Sur **From Dusk till Dawn**, nous n'avons pas connu ce genre de tracasserie. À l'opposé d'**Entretien avec un Vampire** qui revient à quelque 60 millions de dollars, notre film ne coûte pas cher, 10 raisonnables millions de dollars seulement. Avec le soutien de *Miramax*, notre producteur, nous avons pu pousser les situations à l'extrême. Tourné pour 20 millions de plus sous la bannière d'une major company, **From Dusk till Dawn** aurait été très différent du film que nous faisons. Le nôtre préserve farouchement le gore, la violence. Il s'adresse essentiellement aux fans du cinéma fantastique.
Comment expliquer l'engouement du public pour le fantastique ou l'horreur ? Je pense que cela remonte loin, très loin. À la nuit des temps ! En tant qu'être humain, nous avons besoin de ressentir certaines émotions. Ce sont le rire, le chagrin, la colère, l'amour... Et la peur ! Dans ce dernier cas, le film fantastique répond à un besoin. Vous ressentez un rush d'adrénaline. Moi, ça m'enivre presque de voir un film d'horreur, les premiers Dario Argento par exemple. Mais il est fort possible qu'avec ce deuxième millénaire qui approche, le public, à travers le fantastique, exprime sa peur de l'apocalypse, de la fin du monde... Allez savoir ! Moi, dans **From Dusk till Dawn**, je me suis jamais autant amusé car là, je peux exprimer, voire exorciser, tous mes démons, les aligner sur un grand écran et les décaniller un par un !

R.D.: L'engouement pour le film de genre n'est pas une nouveauté à Hollywood. Malgré des passages à vide, un important groupe de fans soutient depuis toujours le cinéma fantastique. Ils lui ont permis de survivre, de résister malgré les changements de mode, d'humeur, les crises de financement. Moi-même, j'ai toujours été un fervent supporter de ce cinéma, principalement les premiers films de Sam Raimi et Tobe Hooper... À travers **From Dusk till Dawn**, nous tentons de relancer la machine de la Peur. Nous essayons réellement de renouer avec un style à l'ancienne, autant à la Hitchcock qu'à la Brian de Palma, qu'aux vieux classiques de l'épouvante. C'est-à-dire avec des films qui vont droit au but, droit au meurtre, mais sans forcément exposer complaisamment des effets qui dégoûtent et qui, à force d'avoir été montrés, n'ont plus aucun effet. Pour amener les frissons, rien de tel que de reprendre les trucs des maîtres du suspense. Dans **Psychose**, pour citer l'exemple le plus évident, Hitchcock ne dévoile pas une seule fois le couteau tranchant la gorge de Janet Leigh sous la douche. Pour arriver à l'effet escompté, il enchaîne brièvement les images de l'arme, des gros plans du visage, de la bouche de la comédienne, du sang se mêlant à l'eau, le tout sur une musique stridente... Hitchcock vous flanque une frousse pas possible car vous collez vous-même les diverses pièces du puzzle. Dans **From Dusk till Dawn**, nous prenons très largement en compte cette leçon d'horreur qui n'en montre finalement que très peu ! Toutefois,



Les frères Gecko au travail : des braqueurs forcément accros à la petite phrase qui sonne juste...

nous avons mijoté quelques séquences bien saignantes en destination des fans de gore : la main de Quentin transpercée par un poignard, les têtes de plusieurs vampires explosant suivant le modèle des morts-vivants de George Romero... Bref, tout ce qu'il faut pour satisfaire à la fois les inconditionnels d'Hitchcock et les supporters d'un fantastique plus graphique dans l'horreur !

Quelle est l'importance que vous accordez aux effets spéciaux dans *From Dusk till Dawn* ? Prennent-ils le dessus sur les personnages ?

Q.T.: Les effets spéciaux me fascinent depuis la sortie de films comme **La Guerre des Étoiles** et **Alien**. Depuis, je trépigne à l'idée de mettre en scène des batailles spatiales, un déferlement de monstres déchaînés... Évidemment, ce genre de séquence demande un budget conséquent et pas question d'y accéder lorsque vous êtes un parfait inconnu. Depuis l'apparition des effets digitaux, c'est néanmoins devenu plus simple, plus économique. Reste qu'ils exigent un temps fou, des délais interminables... Pour cette raison, nous avons préféré utiliser des effets traditionnels dans **From Dusk till Dawn**, en accord avec l'atelier KNB, des marionnettes télécommandées, des maquillages sophistiqués... Toutefois, nous ne bannissons pas totalement les effets digitaux du film. Nous utilisons l'ordinateur pour corriger, en post-production, les différences de couleurs, de luminosité. Et pour ajouter deux ou trois bouts de viscères volant au-dessus de la tête de nos héros ! Travailler sur des effets spéciaux me donne aujourd'hui des idées folles. Imaginez donc la rencontre de **La Guerre des Étoiles** et de **Pulp Fiction**... Ça pourrait être géant ! Mais il ne faut pas se laisser griser par les effets spéciaux, leur accorder trop d'importance parce que, avant tout, le boulot de metteur en scène consiste à raconter une histoire, et non à jouer les représentants, les commerciaux en latex et programmes de morphing ! Scénario, dialogues et comédiens passent avant tout, dans **From Dusk till Dawn** y compris.

R.D.: D'accord à 100%. Pas question de se laisser intimider ou bouffer par les effets spéciaux. Même s'ils constituent le grand défi du film dans la mesure où Quentin et moi n'y connaissions rien avant le tournage, notre but est de raconter une histoire terrifiante et déjantée. Mon premier souci reste de diriger les comédiens afin que les émotions soient justes, fortes. De peaufiner les coups de théâtre afin de maintenir le spectateur constamment en haleine. Comment oserais-je me consacrer exclusivement au dosage de l'hémoglobine et aux étripages



Le guitariste en chef (Tito Larriva) du groupe rock du Titty Twister : un vampire bien sûr !



Kate Fuller (Juliette Lewis) use de l'arbalète contre les saigneurs de la nuit.



Santanico Pandemonium (Salma Hayek) : la reine des vampires.

lorsque je bénéficie de la participation d'acteurs comme Harvey Keitel et Juliette Lewis ! Merci à Quentin de les avoir convaincus de participer au projet. Dans **From Dusk till Dawn**, Juliette Lewis «éclate» vraiment. Son interprétation y est encore plus violente, plus rageuse que dans **Tueurs Nés** et **Kalifornia** !

À part décrire une horde de vampires new-look s'employant à étriper deux gangsters et une famille prise en otage, avez-vous tenu à exprimer autre chose dans *From Dusk till Dawn* ?

Q.T.: Il existe toujours deux niveaux de compréhension dans mes films. Dans **From Dusk till Dawn**, à vous de picorer ce que vous voulez bien comprendre ! Vous avez le choix. D'abord, vous avez le divertissement pur impliquant deux braqueurs de banque, en fuite et devant se battre contre des vampires jusqu'à la dernière goutte de sang. Ensuite, vous pouvez y lire un message sur la perte de la Foi, sur la perte de croyance en soi et dans les autres. En fait, **From Dusk till Dawn** jette un regard ironique sur Hollywood, une secte de vampires dont la plupart des disciples ne pensent qu'à sucer toute votre énergie vitale, votre créativité pour ensuite vous abandonner, exsangue, dans le caniveau. Voilà ce que je désire tant atteindre avec mon cinéma : changer les idées et, peut-être même, vous changer un petit peu. Bien sûr, je ne milite pas pour que mes spectateurs sortent du cinéma avec mes idées ! Non, j'aime simplement savoir qu'ils y ont trouvé quelque chose. Un quelque chose qui leur est propre, que ne partage pas forcément leur voisin. Expliquer ou analyser un film, c'est comme regarder un tableau et exprimer le fond de sa pensée ; il y a mille interprétations possibles !

R.D.: Je partage le sentiment de Quentin dans le sens où le cinéma est un Art à part entière. Et, à l'instar de tout art, il est aussi idiot que prétentieux de penser que son jugement est la seule compréhension possible. Ce n'est qu'énigmes, questions soulevées et réponses énoncées. À vous de trier, de construire votre propre opinion sans vous embarrasser de savoir si elle correspond à celle du plus grand nombre ! Voilà pourquoi les critiques ont à la fois raison et tort. De toute manière, ils ignorent généralement ce que l'artiste a voulu dire en exécutant telle ou telle œuvre ; ils peuvent juste exprimer leur jugement personnel, ressentir selon leur propre sensibilité. J'attends donc de **From Dusk till Dawn** des réactions aussi diverses que contradictoires. Et plus elles iront dans ce sens, mieux nous nous porterons, Quentin et moi !

Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER**

preview

SCREAM

Parmi les principaux instigateurs d'**Alien**, Dan O'Bannon ne perd jamais de vue les romans et nouvelles de feu Philip K. Dick, l'homme par qui naquit **Blade Runner**. Pour avoir épluché la bibliographie de l'illustre écrivain de science-fiction, Dan O'Bannon en sort le scénario de **Total Recall**, une histoire complexe pour ne pas dire tordue. Malgré les circonvolutions d'une histoire piégée d'un bout à l'autre, jouant avec la mémoire comme un matou avec une pelote de laine, **Total Recall** draine quelques millions de spectateurs vers les salles de cinéma. Des chiffres dont ne pouvait même pas rêver le modeste **Confessions d'un Barjo** de Jérôme Boivin, un K. Dick versant français.
Réputé inadaptable et excessivement cérébral, Philip K. Dick est désormais un écrivain mort mais rentable. Une rentabilité que **Blade Runner** mit quelques années à trouver. Fort de ces certitudes et d'une mine profonde d'idées littéraires recyclables en idées cinématographiques, Dan O'Bannon découvre parallèlement à **Total Recall** un récit méconnu de l'auteur du «Maître du Haut Château» et de «En Attendant l'Année Dernière» : «The Second Variety», une nouvelle datant de 1952, qu'il sculpte de façon à fournir une base solide à un film d'action et de science-fiction.

Le scénariste à l'origine d'ALIEN et TOTAL RECALL, la vedette de ROBOCOP, le réalisateur de SCANNERS II & III, le romancier de «Blade Runner», une foule de spécialistes émérites des effets spéciaux, la volonté de donner dans l'action musclée sans sombrer dans l'imbécilité... SCREAMERS a tout pour devenir la plus épatante série B de science-fiction vue depuis longtemps sur un grand écran, surtout que ses méchants, rejetons turbulents de quelques apprentis sorciers en blouse blanche, rivalisent d'efficacité meurtrière avec les Predator, Aliens et autres machines à tuer...

L'affaire se déroule en 2058, à la surface de la planète Sirius 6-B, un endroit particulièrement sinistre et inhospitalier. *«Sirius 6-B est une planète dont tous les minerais ont été exploités. La pollution industrielle y est extrêmement forte.* ***Screamers*** *débute au moment où prend fin une guerre civile entre l'Alliance et la NEB Organization. Des années durant, NEB Organization mena le conflit. Elle fut vaincue lorsque les scientifiques de l'Alliance mirent au point une arme qui retourna la situation. Les Screamers constituent cette arme»* explique le producteur Tom Berry. Les Screamers ne sont ni plus ni moins que des féroces Terminator, des humanoïdes mécaniques d'une agilité et d'une puissance sans pareille. Cruels, ils taillent leurs adversaires en pièces grâce à trois rangées de dents comparables au râtelier d'un grand squale. Mais ce n'est pas tout car leurs «pères» ont bien fait les choses : les Screamers peuvent à loisir changer de forme, prendre l'apparence anodine d'un petit objet ou celle plus dissuasive d'un monstre reptilien. Pour corser le tableau, ils se reproduisent et leur descendance, instinctivement, assure la même fonction combattante, exterminatrice... Les Screamers peuvent donc se réparer eux-mêmes, perfectionner leur armement, leur art de la guerre totale, construire d'autres Screamers. Pulvérisés, ils résistent encore à l'état de squelette chromé. Bref, ces soldats ultimes échappent rapidement à tout contrôle, y compris celui de leurs créateurs. Lorsque tombe l'ordre de négocier la paix, les Screamers ne baissent pas forcément la garde. Les ennemis d'hier doivent faire cause commune pour en venir à bout. Ainsi, les derniers représentants de l'Alliance, le Colonel Josef Hendrickson (Peter Weller) et Ace Jefferson, miraculé du crash de son vaisseau, prennent contact avec une poignée de survivants au génocide des Screamers. Ce sont le dur à cuire Becker, son bras droit, le déjanté Ross et Jessica (Jennifer Rubin), une très séduisante trafiquante au marché noir local. Malgré les inévitables querelles liées à la guerre, un climat permanent de paranoïa, le groupe se soude pour survivre... Et éviter que les Screamers débarquent sur Terre pour continuer le massacre !

Il y a comme un petit fumet d'**Aliens**, de **Terminator**, qui flotte sur ce scénario. C'est exactement ce que rétorque le Canadien Christian Duguay lorsque Dan O'Bannon lui propose la mise en images du projet. *«Il y a deux ans, on m'a offert de réaliser* ***Screamers****. J'ai d'abord rejeté la proposition car, même si le script était intéressant, je voyais bien que cette histoire avait déjà été portée à l'écran».* Effectivement, le super-commando bataillant dur contre des monstres à la limite de l'invulnérabilité renvoie directement aux Marines décanillant allégrement les extraterrestres d'**Aliens**. Réalisateur anonyme de **Scanners II & III**, déçu de **Live Wire/Explosion Immédiate** avec Pierce Brosnan en démineur de la police, de la mini-série ***Million Dollar Babies*** (une histoire de


De gauche à droite : Charles Powell, Roy Dupuis, Andy Lauer, Peter Weller et Jennifer Rubin. Le commando anti-Screamers prend la pose !


Un Screamer au naturel : un look entre le néo-punk et le requin imaginé par le maquilleur Adrien Morot.


Jessica (Jennifer Rubin) : un personnage de femme forte à la Sigourney Weaver et Linda Hamilton...

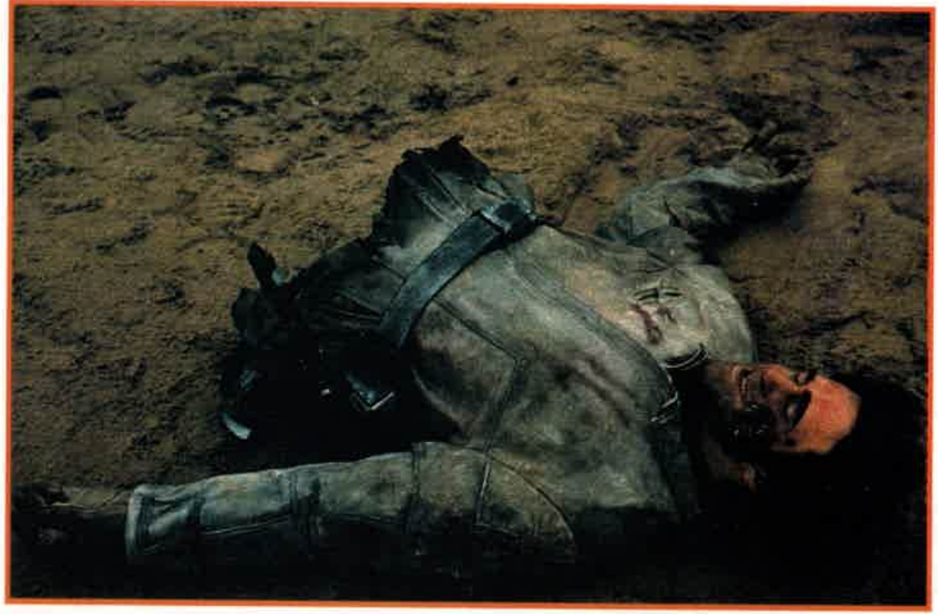
ERS

quintuplés sous les feux de la sur-médiatisation), Christian Duguay manifeste néanmoins de l'intérêt pour le manuscrit présenté. Lorsque le producteur Tom Berry et Dan O'Bannon reviennent à la charge, il accepte leur proposition à la condition qu'il puisse travailler le scénario. «*Nous nous sommes enfermés pendant un mois. Nous voulions redonner à la nouvelle originale de Philip K. Dick la vie, l'énergie dont le premier scénario l'avait privé. Nous avons également renforcé la psychologie des protagonistes, ajouté un supplément d'âme à l'ensemble de l'entreprise. Il fallait réellement expliquer ce qu'il était advenu de Sirius 6-B, bien souligner que Hendrickson et ses hommes avaient été trahis, abandonnés par la Terre, sans espoir de retour, de fuite. Cette traîtrise confère justement à* **Screamers** *d'autres perspectives qu'une simple accumulation de cartons contre des tueurs mécaniques. Nous avons creusé les personnages de manière à voir comment des gens peuvent répondre à la peur, à la mort proche et à la possibilité d'un «no future». Pour que* **Screamers** *sorte du lot, il fallait impérativement élargir les paramètres classiques de la science-fiction*». Et Christian Duguay de citer Jean-Paul Sartre, de partir sur sa philosophie du néant et du futur. Bon de savoir que le réalisateur de **Screamers** n'est pas un simili-James Cameron, avide de pyrotechnie et de grosses pétoires.

Des effets spéciaux, Christian Duguay dit simplement : «*Aussi bons soient-ils dans* **Screamers**, *ils ne sont là que pour servir l'histoire*». Une histoire qui passe par quelques séquences audacieuses comme on n'ose plus les filmer à Hollywood depuis belle lurette, depuis le **Zombie** de George Romero en 1979. **Screamers** étant principalement financé grâce à des capitaux japonais et canadiens, le cinéaste peut donc, en toute impunité, liquider des enfants. En fait des Screamers qui ont pris l'apparence de gosses pour mieux tromper l'ennemi et le hacher menu. «*Généralement, les gens de cinéma affichent une prudence excessive à l'encontre des gosses. Ils ne veulent surtout pas les maltraiter. Dans* **Screamers**, *par contre, vous voyez des enfants criblés de balles, explosant dans tous les sens, en pleine combustion ou fondant littéralement*» témoigne Adrien Morot, l'un des principaux responsables des effets spéciaux du film. Impressionnante dans le genre «enfance martyre», cette séquence où les humains arrosent généreusement de projectiles une meute de Screamers en culottes courtes, acculés dans le bunker de l'Alliance. Vraisemblable que la toute puissante censure américaine et les ligues parentales exigent la suppression ou le charcutage de ces quelques éprouvants instants. Des minutes généreuses en flux d'adrénaline. Mais, des temps morts, **Screamers** n'en compte quasiment pas sur une heure quarante-cinq de projection. Même la traditionnelle séquence d'autopsie ne se laisse pas aller à la contemplation passive de l'anatomie interne du Screamer exposé. Lorsque Peter Weller et ses compatriotes titillent les entrailles de la bête, un mécanisme de défense interne particulièrement tranchant réagit énergiquement ! On finira vraiment par croire que **Screamers** est de ces petits films qui se permettent de donner des leçons d'efficacité aux plus gros...

Marc TOULLEC

Le Colonel Joseph Hendrickson (Peter Weller) : soldat de l'Alliance et meneur d'hommes.



Une démonstration de l'efficacité des Screamers au combat !





1 - La police de Tokyo en l'an 1999 et le véhicule de service, le robot AV-XO Zero.

tokyo babylone

PATLABOR

Patlabor occupe une place à part dans l'univers du manga animé. Jamais ses auteurs ne cèdent à la facilité du spectaculaire, des empoignades de robots géants. Pourtant, il y avait de quoi verser dans le syndrome ***Goldorak/Macross*** car, en cette année 1999, les titans d'acier grouillent à Tokyo. Ce sont généralement des «ouvriers» du bâtiment, mais aussi des patrouilleurs de la police. Employés à la construction de la Nouvelle Babylone, une cité marine qui doit s'élever dans la baie de la mégalopole, les robots AV-XO Zero Labor, au nombre de 8.000, sont aujourd'hui menacés par un virus d'origine inconnue, le cybervirus Babel qui les rend incontrôlables, fous et destructeurs. Ainsi, un «ouvrier» sort de son chantier pour dévaster Tokyo, creusant un immense sillon de ruines sur son passage. Nouvelles recrues dans la brigade robotisée, les officiers Noah Izumi et Azuma Shinohara enquêtent sur l'affaire, souvent à l'insu de leurs supérieurs, pendant que deux flics remontent eux aussi la filière. Lorsqu'ils découvrent la filiation directe du cybervirus avec des prophéties de l'Ancien Testament, un typhon s'approche de Tokyo, menaçant d'anéantir la Nouvelle Babylone...

Version cinéma d'une série télé animée, **Patlabor** prend immédiatement le contre-pied de l'immense majorité des mangas, malgré une ouverture très prévisible (le parachutage nocturne des robots dans une clairière). Dans ce véritable polar au contexte de science-fiction, scénariste et réalisateur se consacrent aux dialogues, aux rapports entre les protagonistes, à tous les détails d'une investigation serrée, n'amenant que très progressivement à l'incroyable vérité. Un vrai polar qui s'intéresse davantage aux hommes dans les robots qu'aux robots eux-mêmes. Après la visite de quartiers traditionnels, les engueulades entre les flics et leur hiérarchie (filmées avec des objectifs déformants, un comble pour de l'animation !), intervient tout de même le morceau d'anthologie attendu, l'attaque des robots contaminés au sein de la Nouvelle Babylone dont le poste de commandement sert de refuge à des oiseaux de mer affolés par la tempête. Quinze minutes de chasse cataclysmique aux Labor, tandis que les éléments se déchaînent à l'extérieur. Quinze minutes pour bien se rendre compte que l'heure vingt précédente ne constituait pas le comble de la paresse et du zen. L'animation, bien sûr, se hisse à la hauteur des ambitions, riche et fluide. **Patlabor** pourrait, d'ici deux ans, accéder au cinéma live sous la direction de Christophe Gans, dont le **Crying Freeman** a convaincu plus d'un producteur japonais.

Japon. 1989. Réal.: Mamoru Oshii. Scén.: Kazunorih Itoh d'après la bande dessinée de Headgear. Concept : Masami Yuuki. Character design : Akemi Takada. Mecha design : Yutaka Izubuchi. Dur.: 1 h 39. Sortie à la vente le 24 octobre. Présenté en version française.

Marc TOULLEC

demain, les vampires...

VAMPIRE HUNTER D

Pas évident du tout le mariage de la science-fiction la plus lointaine dans le temps et du fantastique gothique dans la tradition. Ce challenge, **Vampire Hunter D** le relève assez magistralement. Situé en 12.090 après Jésus-Christ, ce manga animé conçu pour le cinéma arpente une terre infestée de vampires, une société féodale endurant les mêmes terreurs que les Carpathes au Moyen-âge. Le Comte Magnus Lee est certainement le plus terrible, celui dont le souvenir remonte à la nuit des temps. Dans son immense château, dont les combles évoquent irrésistiblement les entrailles de l'Étoile Noire de **La Guerre des Étoiles**, Magnus trône au milieu d'une armée de ghoules, protégé aussi par un géant et trois beautés ensorceleuses, reptiles géants à leurs heures. Des disciples séduisantes, lascives comme il s'en trouve dans le «Dracula» de Bram Stoker. Aujourd'hui, le Vampire désire prendre femme. Il jette son dévolu sur Doris, une petite villageoise mini-jupée à tresses blondes. Déjà mordue mais pas encore convertie, Doris quémande l'aide d'un mystérieux cavalier, chevauchant une monture-cyborg. Cet inconnu se nomme D. D comme Dhampire, une espèce de vampires parvenue à surmonter son versant diabolique, une race à laquelle appartient aussi Ramina, la fille de Magnus. Sa soif de sang, D la surmonte, même lorsque Doris s'offre à lui. Il accepte donc d'affronter Magnus et son fils Rei, maniaque d'une sorte de boomerang pouvant trancher n'importe quelle matière. À la fois vampire et chasseur de vampires, il dissimule jusqu'au bout une étroite parenté avec son ennemi...

Japon. 1985. Réal. & dir. artistique : Toyoo Ashida. Scén.: Yasushi Hirano. Design des personnages : Yoshitaka Amano. Mus.: Noriyoshi Matsuura. Prod.: Hiroshi Kato, Mitsuhisa Koeda & Yukio Nagasaki pour Epic/Sony. Dist.: Kami Kaze. Dur.: 1 h 20. Sortie à la vente le 25 novembre. Présenté en version originale sous-titrée.

Mis en images par Toyoo Ashida (*Ken le Survivant*), **Vampire Hunter D** excelle à décrire ces lendemains qui déchantent, compromis entre l'obscurantisme d'un nouveau Moyen-âge et les ténèbres d'un futur anachronique. Des lendemains où des clôtures électroniques protègent les maisons, où les superstitions régissent le quotidien. Sous l'influence du western italien, du film de sabre chinois, du chambarra (le film de samouraï), de Solomon Kane (un héros imaginé par Robert Howard) et de **Captain Kronos** (un film britannique mettant en scène un impitoyable chasseur de vampires), **Vampire Hunter D** fonctionne pour beaucoup sur la présence graphique de D. Silhouette superbement dessinée, d'où dépasse un long sabre, pour un héros tragique, chevalier errant dont le creux de la main gauche cache un être à part entière. Il s'agit là de l'une des quelques innovations majeures de ce film où le pieu dans le cœur cohabite avec la meurtrière lumière artificielle d'une lampe anti-vampire. Un film dont les quelques excès gore ont quelque chose de particulièrement jouissif.

Marc TOULLEC

1 - Hiroshi Ozora, alias Captain Tokyo, alias Moldiver : un Superman nippon, super-puissant et orienté drag-queen !

2 - Miraï, une super-héroïne qui évalue fort mal ses pouvoirs.







1 - Un vampire futuriste, tragique, en rupture de tradition séculaire.

super-zéros !

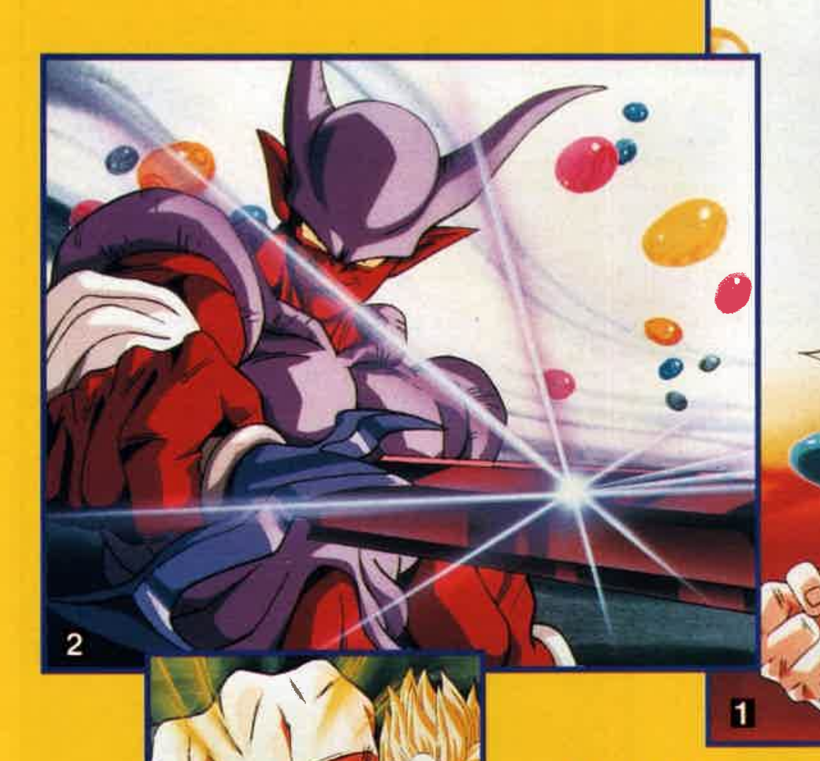
MOLDIVER 1 & 2

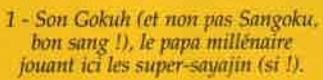
La dérision, le clin d'œil complice... Le manga animé délaisse généralement ce second degré pour un gros humour de potache. Avant que les Américains pastichent leurs super-héros via *The Tick*, les Japonais tentent l'aventure de la parodie. Avec succès, sur le mode combiné de ***Ranma 1/2*** et de tous les redresseurs de torts, façon ***Bioman*** et ***Power Rangers***, qui pullulent à la télévision. Dans son premier segment, **Métamorforce**, **Moldiver** présente le «héros», réplique japonaise de Peter Parker, Bruce Wayne et Clark Kent. Hiroshi Ozora, en génie de l'électronique au physique ingrat, invente un boîtier de poche qui lui permet de se métamorphoser à volonté en champion volant de la justice, le Capitaine Tokyo, alias Moldiver. La situation serait trop simple si Hiroshi menait rondement ses missions à la Superman. Mais sa sœur Miraï, qui le reconnaît immédiatement malgré sa panoplie, pénètre dans son repaire, pianote sur son ordinateur et brouille sévèrement les cartes, transformant son frère en drag-queen aérienne. Miraï, quant à elle, devenue super-héroïne, prend l'aspect d'un Moldiver excessivement masculin, taillé en V, parlant néanmoins d'une voix féminine ! Un véritable vaudeville des super-héros, aggravé encore par les dégâts occasionnés par une Miraï pas consciente du tout de sa puissance dévastatrice. Malgré les déboires vestimentaires de la Métamorforce et le risque de se retrouver nu dans un lieu public, Hiroshi et Miraï mènent la vie dure au Professeur Amagi, alias MachineGirl, un savant machiavélique assisté d'une cohorte d'androïdes de charme. Ce vieillard rusé complète sa collection d'objets anciens en volant une formule 1 (**Métamorforce**) et la navette spatiale à Cap Kennedy (**Overzone**). Deux échecs. Amagi voit plus grand en finançant le renflouement du cuirasser Yamato, coulé par les alliés durant la Deuxième Guerre Mondiale, épave dans laquelle se trouve un mystérieux système Ultradimensionnel (**Destruction**). Du genre mécène, il offre à Tokyo la reconstruction du périphérique intérieur démoli par Miraï (**Rendez-Vous**), une générosité qui dissimule évidemment de plus noires intentions, tandis que Miraï, justicière débordée, peine à se retrouver dans les bras du bellâtre Misaki en temps et en heure...

Japon. 1992. Réal. & character design : Hiroyuki Kitazume. Scén.: Manabu Nakamura & Ryoei Tsukimura. Design : Takashi Watabe. Dir. artistique : Masumi Nishikawa. Mus.: Kei Watakusa. Prod.: AIC/Oniro & Pioneer. Dist.: Kazé Animation. Dur.: 50 mn X 2. Sortie à la vente fin novembre. Présenté en version française.

Très plaisante cette comédie basée pour beaucoup sur les quiproquos et les travestissements intempestifs, sur les clichés détournés (ah, les toilettes escamotables du Professeur Amagi !), la victoire du bien, très onéreuse pour le contribuable, et la rivalité de deux copines qui se disputent le même garçon. Une animation fluide, un tempo speed et un graphisme très joli parachèvent la réussite.

Marc TOULLEC





1 - Son Gokuh (et non pas Sangoku, bon sang !), le papa millénaire jouant ici les super-sayajin (si !).

2 - Janenba, un guerrier surpuissant, condensé de toutes les âmes vouées à l'enfer.

3 - Sangohan, le fils aîné de Sangoku, adepte du coup de poing ravageur.

4 - Gotrunks, fusion de Sangoten et Trunks : logique !

5 - Sangoku à l'état normal et Païkuhan : deux amis qui s'affrontent gentiment dans un tournoi d'arts martiaux.





1 - Rayotte et Utah dans l'antre de Kaiser.

2 - Rayotte aux commandes de Deus, son titanesque robot.

20.000 lieues sous les mers

DEUS - LE SECRET PERDU DES KVOLES

Un manga animé de grande série. Industriel quoi. Et qui dit industriel dit une animation rigide, amidonnée, des protagonistes impossibles à distinguer de centaines d'autres héros de cartoons nippons, une intrigue consternante de banalité. Sur une Terre dévastée, où seuls des immeubles en ruines témoignent de la civilisation passée, le perfide de Kaiser malmène les Kvoles pour rafler les Prunelles de Zalem. Regroupés, ces talismans lui donnent accès au Lydo, une source d'énergie formidable qui ferait de lui le maître du monde. Utah, dernière descendante des Kvoles, et Rayotte contrecarrent ses plans avec la complicité des Planas Spica et Séneca, des midinettes synthétiques capables de se transformer en champ magnétique. Dans son repaire sous-marin, une espèce d'Atlantide, Kaiser en découd avec les forces du bien. Point d'orgue de l'affrontement : des robots géants, dont le providentiel Deus piloté par Rayotte, qui s'en mettent plein les rétro-fusées dans les vestiges d'une cité détruite. Une empoignade de titans qui mange au râtelier de *Goldorak*...

L'inspiration graphique, les auteurs de Deus la cherchent parallèlement dans les dessins baroques de Philippe Druillet. Le résultat à l'écran atteste de leur incapacité à adapter les traits atypiques et irréguliers du maître français de la bande dessinée. C'est dire si le design des robots, des soldats de Kaiser et des divers accessoires ne flatte pas l'œil un seul instant.

*Le **Deus**, Japon, 199. Réal.: Hiroshi Negishi. Scén.: Hideki Sonoda. Animation : Hideyuki Motohashi. Mus.: Hiroyuki Namba. Prod.: Hiroshi Kato, Haruo Sai & Hideo Kawano pour Toei/Ashi Prod. Dur.: 50 mn. Dist.: Tonkam Vidéo. Présenté en VO sous-titrée. Sortie à la vente fin octobre.*

la grande famille

DRAGON BALL Z

Le toon ayant supplanté Mickey et Bugs Bunny dans les écoles ne s'appelle pas Bart Simpson, encore moins O.J. - quoique ? - mais bel et bien Sangoku (Son Gokuh pour les puristes), héros d'une série animée intitulée DRAGON BALL (Z). Créée par Akira Toriyama, cette saga imaginaire donne naissance à treize longs métrages diffusés avec succès dans les salles obscures nippones. En France, FUSIONS et L'ATTAQUE DU DRAGON, les deux derniers films, sortent cet automne sur grand écran. Une opération risquée pour AB Productions, société détentrice des droits pour l'Hexagone ?

Contrairement aux idées reçues, le «Judgment Day» a déjà eu lieu, le 2 mars 1988, date de la première apparition télévisée de Sangoku sur une chaîne hertzienne française. Depuis ce jour fatidique, les mères de famille ne menacent plus par des : «Tiens-toi tranquille et tu auras du dessert !», mais plutôt par : «Sois sage si tu veux voir **Dragon Ball** !» L'engouement pour l'histoire intemporelle et surréaliste de ce gamin doté d'une queue de singe et féru d'arts martiaux n'a cessé de croître et, bien que d'aucuns commencent à parler de saturation de la part des fans, les médias s'emparent régulièrement du phénomène dans de vaines tentatives d'explication. Pour comprendre, il faut voyager, partir à la découverte d'une culture différente. L'origine du mâle - Sangoku - se trouve à quatorze heures de vol de Paris, au Japon. Au pays du bondage et d'un empereur déchu reconverti en jardinier, vit un homme d'une quarantaine d'années, Akira Toriyama dont la principale vocation est dessinateur de bandes dessinées ou manga-ka. Car avant de faire partie du top ten des séries animées les plus diffusées - et regardées - dans le monde, **Dragon Ball** appartient à l'univers aussi fantastique qu'extravagant des mangas. C'est en novembre 1984, dans l'hebdo de référence *Shonen Jump*, que Sangoku prend la relève des héros de «Wonder Island» (1978) et surtout d'Arale, petite fille robot, et de l'inventeur farfelu Senbé Norimaki de «Docteur Slump» (1980), du même auteur. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, l'artiste s'est forgé une réputation de créatif hors normes à l'initiative de récits à succès souvent convertis en séries animées pour les besoins de la télévision. De fait, pour **Dragon Ball**, la couleur et les sept images par seconde ne sont intervenues qu'en 1989, soit cinq ans après la parution de la première planche en noir et blanc.

Quarante-deux mangas, plus de trois cent cinquante épisodes et treize longs métrages composent l'œuvre de Toriyama en rapport avec «Dragon Ball» et sa suite, «Dragon Ball Zeto». Contrairement aux films, la série TV suit scrupuleusement le scénario des mangas et représente six jours non-stop de projection ! Au tout début de l'histoire, Sangoku ou le Macaulay Culkin brun de l'animation japonaise, vit dans une forêt sans rien connaître de la civilisation. Jusqu'au jour où... il rencontre Bulma, adolescente colérique et capricieuse, génie de l'informatique, partie à la recherche de sept boules de cristal. Une fois réunis, ces objets mythiques sont supposés faire apparaître un gigantesque dragon sacré (Shenron) aux caractéristiques identiques à celles du génie de la lampe. Aladdin version Toriyama et Bulma s'associent avec la ferme intention de réaliser prochainement leurs vœux les plus chers. Bien entendu, ils ne sont pas seuls sur l'affaire...

Dragon Ball narre avec un humour débridé et énormément d'originalité les aventures de Sangoku et ses amis (Yamcha, Kame-Sennin, Oolon, etc.), autant d'humains et d'animaux doués de parole qui se côtoient sur une planète irréelle aux us et coutumes proches de ceux de la Terre.

La série s'achève alors que Sangoku a vaincu l'Armée du Ruban Rouge et son terrible général désireux de se servir des boules de cristal pour dominer l'univers ; qu'il a défait Piccolo Daïmaô, démon aux pouvoirs surnaturels, au moment où celui-ci s'apprête à prendre le contrôle de la planète via un génocide ; qu'il sympathise, enfin, avec Kami-Sama, double bénéfique de Piccolo et dieu de ce monde. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? D'autant qu'avec ***Dragon Ball Z***, le lecteur-téléspectateur néophyte passe à l'étape supérieure : l'inextricable succède au complexe...

Dans ***Dragon Ball Z***, deuxième époque de la saga, Sangoku atteint l'âge adulte. Les personnages se multiplient et prennent l'ascendant sur la trame. Par ordre d'apparition, Piccolo Junior et Vegeta (ennemis puis amis de Sangoku), Sangohan (fils aîné de Sangoku), Trunks (fils de Vegeta et Bulma), et Sangoten (frère cadet de Sangohan) s'annoncent comme autant de vrais-faux premiers rôles au fil des épisodes. Si bien qu'à la fin de la série (récemment au Japon), Sangoku se contente d'allées et venues sporadiques entre l'au-delà et la planète où il a vécu. Étonnant ! Toriyama anticonformiste ? Sans doute. Le succès commercial de ***Dragon Ball*** l'impose comme l'un des dessinateurs les plus courtisés de la *Tôei Animation*, célèbre société de production dont sont sortis ***Candy*** et ***Goldorak***. Les contrats successifs le poussent à dépasser les limites de son imagination... et l'empêchent de prendre l'avion, jugé trop dangereux. Son personnage principal se découvre une histoire, un background totalement inattendu et lié à sa queue de singe. Sangoku qui s'appelle en fait Son Gokuh, «tombé du ciel» en japonais, vient d'une autre planète. Il appartient à une race de guerriers conquérants à la force surhumaine, les sayajins qui, lors des nuits de pleine lune, se transforment en gorilles-garous dévastateurs. Arrive ensuite le super suivi de l'hyper sayajin, guerrier millénaire à la chevelure flamboyante capable de réduire les planètes en poussière. Parti de «Son», patronyme du Roi des Singes d'une fable shinto-bouddhiste du même nom, et des récits imagés de «Dragon Boy», manga lancé en 1983 par Toriyama lui-même qui met en scène Tanton, petit garçon karatéka, le manga-ka millionnaire s'écarte peu à peu de son objectif initial pour satisfaire la demande... jusqu'à la déception.

En France cependant, la «Dragon Ball mania» bat son plein. Le merchandising nippon envahit les boutiques spécialisées et les rayons vidéo des grandes surfaces regorgent des longs métrages initialement projetés dans les salles de cinéma japonaises. Devant l'ampleur du phénomène, *AB Productions* décide d'adapter les douzième et treizième films pour le grand écran. Un passage de cinquante secondes, grotesque allusion à Hitler, a d'ailleurs été censuré dans le premier épisode. Mais les critères de censure d'*AB* sont clairs : pas de violence contre les innocents (violence gratuite quelle qu'elle soit) ; pas de violence à l'égard des enfants ; pas de représentation idéologique ou politique. De fait, les épisodes du mercredi matin sont énormément censurés car relativement violents. Les fans se comptent pourtant par milliers, ayant le plus souvent recours au fanzinat pour s'exprimer et communiquer leur enthousiasme. Avec le recul et en interrogeant des spécialistes du genre, l'on s'aperçoit que les raisons du succès sont multiples et variées. Contrairement aux productions nationales et américaines, ***Dragon Ball*** et l'animation japonaise en général s'adressent à toutes les tranches d'âge. De plus, en l'espace de huit ans, la série a évolué avec son public... et réciproquement. L'art de Toriyama ne respecte pas les règles de temps, de lieu et d'action du théâtre classique, si chères à de nombreux écrivains, scénaristes et dessinateurs occidentaux contemporains. ***Dragon Ball*** allie tragédie, comique et SF, passant d'un genre à un autre en quelques secondes et comme la plupart des séries nippones, ignore les tabous présents dans la culture occidentale. Le sexe, la mort et le sang sont des réalités. À l'opposé de la production ordinaire américaine, les dessins animés japonais se soucient peu de la pure performance sur le mouvement et décrivent les sentiments humains et les motivations avec toute la finesse et la cohérence de la littérature et de l'art oriental. Dans beaucoup de cas, les personnages ont une insertion sociale et ne vivent pas de l'air du temps. Ne pas omettre enfin le design soigné et épuré de Toriyama qui, via le manga ou l'animé, introduit de nouveaux concepts comme les lignes obliques pour simuler le mouvement et les cadrages rythmant l'action des combats. Que l'on apprécie ou non, les faits sont là et, pour porter un jugement quel qu'il soit, mieux vaut connaître le sujet évoqué. En allant jeter un coup d'œil à **Fusions** (celle de Vegeta et Sangoku pour battre un démon nommé Janemba) et **L'Attaque du Dragon** (remake animé de l'histoire de la boîte de Pandore), vous aurez un petit aperçu de ce qui fait courir jeunes et moins jeunes devant le tube cathodique ou dans la librairie spécialisée du coin.

Benjamin JANSSENS

Dragon Ball Z*. Première partie :* ***Fusions (Revival Fusion)****. Deuxième Partie :* ***L'Attaque du Dragon (Explosion of Dragon Punch)****. Japon. 1995. Auteur : Akira Toriyama. Réal.: Shigeyasu Ymauchi (1ère partie) et Mitsuo Hashimoto (2ème). Assist. réal.: Takahiro Imamura. Scén.: Takao Koyama. Son : Kenji Ninomiya. Mus.: Shunsuke Kikuchi, Keiju Ishikawa (****Revival Fusion****) et Tetsuji Hayashi. Paroles originales : Yukinojo Mori. Prod.: Tan Takaiwa, Tsutomu Tmari et Tomio Anzai pour Toei Animation Co. Ltd. Dur.: 1 h 30. Dist.: AB Film Distribution. Sorti le 31 octobre 1995.*

mystique et toc !

LES CHEVALIERS DU ZODIAQUE

Masami Kurumada est un monsieur replet et absolument charmant, installé dans la banlieue de Tokyo. Artisan modeste et souriant, l'homme s'installe il y a quelques années de cela dans un pavillon minuscule, transformé en un studio très rudimentaire où avec quelques assistants il travaille, bercé par le chant des oiseaux, à l'élaboration d'une bande dessinée chevaleresque destinée aux adolescents : «Saint Seiya» (en France «Les Chevaliers du Zodiaque»). Et tranquillement devient l'un des hommes les plus riches de l'industrie du manga. Retour sur un phénomène...

C'est au milieu des années 80 que Kurumada pose les premières bases de son futur hit : «*J'ai toujours été passionné par la mythologie, toutes les mythologies. Et il me semblait judicieux de créer une série qui fasse la synthèse de mes obsessions*». Judicieux est effectivement le terme à employer. Pourtant, en puisant dans les légendes classiques du monde entier, qu'il assaisonne régulièrement d'un mysticisme de pacotille (ce qu'avait su faire bien plus brillamment une décennie avant lui l'excellent Mitsuteru Yokoyama avec l'inédit «Babel 2»), Kurumada ne faisait finalement ici que redonner un semblant de peps à une saga extrêmement conventionnelle, s'articulant autour de personnages ultra-stéréotypés. On ajoutera que le graphisme du jeune maître est tout de même d'une laideur assez confondante, avec ses planches sur-encrées et une méconnaissance absolue des lois de la perspective et de l'anatomie. Pourtant, quelques mois après sa publication hebdomadaire par *Shueisha*, «Les Chevaliers du Zodiaque» hérite d'une belle réputation auprès du public, reconnaissance immédiate qui amène très logiquement la *Toei*, épaulée par la multinationale du jouet *Bandaï*, à envisager une adaptation animée.

Le reste est aujourd'hui écrit dans les livres d'histoire de l'animation nippone. La série comptera 114 épisodes, diffusés dès 1986 au Japon et deux ans plus tard en France, et s'imposera instantanément comme un succès absolument faramineux. Les figurines des petits chevaliers se vendent à vingt-cinq millions d'unités au Pays du Soleil Levant tandis que les bambins de l'hexagone en acquièrent plus de trois millions. Ouch ! Le succès est finalement logique. Malgré une animation rudimentaire et un scénario pour le moins basique (de gentils jeunes gens, dotés d'armures leur donnant une puissance invincible, combattent des ennemis toujours plus puissants), ***Les Chevaliers du Zodiaque*** bénéficie en effet d'une conception graphique extrêmement soignée, et due à l'immense Shingo Araki, probablement LE plus grand character designer de l'archipel. Rappelons que cet artiste génial a débuté au milieu des années 60 chez Osamu Tezuka, pour lequel il fut animateur sur des séries aussi fameuses que ***Le Roi Léo***, ***Le Prince Saphir*** et l'inédite et très belle saga «chambarra» ***Dororo***, avant de signer le design et l'animation de quelques-unes des plus importantes séries nippones des seventies, de ***Goldorak*** à ***Lady Oscar***. Un maître en somme.
En s'attelant aux ***Chevaliers du Zodiaque***, Araki bouleverse de fond en comble la conception graphique originelle de Kurumada. Les pantins désarticulés du comic book, aux yeux comme des soucoupes, figés dans des poses improbables, font ainsi place à des androgynes étranges, des «wild boys» (au sens «burroughsien» du terme) filiformes, avec des épaules de déménageurs et des bassins étroits de danseurs de tango. Étrange. En jouant la carte d'une ambiguïté sexuelle certes à peine évoquée, mais bien réelle, Araki fait très consciemment le lien entre l'esthétique manga et toute la mythologie dont se réclame la série. Et Les ***Chevaliers du Zodiaque*** de devenir un phénomène de société...

Très opportunément, la *Toei* met au point dès 1987 des moyens métrages prolongeant les aventures télévisuelles de ces chevaliers d'un nouveau genre, le public étant alors friand de toute image inédite du super-team. Cette entreprise donne lieu à quatre films, dont les trois premiers chapitres sont aujourd'hui diffusés par *AB Film Distribution*. Attention néanmoins, car il s'agit ici en fait d'une réédition, les films ayant déjà été distribués sous le titre de **Les Chevaliers du Zodiaque : Le Film**. Différence notable avec le premier tirage : cette édition conserve les musiques et génériques originaux, ce qui privera les plus pervers d'entre nous d'entendre le confondant Bernard Minet miauler la version française du thème principal. Une bonne chose.

Pour le reste, il convient de souligner que cette trilogie est tout de même à réserver exclusivement à l'usage des fans «hardcore» de la série, l'animation, comme les scénarios, n'apportant pas grand-chose de nouveau à la saga.
Le premier chapitre, **Les Guerriers d'Abel**, est de très loin le plus intéressant. Bénéficiant d'une animation plus soignée que ses suites, il place nos héros face à Abel, frère d'Athéna (la protectrice des Chevaliers) et réincarnation du plus puissant de tous les Dieux, qui revient des limbes pour régner sur la Terre. Selon le schéma habituel, ce méchant homme est adepte de méthodes pour le moins radicales, puisqu'il entreprend de détruire totalement notre planète, afin de créer un monde nouveau. Pour accomplir ses noirs desseins, il ressuscite les douze Chevaliers d'Or, ces guerriers ultimes dont nos héros avaient eu tant de mal à se défaire dans la série télévisée. On l'aura compris, le postulat ne brille pas particulièrement par son originalité, et l'intérêt principal de l'objet reste donc le même que le cartoon TV dont il s'inspire : à savoir un traitement assez absurde de toutes les mythologies (on passe allégrement des légendes nordiques à l'Ancien Testament, avant de retrouver notre ami Shiryu, le chevalier Dragon chinois, avançant dans des temples grecs à demi-détruits !) et surtout les combats incessants, qui remodèlent les chansons de geste du passé façon années 80, c'est-à-dire en montrant des combattants surexcités se balançant allégrement à travers les falaises à grand renfort de cosmo-énergie ! C'est certes un peu bas de plafond, mais les partis pris graphiques d'Araki, épaulé ici par Michi Himeno, et la réalisation plutôt inspirée de Shigeyasu Yamauchi amènent dans ce fatras mystique une indéniable poésie, qui rend l'ensemble parfois étrangement touchant. Vraiment.

En revanche, on pourra tout à fait se dispenser du deuxième chapitre, **La Légende de la Pomme d'Or**, réalisé par le très médiocre Kôzô Morishita, qui conte d'une manière pour le moins basique le destin tragique d'une jolie institutrice d'une niaiserie horripilante se retrouvant possédée par l'esprit d'Elis, la déesse de la discorde. Surprise, cette très méchante femme veut... (bâillements...) dominer le monde. Elle est évidemment assistée par une cohorte de crétins carapaçonnés, dont Seyar, Shiriu, Hyoga, Shun et Ikki, nos très vaillants chevaliers ne feront bien entendu qu'une bouchée. Assez mal animé, ne ménageant aucune surprise, **La Légende de la Pomme d'Or** ne réjouira guère que les fanatiques monomaniaques de la saga (ils sont légion). Les autres peuvent passer leur chemin et se diriger vers le troisième opus : **La Guerre des Dieux**. Le script est cette fois nettement plus intéressant puisqu'il nous montre l'excellent Hyoga (le blondinet chevalier qui vient du froid) pris au piège alors qu'il se rend au royaume d'Asegard (orthographe d'origine !). Évidemment, ses compagnons se mettent aussitôt à sa recherche, ce qui donnera lieu à un combat d'une brutalité assez réjouissante dans les glaces du Grand Nord, où un serviteur d'Odin, mentalement assez fatigué, a décidé de devenir calife à la place du calife. Chaudement recommandé aux amateurs de poésie délicate, cet épisode se caractérise par quelques joutes martiales assez enlevées durant lesquelles nos héros assaisonnent des Vikings énormes, qu'ils n'hésitent pas à réduire en purée. Très chic !
Pour conclure, ajoutons que que *AB* devrait sortir dans les mois qui viennent le dernier opus de la saga, totalement inédit dans nos contrées, et qui bénéficie d'une réputation assez importante auprès des amoureux de la série. Espérons que cette sortie incitera le distributeur à changer le doublage, qui est, comme de coutume, littéralement terrifiant, les voix demeurant les mêmes que celles utiliseés pour la série télévisée. Les amateurs apprécieront...

Julien «Djigen» CARBON

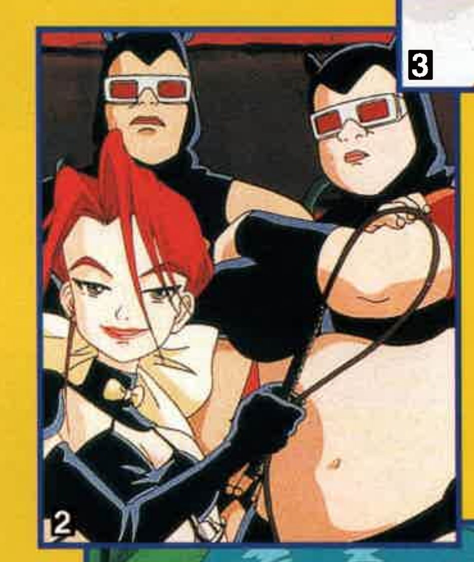
Saint Seiya, Les Guerriers d'Abel. *Japon. 1988. Auteur : Masami Kurumada. Réal.: Shigeyasu Yamauchi. Scén.: Yoshiyuki Suga. Character designer : Shingo Araki et Michi Himeno. Décors : Tadao Kubota. Mus.: Seiji Yokoyama. Dur.: 1 h 14.* ***Saint Seiya, La Légende de la Pomme d'Or.*** *Japon. 1987. Réal.: Kôzô Morishita. Dur.: 45 mn.* ***Saint Seiya, La Guerre des Dieux.*** *Japon. 1988. Réal.: Shigeyasu Yamauchi. Scén.: Takao Koyama. Dur.: 45 mn. Dist.: AB Film. Sortis à la vente en septembre.*

1



1 - Les chevaliers du zodiaque : Seyar, Shiriu, Shun, Hyoga & Ikki.

2 & 3 - Seyar presque au naturel, puis en super-héros costumé tentant d'imiter Travolta !





1 - Pritz malmené par la pourtant douce Linary.

2 - Rouge et ses femmes-pirates : un look sado-maso !

3 - Balkas, grand défenseur du royaume de Taikoon.

le ying & le yang

FINAL FANTASY 1 & 2

À l'instar des mangas animés **Fatal Fury**, **Art of Fighting** et **Samouraï Shodown** et des films **Super Mario Bros**, **Street-Fighter** et **Mortal Kombat**, **Final Fantasy** s'inspire d'un jeu vidéo vendu à quelque neuf millions d'exemplaires. D'un jeu vidéo sensiblement différent de la masse : un Role Playing Game, à savoir un Jeu de Rôles sur console. L'intrigue s'en ressent dès les premiers instants, plus riche, plus touffue, ambitieuse même, car dans ses prolongements, **Final Fantasy** traite de la quête tumultueuse du Ying et du Yang, de l'équilibre précaire de la vie. Un équilibre qui se base ici sur la possession de quatre cristaux, symbole de la Terre, du Vent, du Feu et de l'Eau. Qui les possède contrôle l'univers. C'est justement l'objectif d'Exedès, l'incarnation du Mal, un être cosmique dont le corps se reconstitue dans l'anarchie autour d'un squelette, aboutissant à une masse informe, sorte de machine biologique dont les entrailles auraient été mises à nu. Apôtre du néant et de la destruction, Exedès bataille dur pour s'approprier les cristaux. Ses ennemis forment une brigade hétéroclite composée de l'impétueux Pritz (un sabreur de première catégorie inséparable de son side-car), de la jolie Linary (télépathe, elle est la seule à pouvoir contrôler Chokobo, un dragon géant qui retourne régulièrement à l'état de bébé), du petit Mido (une sorte d'Ange en perpétuelle lévitation, parfois translucide, qui apparaît et disparaît à loisir), de son altesse Rena (reine du Royaume de Taikoon), de Kasheem (grand père de Linary, la voix de la sagesse), du robuste Balkus (capitaine de la flotte Ailes d'Acier, un militaire d'expérience)... Détonne quelque peu dans cette bande l'espiègle Rouge, punkette qui commande lu vaisseau des femmes pirates, de grosses dondons comprimées dans des mini-cuirs noirs. Véritable sœur jumelle de Tank Girl (celle de la BD, pas du film), cette voleuse lorgne avec ostentation le cristal du Vent. Tous ces protagonistes, parfois antagonistes, interviennent, se croisent dans des intrigues à la fois simples et complexes qui enchaînent, à une cadence infernale, des péripéties qui partent de la quiétude du Palais du Vent Sacré et se poursuivent dans des amas de ruines, des désert où soufflent de terribles tempêtes. Pour résumer, **Final Fantasy** s'articule autour de la convoitise que suscitent les quatre cristaux de la vie, de gros rubis qui s'introduisent dans le corps des héros.

Une nouvelle quête du Graal ? On peut le dire, avec tout ce que cela implique en aventures épiques, empoignades dantesques, nettement plus sophistiquées, plus baroques que la majorité des mangas animés. Des combats dont les attaques de Pritz constituent les moments les plus tonitruants : avec son sabre, il découpe en tranches les robots très lisses d'Exedès, fend le crâne de monstres hauts comme des montagnes, croise le fer, dans un combat motorisé de samouraïs, avec la championne de Rouge... Avec les coups de colère de Balkus (faut l'avoir vu voir, furax, descendre façon Rambo, avec de grosses pétoires, les vaisseaux ennemis qui foncent vers lui !), ce sont là quelques-uns des moments les plus mémorables de cette saga dont les racines se perdent du côté du Frank Herbert de «Dune» et du Tolkien du «Seigneur des Anneaux». Sur un plan purement graphique, Final Fantasy avoue franchement des références ouvertes à Miyazaki (**Porco Rosso**) et Moebius. Dans les décors, l'accoutrement, l'architecture et la bande sonore, **Final Fantasy** navigue entre la Chine Médiévale et les splendeurs des Indes et du Bengale d'antan (le Palais du Vent Sacré est la réplique exacte du mausolée d'Halicarnasse, l'une des sept merveilles du monde).

Japon. 1994. Réal.: Rin Taro, Naoto Kanda & Tomihiko Ookubu. Scén.: Satoru Aka Akahori & Masayori Sekimija d'après le jeu Final Fantasy/Square Soft. Character design : Yoshinori Kanemori & Kunihiko Kitoa. Mecha design : Seiji Handa. Animation : Kunihiko Sakurai, Katsutake Kimizuka & Minuru Kitao. Prod.: Ken' Ichiro Utsunomiya. Dist.: Ciné-Horizon. Dur.: 2 X 50 mn. Présenté en version originale sous-titrée. Sortie à la vente le 10 décembre.

Jamais cependant, Rin Taro, grand ordonnateur de cette fresque, n'oublie de se parer d'un humour bon enfant, intentionnellement puéril. Drôles les gags où Pritz use de grenades rondes qui, sur le mode farces & attrapes, tirent la langue avant d'exploser. Comiques aussi les réactions des cristaux dans le corps des héros, les fesses fluorescentes de Linary... À tous les niveaux (pictural, thématique...), **Final Fantasy** atteint les cimes du manga animé. Destiné à la vidéo, il en remontre à bien des productions cinéma.

Marc TOULLEC





Trois visages de Kato, un démon dévoué au plus profond de son âme à la destruction de Tokyo. Un Dark Vador du pentacle !



le choc des mondes

MEGALOPOLIS 3 - L'EVEIL DU DRAGON
MEGALOPOLIS 4 - L'UTIME DÉFI

Suite et fin d'une des plus fameuses séries du manga animé directement tourné pour la vidéo.
Le démon rôde toujours dans les combles de Tokyo récemment rasée par un gigantesque tremblement de terre. Nous sommes en 1923 et l'ingénieur Tatsumi bâtit les plans d'une nouvelle ville dotée d'un réseau de voie ferrée souterrain. C'est justement pendant les travaux que des ouvriers atteignent une zone maudite, le Cœur du Dragon, où sévissent de petits cyclopes gélatineux et gloutons. Contactés par les autorités, le professeur Terada et le médium Kurado embarquent sur un gigantesque robot en forme de Bouddha, armé pour éradiquer la menace. Pendant que les deux hommes pénètrent dans les entrailles de la Terre, l'indestructible Kato harcèle de nouveau la jeune Ukiko, que protègent à peine les incantations sacrées de sa tante, la valeureuse prêtresse Keiko Tatsumi.
Si dans **L'Éveil du Dragon** le danger vient du plus profond de la terre, il arrive dans **L'Ultime Défi** de l'espace. Des mathématiciens décryptent une équation effectuée par Ukiko. Par ses calculs, l'adolescente présage l'alignement imminent de certaines planètes du système solaire, un alignement qui causera le total anéantissement de Tokyo... Une fois de plus, pendant que la lune se rapproche dangereusement de la Terre, Keiko Tatsumi, chevauchant un légendaire cheval blanc borgne, accourt vers le sinistre repaire où Kato orchestre la catastrophe à grand renfort de formules cabalistiques, de pentacles géants découpés dans l'écorce terrestre...

Du même niveau que les deux précédents **Megalopolis**, **L'Éveil du Dragon** et **L'Ultime Défi** fourmillent de vignettes superbes, montées, assemblées comme le seraient les plans d'un film interprété par des comédiens de chair et d'os. Superviseur de la mise en scène, Rin Taro veille à ne jamais sombrer dans la redite, les images jumelles, les mouvements d'appareil systématiques. Mieux que personne, il exploite l'espace, les décors, les silhouettes, via des travellings, plongées, contre-plongées, plans d'ensemble, plans américains... En quelques minutes, Rin Taro gomme le manga animé pour imposer le film tout simplement. Son art du découpage minutieux éclate dans les apparitions du très ricanant démon Kato (impérial, il surplombe la ville sur une titanesque raie manta aérienne !), les cataclysmes à répétition, le sol littéralement aspiré par l'attraction de la lune, la petite Yukiko captive du vortex organique de Kato... Des morceaux d'anthologie qui ne portent jamais ombrage à des instants plus discrets où des accessoires aussi insignifiants qu'un parapluie ou des tongs s'octroient une importance toute particulière.

***Doomed Megalopolis Vol. 3 - The Gods of Tokyo/The Rise of the Dragon & Doomed Megalopolis Vol. 4 - The Battle for Tokyo/The Final Challenge**. Japon. 1992. Réal.: Rin Taro & Kazushige Kume Scén.: Akimori Endo d'après le livre de Hiroshi Aramata. Dir. artistique : Hideyoshi Kaneko. Mus.: Kazz Toyama. Prod.: Masako Takahashi & Masao Maruyama pour Toei Video/Oz Corporation. Dist.: PFC Vidéo. Dur.: 2 x 40 mn. Présentés en version française. Sorties respectives fin octobre et fin novembre.*

Comment êtes-vous devenu réalisateur ?

À la fin des années 50, j'avais 15-16 ans et je voulais déjà réaliser, mais je ne savais pas comment faire. Alors j'ai écrit un scénario que j'ai envoyé à Kumio Watanabe, qui travaillait à la *Toei*. J'adorais les films de sabres et de yakusas de cette compagnie. Il s'est donc amusé à me le corriger et nous avons commencé une longue correspondance. Mais j'étais trop jeune pour commencer une carrière de réalisateur. Alors je suis devenu «salary-man», comme les autres Japonais de ma génération, occupant mon temps libre à dessiner. Je bricolais aussi, essayant de faire des dessins animés dans ma cuisine, en imbibant de cire du papier par exemple... Puis en 1958, j'ai appris que la *Toei* voulait fonder un grand studio d'animation pour faire **La Légende du Serpent Blanc**, et recherchait des dessinateurs pour préparer un long métrage qui devait rivaliser avec Walt Disney. Il y avait 300 candidats pour 150 places : je suis arrivé deuxième car je dessinais très bien. Et c'est ici que j'ai fait ma rencontre avec Osamu Tezuka. J'étais un peu comme lui. Je ne pouvais pas m'adapter à la vie trop réglée, à l'ambiance de travail de la *Toei*. Aussi, lorsque Tezuka est parti fonder *Mushi Pro*, je l'ai suivi.

Comment se passait cette collaboration avec celui que les Japonais considèrent comme le dieu des mangas ?

J'ai commencé à travailler avec lui comme animateur, mais je lui ai toujours fait part de mon désir de faire de la réalisation. Par défi, il m'a confié la réalisation du quatrième épisode d'***Astro le Petit Robot***, et je suis resté 9 ans à *Mushi Pro*, jusqu'en 1971, m'occupant notamment des séries ***Le Roi Léo*** et ***Le Groupe des Malins Détectives***...

Racontez-nous votre première réalisation...

Oh la la... C'est vieux maintenant... Ce qui était bien avec Tezuka, c'était qu'il nous laissait une certaine liberté dans le travail. On n'utilisait pas ses mangas comme un storyboard. Pour la mise en scène, on pouvait faire d'autres choses, innover... Avec cet épisode d'***Astro***, j'ai écrit le scénario, puis j'ai essayé d'utiliser toutes mes influences cinématographiques, en particulier celles qu'a exercé sur moi le cinéma français. Pendant la réalisation, Tezuka venait me voir et me demandait des conseils : «Comment tu fais ça ?», «Qu'est-ce que tu penses de cette réalisation ?»... Il venait à n'importe quelle heure, il pouvait vous réveiller pour discuter de ce genre de chose ! Bref, c'était un dialogue permanent... Ce qui est fou de la part de quelqu'un qui a tout inventé dans le domaine du manga...

Après 1971, qu'êtes-vous devenu ?

Après avoir quitté *Mushi Pro*, j'ai toujours travaillé en free-lance, souvent avec les équipes de *Madhouse*, dirigé par Maruyama. À l'époque où j'ai commencé à travailler avec eux, Kadokawa m'a proposé de réaliser un projet ensemble, **Harmaguedon**, pour lequel je désirais utiliser Katsuhiro Otomo en tant que character designer. Tout ça parce que j'avais envie de faire un film qui sonne comme le début d'une nouvelle ère dans l'animation. À ce moment-là, Otomo n'était pas aussi connu qu'aujourd'hui. Mais je savais qu'il dessinait bien. Pour l'époque, son travail était très raffiné et surtout novateur. Ce film lui a permis de faire sa place dans le monde de l'animation.

Vos réalisations sont tirées de mangas papier. Quelles sont vos relations avec leurs auteurs ?

un artiste sous influences...

interview

RIN TARO

Un des hommes les plus respectés de l'animation japonaise, un auteur qui lui a donné ses lettres de noblesse et quelques-uns de ses plus beaux fleurons : la série MEGALOPOLIS, un MACROSS pour le cinéma, le monumental FINAL FANTASY... Rin Taro naît en 1941 à Tokyo dans une famille dont le père voue un culte fanatique à... Jean Gabin et Alain Delon. MÉLODIE EN SOUS SOL et LE CLAN DES SICILIENS marquent à ce point le jeune homme qu'il décide de devenir réalisateur. Réalisateur de mangas animés formé par Tezuka, le guide spirituel de toute une profession. Poète imaginatif et technicien diablement efficace, autant porté vers les personnages que vers les frasques spectaculaires à base de robots géants et de monstres hauts comme des montagnes, Rin Taro élève l'animation japonaise à son plus niveau. Celui d'Otomo et de Myazaki...



Rin Taro : l'artiste sur sa planche à dessin, l'instrument de la création...

Franchement, je suis très instable, voire schizophrène. Il y a en moi une personne qui aime à la fois la nature et une autre qui peut aimer la technologie très polluante. Donc, j'accepte des projets à condition qu'ils me touchent. Ce que je recherche, c'est une nouvelle forme d'écriture dans l'animation ; je m'intéresse plutôt à l'élargissement de ses possibilités. Je ne suis pas un auteur qui exploite des thèmes. Je pense que ce point est la plus grande différence entre Miyazaki et moi. J'admets qu'il est plus un «auteur» que moi. Je suis plutôt un artisan qui travaille par curiosité personnelle. Je fais partie de la génération d'après-Guerre qui a accepté pour la première fois la culture américaine, comme le jazz par exemple, tout en continuant d'écouter les chansons traditionnelles japonaises. J'ai grandi dans une ambiance où ces deux cultures tout à fait différentes cohabitaient. J'admire le monde occidental et j'aime la culture traditionnelle japonaise. Je suis par conséquent assez adroit pour pouvoir manier selon les cas le style européen et le style japonais. L'œuvre sur laquelle se reflète le plus mon identité personnelle est **Meikyu Monogatari**. Ce film est né de ma propre idée. Je me suis inspiré des odeurs de la vie qui emplissaient les ruelles de Tokyo que je connaissais quand j'étais petit. J'ai décrit à la fois un Pierrot de cirque proche de l'univers de Pierre Etaix et une mère typiquement japonaise qui prépare le dîner à la cuisine. Déjà, à l'étape de l'élaboration du concept, on avait trouvé le sous-titre **Manie Manie** en employant le mot français. Ce n'est pas un film pour le grand public, c'est un film d'auteur de haut niveau technique.

Comment travaillez-vous à la réalisation, et plus globalement, comment définiriez-vous un réalisateur de dessin animé ?

Il y a peu de différence entre un réalisateur de dessin animé et un réalisateur de film avec des acteurs réels. Personnellement, je m'occupe d'abord principalement du storyboard en me documentant beaucoup sur les auteurs du manga. Puis je forme les équipes de travail. Comme cela fait 35 ans que je travaille dans ce milieu, je connais à peu près tout le monde. Je ne suis pas attaché à une équipe en particulier, à part mes amis de *Madhouse*. Chaque projet est original et a besoin de personnel différent. Ainsi, un travail sur **Final Fantasy** ne peut être comparé à celui sur un dessin animé d'après un manga des Clamp. Cela me laisse un plus grand champ d'action pour mes réalisations. Bref, quand l'équipe est montée, je peux enfin travailler... Je suis au début les directives des sponsors et producteurs, mais à la fin, je fais un peu ce que je veux...

Quel est votre regard sur l'animation japonaise actuelle et son futur ?

J'aime beaucoup l'animation mais je déteste l'environnement de la production, avec ces sponsors qui veulent gagner beaucoup d'argent et confient rarement le travail aux véritables créateurs. Malheureusement, cette situation existe depuis l'apparition du manga animé, et je pense sincèrement qu'elle ne va pas en s'améliorant. Gagner sa vie avec l'animation est de plus en plus difficile. Savez-vous que le budget alloué par épisode pour les séries télé n'a pas évolué depuis Tezuka, c'est-à-dire 1960 ? Dans un tel état de stagnation, il est admirable que *Ghibli* (*le studio de Miyazaki, créateur de* **Porco Rosso**, NDR) soit parvenu à la situation idéale : ils maintiennent un haut niveau de qualité, gagnent bien, et paient bien l'équipe... C'est un cas très rare de studio ayant réalisé une bonne circulation économique. Heureusement, le fait que beaucoup de jeunes aiment l'animation japonaise aux États-Unis et en Europe, surtout en France, est réconfortant.

L'animation japonaise est un peu spéciale : elle n'utilise pas d'acteurs réels mais bon nombre de techniques cinématographiques au niveau du montage, des plans...

Je n'étais pas un admirateur de Walt Disney, contrairement aux autres dessinateurs de ma génération. Je préférais le cinéma. Quand on a fait ***Astro Boy***, on a tenté de surpasser Disney. Personnellement, je désirais introduire les techniques de cinéma dans l'animation. Aujourd'hui, il y a beaucoup de gens qui s'intéressent au cinéma comme Otomo, mais à l'époque, c'était un point de vue exceptionnel. Tezuka a vu **Fantasia** plus de 30 fois. C'est quelqu'un qui a étudié l'animation par l'animation. C'est pourquoi la plupart de ses films expérimentaux dépendent de la tradition de l'animation, comme l'école de l'Europe de l'Est par exemple.

N'avez-vous eu jamais l'envie de tourner votre film «live» comme l'a fait Katsuhiro *Akira* Otomo avec *World Appartment Horror*, ou bien Mamoru *Patlabor* Oshii avec *Cerberus Panzer Corps* ?

J'ai eu le complexe du film «live» pendant longtemps. Un jour, j'ai compris qu'il me serait difficile d'obtenir un plan du soleil qui se couche sur la terre de l'Afrique, puisque je ne suis ni Kurosawa, ni Spielberg. L'animation offre plus de possibilités que le cinéma. On peut inviter dans un film des esquimaux ou des créatures imaginaires, demander facilement aux dessinateurs de faire le soleil de l'Afrique. En tant qu'admirateur du cinéma français, je rêvais de faire un film d'aventures avec Alain Delon. Mais aujourd'hui, je pense sérieusement à faire l'animation de «L'Eve Future» de Villiers de L'Isle-Adam. J'aime bien également le cinéma fantastique. J'espère réaliser un jour une nouvelle version de **Metropolis** en utilisant des images de synthèse.

L'animation japonaise se décline sur plusieurs supports : le cinéma, la télévision et la vidéo... Lequel préférez-vous en tant que réalisateur ?

Il n'y a pas d'énormes différences, même si chaque média possède ses propres caractéristiques. On peut s'adresser au grand public avec le cinéma et la télé. En vidéo, le public est plus restreint, mais la liberté plus grande. Pour le cinéma, il y a beaucoup de sponsors, comme la maison de disques, la grande entreprise de commerce, etc.. Cela nous permet de gagner davantage d'argent, mais c'est un énorme poids à gérer. Cela entraîne de nombreuses restrictions : on est par exemple obligé d'utiliser les musiques du sponsor. Mais l'animation est une véritable passion ; je peux dessiner jour et nuit, comme beaucoup d'autres que je connais. Ce ne sont pas les grandes sociétés qui soutiennent l'animation, mais les dessinateurs qui aiment dessiner plus que tout.

Cette dernière décennie, on dit que le cinéma japonais doit énormément à l'animation, en termes de créativité, mais aussi en termes économiques car les films animés font de fortes entrées en salle. Peut-on dire que l'animation est aujourd'hui plus riche que le cinéma ?

La première animation japonaise pour la télé a été ***Astro Boy***. C'est celle qui a marqué l'histoire de la culture télévisuelle japonaise. Mais à l'époque, que n'a-t-on pas entendu : *Astro* était présenté comme un «electronic picture story show». C'est vrai qu'il existe encore aujourd'hui des contradictions dans le système de production, que les gens des studios continuent de souffrir. Beaucoup de travail et peu d'argent, ça ne change pas beaucoup. Mais en 30 ans, nous avons pris confiance en notre métier, et les nouveaux talents s'assemblent autour du monde de l'animation.

Propos recueillis par
Pierre CHIFFONNANTE et Keibun FUKUDA

actualité vidéo

FLASH GORDON

CONQUIERT L'UNIVERS

Les télés ne se battent pas pour diffuser des serials, malgré quelques efforts de ARTE (ZOMBIES OF THE STRATOSPHERE en ce moment). Il en va de même pour la vidéo qui rechigne à présenter un genre conçu à l'époque pour être consommé à raison d'un épisode par semaine. La sortie de ce FLASH GORDON CONQUIERT L'UNIVERS a donc valeur d'événement, et laisse plein d'espoirs quant à la présentation dans l'avenir de joyaux toujours invisibles...

En 1929, le krach boursier de Wall Street sonne le début d'une crise économique et sociale sans précédent aux États-Unis. Pendant que les citoyens américains affrontent jour après jour la Grande Dépression, des héros infaillibles commencent à se multiplier dans les dernières pages des quotidiens, emmenant les lecteurs loin de leurs problèmes, vers des planètes inconnues dont les habitants n'ont aucune idée de la valeur du dollar. C'est dans ce contexte que la bande dessinée de science-fiction prend véritablement son envol, avec les parutions notamment de «Buck Rogers in the 25th Century», «Brick Bradford» et... «Flash Gordon». Né le 7 janvier 1934 du crayon d'Alex Raymond et de la société *King Feature Syndicate* pour concurrencer justement Buck Rogers, celui qu'on connaît ici sous le nom de Guy l'Éclair rencontre un succès immédiat. Et il ne faut en effet qu'un an et demi pour qu'*Universal* acquière les droits du cartoon-strip, dans le but de l'adapter en serial. Convaincue du potentiel



Ming (Charles Middleton) et son attraction favorite : une danseuse exotique !



Flash Gordon (Buster Crabbe) s'infiltre dans le repaire de Ming. Gare !

de **Flash Gordon**, la production offre une enveloppe de 350.000 dollars, un chiffre frisant le ridicule même pour l'époque, mais malgré tout deux à trois fois supérieur à la moyenne des budgets alors établis. Car la réussite de l'entreprise passe évidemment par la visualisation des vignettes d'Alex Raymond, où décors exotiques, peuples improbables, monstres extravagants et fusées spatiales abondent. Diplômé de l'Université de Yale et joueur de polo de renommée mondiale, Flash Gordon est donc un héros à la fois cultivé et sportif. Pour trouver l'interprète idéal, *Universal* passe une annonce dans *Hollywood Reporter*. Buster Crabbe, alors sous contrat avec *Paramount*, se présente aux auditions : «*J'adorais les bandes dessinées d'Alex Raymond, mais ce projet de* **Flash Gordon** *me paraissait insensé. Comment traduire en images l'imagination débordante de Raymond ? C'est donc sans vraiment y croire que je me suis présenté. Il y avait là des acteurs qui auraient fait d'excellents Flash Gordon, et alors que j'étais sur le point de repartir, le producteur Henry McRae vint vers moi et me demanda ce que je faisais là. Je lui répondis que j'étais venu par simple curiosité, ce qui apparemment lui plut puisqu'il me proposa d'incarner Flash Gordon. Au fond de moi, j'espérais que* Paramount *refuse de me «prêter» à* Universal*, ou que je serais occupé sur un autre film. Vous connaissez la suite !*». La suite ? Entre 1936 et 1940, Buster Crabbe sera trois fois Flash Gordon. Détail amusant : à l'instar du personnage, Crabbe est un sportif accompli, médaillé d'or en natation aux Jeux Olympiques de 1932, année où Johnny Weismuller, multiple recordman du monde dans la même discipline, devient le Tarzan triomphant d'une longue série de films. À son niveau, celui du serial, Buster Crabbe connaît rapidement la même notoriété, le **Flash Gordon** de 1936 passionnant le public et engendrant deux suites, **Flash Gordon's Trip to Mars** (1938) et ce **Flash Gordon Conquiert l'Univers** (**Flash Gordon Conquers the Universe**, 1940) qui nous intéresse ici.

La mise en chantier de **Flash Gordon Conquers the Universe** succède à la présentation de **Buck Rogers** l'année précédente. Avec le héros du 25ème siècle, *Universal* compte au moins égaler les entrées de **Flash Gordon** et convainc Buster Crabbe de tenir le rôle titre. Mais alors que le comic strip «Buck

Rogers» est antérieur de cinq ans à celui d'Alex Raymond, le serial, lui, est perçu comme une pâle imitation de **Flash Gordon** et n'attire pas la foule. Devant cet échec, *Universal*, après avoir envisagé de donner une suite plus attrayante à **Buck Rogers**, se rabat sur la formule gagnante, à savoir une troisième aventure de **Flash Gordon**. Pèse également dans cette décision le fait que de nombreuses scènes, décors et stock-shots prévus pour les deux premiers serials, n'ont finalement pas été utilisés. Car il faut le savoir, l'économie constitue l'une des bases fondatrices du genre et certaines scènes sont carrément dictées par la disponibilité (gratuite évidemment) d'une série de costumes, d'un décor poussiéreux, ou encore d'images documentaires. Les tournages eux-mêmes représentaient de véritables défis, comme se souvient Buster Crabbe : «*Sur les **Flash Gordon**, nous étions obligés de nous lever à sept heures, pour le maquillage. À huit heures, nous étions prêts à tourner. Nous ne sortions jamais du studio, pas même pour le repas du soir. Nous dînions sur le décor, avant de travailler quelques heures encore. Les acteurs étaient censés pourvoir disposer de douze heures de repos entre chaque jour de tournage, mais à cette époque, les syndicats n'étaient pas très puissants, surtout à* Universal *!*». Syndicats ou pas, rien ou presque n'a changé lorsqu'il s'agit de tourner beaucoup pour très peu d'argent. Ceux qui ont travaillé pour Roger Corman et autre Charles Band en savent quelque chose !

C'est donc notamment avec les fusées spatiales empruntées à un musical de SF (**Just Imagine**, 1930), la bande originale de films faits maison (**L'Homme Invisible**, 1933 ; **La Fiancée de Frankenstein**, 1935), des images d'avalanche provenant d'un documentaire allemand (**The White Hell of Pitz Palu**, 1930), des femmes dénudées dansant devant une idole et échappées d'une autre production *Universal* (**The Midnight Sun**, 1927), que les réalisateurs Ford Beebe et Ray Taylor entament le tournage de **Flash Gordon Conquers the Universe**, un titre qui inquiète d'emblée les fans, peu habitués aux désirs expansionnistes de leur héros préféré. Il s'avère heureusement que si Flash Gordon rêve de conquérir l'univers, «L'Univers» n'est autre que Ming en personne, qui vient de s'affubler d'un nouveau et glorieux surnom ! Tué à la fin de **Flash Gordon's Trip to Mars**, l'Empereur Ming (dont le maquillage évoque bien sûr le «péril jaune») est donc ressuscité ici sans explication, et décide instantanément, de sa planète Mongo, de répandre sur la Terre une poudre baptisée la Mort Pourpre. Les premières victimes sont facilement identifiables : elles ont une tache violette sur le front ! Il n'en faut pas plus pour que Flash Gordon contre-attaque avec l'aide du pot de fleur de service, la charmante brunette Dale Arden (Carol Hugues remplace Jean Rogers, pour cause de mariage avec la *20th Century Fox*) et le Dr. Zarkov, un savant qui a réponse à tout. Le trio, rejoint par le Prince Barin (un minet en collants qui ne s'est jamais remis de Robin des Bois), s'envole pour la planète glacière Frigia (dont seuls les habitants ont le secret pour ne pas se les geler) pour en extraire un minéral, la Polarité, qui constituerait selon Zarkov le parfait antidote à la Mort Pourpre (heureux !). C'est l'argument autour duquel s'organise une gigantesque course-poursuite, entre les héros et la garde armée de Ming, un long chassé-croisé où les protagonistes changent de planète à chacun des douze épisodes que constitue ce serial assez réjouissant.



Flash préfère-t-il les gros tromblons à la belle Dale Arden (Carol Hugues) ? Ça se discute !

Évidemment, la vision en continu provoque assez rapidement le ras-le-bol, surtout lorsque le même plan d'atterrissage de la fusée spatiale de Flash est utilisé pour la quinzième fois. Mais replacé dans les conditions de projection de l'époque - un épisode par semaine - **Flash Gordon Conquers the Universe** conserve une véritable efficacité, notamment à cause de ses «cliffhangers» (fin d'épisode en suspens et à suspense) très réussis. Mais il faut quand même l'avouer, le plaisir pris participe pour beaucoup ici à la recherche perverse de «la scène ridicule» ou du «détail qui tue». Exemples. À la cour de Ming, on reconnaît le grade des officiers à la taille de la plume qu'ils arborent sur leur casque : plume de moineau pour le trouffion, jusqu'à la plume d'autruche pour Ming qui, dans ce costume d'apparat, pourrait facile lever la jambe avec les filles du Crazy Horse ! La découverte des Alienomates, robots-bombes télécommandés à distance, vaut également son pesant de craignos (monsters, bien sûr) : les braves figurants sont enrubannés d'aluminium et miment tant bien que mal leur état de robots par des gestes furieusement désordonnés qu'un filmage en accéléré rend irrésistibles. Ce sont d'ailleurs sans doute les mêmes figurants qui donnent vie aux Hommes-Pierres. Des mutants ? Non, des gens malins déguisés en minéraux pour tromper les dragons géants qui sévissent sur leur planète (en fait des pauvres lézards maquillés auxquels on crie «bouh» pour qu'ils détalent devant la caméra !). On retrouve plus tard dans leur caverne les Hommes-Pierres, qui se gardent bien d'enlever leur costume, car il ne s'agirait quand même pas qu'on reconnaisse la figuration du palais de Ming ! Ces fous rires assurés ne font heureusement pas oublier que les réalisateurs de l'époque ne reculaient devant rien pour raconter une histoire nécessitant des moyens qu'ils n'avaient assurément pas. Tant pis, inlassablement, ils produisaient du rêve dans des conditions proches du cauchemar. Et faisaient souvent preuve d'autant d'héroïsme que les héros auxquels ils donnaient vie. Certains diront qu'il y avait un marché porteur à occuper. Aujourd'hui, on préfère, à raison, parler de cause à défendre.

Vincent GUIGNEBERT

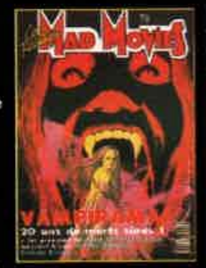
*USA. 1940. Réal.: Ford Beebe et Ray Taylor. Scén.: George H. Plympton, Basil Dickey, Barry Shipman d'après la bande dessinée d'Alex Raymond. Prod.: Henry McRae pour Universal/Republic. Int.: Buster Crabbe, Carol Hugues, Frank Shannon, Charles Middleton, Roland Drew, Don Rowan... 3 K7 de 77 mn comprenant chacune 4 épisodes (malheureusement présentés dans une version française qui fait peur). 1 : **The Purple Death, Freezing Torture, Walking Bombs, The Destroying Ray**. 2 : **The Palace of Terror, Flaming Death, The Land of the Dead, The Fiery Abyss**. 4 : **The Pool of Peril, The Death Mist, Stark Treachery, Doom of the Dictator**. Dist.: Master Films. Sortie à la vente pour la 1ère K7 début décembre.*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS



MAD MOVIES

26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutant
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3







94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Waterworld, Aux Frontières du Réel, Mortal Kombat

IMPACT









1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les Trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborh, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Aliens», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV



ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris).
Egalement disponible, la réédition du premier tome : **ZE CRAIGNOS MONSTERS**, 240 F (port compris).



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 20 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES				26	27	29	30	32	33	34	35	36
37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50
51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63
64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90
91	92	93	94	95	96	97	98					
IMPACT	1	2	3	4	5	6	7	8	9	11	12	
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25
26	27	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39
40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52
53	54	55	56	57	58	59						

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

VIDEO ET DEBATS



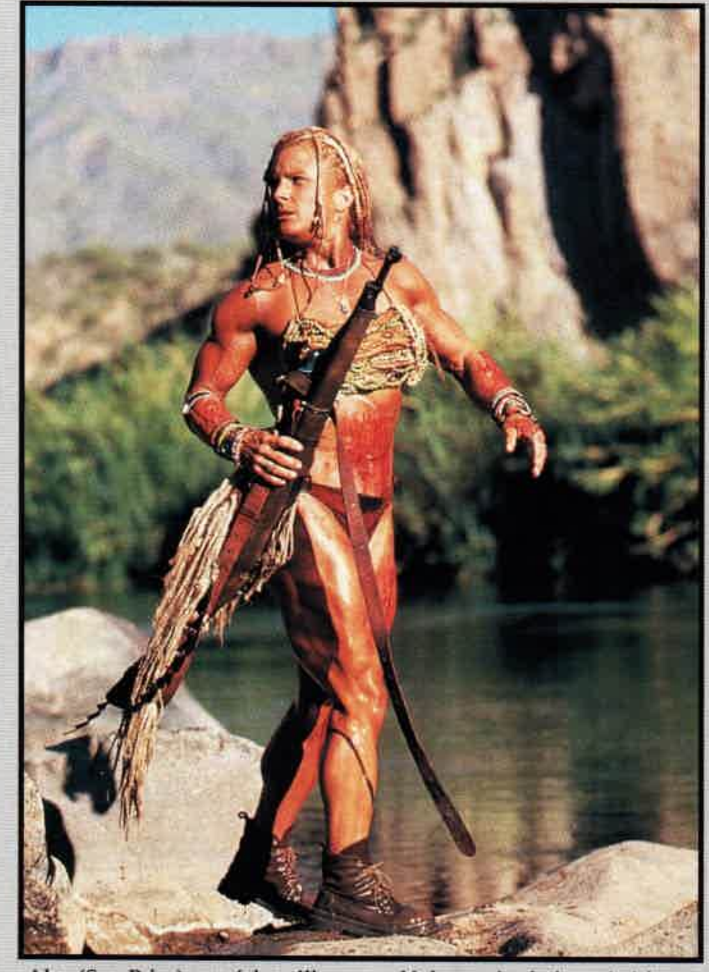
Un maniaque des grands couteaux et des horloges brisées.

MORT ANNONCÉE

Un tueur en série, alias le Tueur à l'Horloge, sème la terreur dans une petite ville des États-Unis. Officiellement abattu par la police, il fait un come-back que Rebecca Darcy voit en rêves prémonitoires, en alternance avec la balançoire où jouait sa petite sœur assassinée. Elle demande conseil à Catch Odell, un professeur de criminologie dont la femme a, elle aussi, été tuée par le maniaque. Odell porte tous ses soupçons sur le malheureux gérant d'un restaurant-rapide. Mais des doutes subsistent, surtout que l'enseignant possède une personnalité très ambiguë, qu'il voue un culte suspect à sa défunte épouse dont il préserve la chambre en l'état depuis la nuit du drame...

Un suspense routinier, plan-plan, que ses interprètes (Daniel Baldwin, gras et inexpressif, et Jennifer Beals, en rade depuis **Flashdance**) ne tirent pas vers le haut. Des rêves prémonitoires saturés de violet, une séance d'hypnose à base de métronome, le jeu appuyé de certains comédiens (faut bien élargir le cercle des coupables potentiels !), des ficelles grosses comme des câbles, la partition très **Vendredi 13** de Harry Manfredini (compositeur de la saga de Crystal Lake justement !), l'inévitable idylle entre les deux têtes d'affiche... **Mort Annoncée** passe scrupuleusement en revue tous les clichés qu'un bon scénario de film d'épouvante doit contourner pour faire illusion.

***Dead on Sight**. USA. 1994. Réal.: Ruben Preuss. Int.: Jennifer Beals, Daniel Baldwin, Kurtwood Smith, William H. Macy... Dist.: PFC Vidéo. (Sortie à la location mi-octobre).*



Alex (Sue Price) : un échantillon musclé de manipulation génétique.

SANS PITIÉ NI PARDON

Déjà réunis dans **TC 2000**, Billy Blanks et Jalal Merhi récidivent dans le genre science-fiction/baston. Très prisée actuellement, la réalité virtuelle sert d'argument à cette série B sans le sou. Son méchant en chef, Warbeck (Wolf Larson, un récent Tarzan télé) la détourne pour entraîner ses tueurs et les élèves de son académie d'arts martiaux. Un tantinet mégalomane, celui-ci encaisse de grosses sommes pour notamment liquider des témoins à charge protégés par le FBI. Après qu'un flic ait laissé sa peau dans l'infiltration de l'organisation criminelle, Justin Vanier, la «taupe» Eric (Jalal Merhi qui change de moumoute à chaque film) et la jolie informaticienne Vicky découvrent le pot aux roses. Coûte que coûte, ils doivent empêcher le meurtre commandité de Goldberg, une mission pas évidente, surtout dans l'arène de la réalité virtuelle...



Plus action que science-fiction, **Sans Pitié ni Pardon** ne se distingue guère de dizaines d'autres petits budgets. Au passage, réalisateur et scénariste tentent un mouvement d'approche vers **L'Arme Fatale 3** (un flic noir, l'autre blanc, un témoin insupportable et une walkyrie en jogging). Quant aux séquences situées à l'intérieur des programmes de castagne, quelle rigolade ! Les effets spéciaux graphiques renvoient directement aux bons vieux trucages des émissions de variété du milieu des seventies, psychédéliques malgré eux et très en retard en regard des performances actuelles. Faut tout de même assister à la conférence virtuelle de Jalal Merhi et Laurie Holden, les têtes suspendues dans les cieux devant un parterre de combattants attentifs et dans la position du lotus !



Billy Blanks/Wolf Larson : une empoignade qui n'a rien de virtuelle !

***Expect no Mercy**. USA. 1994. Réal.: Zale Dalen. Int.: Billy Blanks, Jalal Merhi, Wolf Larson, Laurie Holden, Anthony de Longis, Michael Blanks... Dist.: Delta Vidéo. (Sortie à la location mi-septembre).*

NEMESIS 2

Pas question de solder le dossier **Nemesis** sous prétexte qu'Olivier Gruner, héros du premier tome, refuse de remettre ça. Chez *Imperial*, on aime presser le citron jusqu'à la dernière goutte, rentabiliser un filon. Les séquelles sont faites pour ça. Gros succès vidéo sur le marché international, les aventures d'Alex Rain génèrent donc deux suites tournées parallèlement par le mercenaire Albert Pyun, réalisateur de l'original. Faute d'Oliver Gruner, il féminise le scénario. Un bien grand mot d'ailleurs en regard de la plastique de Sue Price. Petite, ultra-baraquée, des mollets à faire pâlir un champion cycliste, des cuisses à rendre jaloux un rugbyman, la poitrine tirée vers l'intérieur mais bondée par une injection massive de silicone... Pour aggraver son cas, Sue Price est une comédienne atroce. Qu'importe, pour avoir dirigé Kathy Long dans **Knights** et la gymnase Kristie Phillips dans l'inédit **Spitfire**, Albert Pyun n'a plus aucun complexe. À Sue Price d'incarner Alex, fille de Zana, sa mère-porteuse, rebelle à la tyrannie des machines en l'an 2077. Dotée d'un ADN (un gène mutant mis au point par un scientifique opposé au pouvoir des cyborgs) qui explique tant son extraordinaire puissance physique qu'un crâne bien rempli (!), elle grandit au sein d'une tribu au fin fond de l'Afrique Orientale de 1980 après que maman ait remonté le cours du temps. Mais quelque vingt ans après, un androïde apparaît pour lui mener la vie dure et l'embarquer à nouveau en 2077. Dans sa fuite, Alex se heurte à des rebelles sanguinaires, à deux Américaines chasseuses de trésor, dont l'une est une salope de première...

Une vingtaine de minutes durant, Albert Pyun ordonne à Sue Price de courir, sauter, tourner sur elle-même comme une toupie, tirer... Tout pour éviter qu'elle parle, y compris en dialecte africain. À ses trousses : un robot caoutchouteux dont le comportement se calque sur celui du Predator, miroitement en guise de camouflage de rigueur. Un méchant qui doit plus au RoboWar d'une glorieuse série Z italienne qu'à un androïde digne de ce nom. Ringard est donc le mot qui définit le plus précisément ce **Nemesis 2** tout de même rehaussé par un rythme trépidant et quelques cascades d'inspiration chinoise. Faut voir Sue Price en pleine chute libre lardant de plomb son prédateur tout feu tout flamme ! Mais, au rayon des femmes musclées proies des cyborgs, la Linda Hamilton des **Terminator** se classe dans une catégorie nettement supérieure. Les quelques aficionados de Sue Price retrouveront prochainement ses formes suspectes et ses gros bras dans **Nemesis 3 - Time Lapse**.

***Nemesis 2 - Nebula**. USA. 1994. Réal.: Albert Pyun. Int.: Sue Price, Chad Stahelski, Tina Cote, Earl White, Jahi J.J. Zuri, Karen Studer... Dist.: PFC Vidéo. (Sortie à la location début décembre).*

PUPPETOON

Un film estampillé *Troma* pour rendre hommage à George Pal disparu en 1980, un authentique magicien du 7ème art malheureusement passé aux oubliettes. Si le cinéphile se souvient encore de lui, c'est surtout pour ses longs métrages. Producteur (**Le Choc des Mondes, La Guerre des Mondes, La Conquête de l'Espace, La Guerre des Cerveaux, Doc Savage Arrive, Quand la Marabunta Gronde**), réalisateur (**La Machine à Explorer le Temps, Atlantis-Terre Engloutie, Les Aventures de Tom Pouce**), George Pal œuvre tout azimut dans le domaine de l'imaginaire. Très attentif aux effets spéciaux de ses films, il décroche à quatre reprises l'Oscar.

Né à Cegled (Hongrie) en 1908, cet ancien dessinateur immigre en 1940 aux États-Unis après être passé par la France et la Hollande. L'invasion nazie de l'Europe le contraint, à l'instar de dizaines d'autres créateurs et comédiens célèbres, à fuir. Engagé par la *Paramount*, il travaille sur une série de courts métrages animés. Une animation sans commune mesure avec celle des studios *Walt Disney* puisqu'elle s'effectue en trois dimensions. Aux dessins, George Pal préfère les marionnettes, les figurines de quelques centimètres auxquelles il injecte la vie avec la virtuosité, l'adresse technique, l'humour et l'imagination des plus grands.

Ce sont ces marionnettes les vedettes de **Puppetoon**, anthologie montée en 1987 par Arnold Leibovit, un admirateur fanatique de George Pal à qui il consacre également le documentaire **The Fantasy Worlds of George Pal**. Soucieux d'introduire au mieux les courts métrages de George Pal, Arnold Leibovit se fend d'un prologue original rassemblant quelques ténors de l'animation contemporaine (Gene Warren Jr., Charlie & Steve Chiodo, David Allen). Ces quelques minutes présentent Archie, un tyrannosaure débonnaire, végétarien, flanqué d'un râtelier, star d'un film dans lequel il doit terroriser une biche. À son metteur en scène, la frite Pokey, il vante les mérites de son mentor, de l'homme qui lui a appris le métier, George Pal. Pour emporter ses suffrages, il lui projette ses fleurons. De petits chefs-d'œuvre sous forme de *musicals*. Admirablement conjugués à la musique, ces films virevoltent allégrement du French Cancan à une valse élégante calquée sur les meilleurs moments de la comédie musicale de l'époque. Des ballets somptueux effectués par des répliques expressives de Fred Astaire et Ginger Rogers. Mais ce n'est pas tout, loin s'en faut. Mélomane, George Pal donne dans les airs exotiques et aromatisés de monoï de **South Sea Sweethearts**, où un naufragé tombe amoureux d'une vahiné qu'il sauve des mains de vilains cannibales. Dans **Philips Cavalvade**, il vante la variété des musiques que peut diffuser une bonne vieille TSF, des violons tziganes aux valses viennoises. Radio antique encore dans **The Sleeping Beauty**, version originale de «La Belle au Bois Dormant» dont le Prince Charmant réveille la princesse après que de nombreux soupirants se soient cassés les dents des siècles durant ! **Puppetoon** se fait jazzy lorsqu'un gamin pénètre dans un magasin d'instruments de musique (**Jasper in a Jam**), negro-spiritual lorsqu'un colosse bat à plate-couture une machine destinée à remplacer l'homme dans l'installation des traverses de chemin de fer (**John Henry**) ! **Tubby the Tuba** suit un tuba malheureux de ne pas pouvoir entonner une mélodie gracieuse, exercice délicat que lui apprend une grenouille ! **Tubby the Tuba**, un court métrage auquel **Fantasia** doit beaucoup dans sa manière de décrire un orchestre. Les inconditionnels de Tex Avery doivent rendre à César ce qui appartient à César avec **Together in the Weather**. Dans cette love-story météorologique, Punch se fait allumer par sa voisine Judy, accro aux changements de toilette. Des tenues qui vont du très prude au pull-over tendu à mort par les deux bonnets d'un soutien-gorge ! La langue pendante, les yeux éjectés de leur orbite... Punchy renvoie directement à un Loup de glorieuse mémoire !

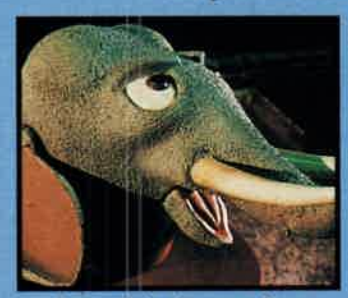
La plus belle découverte de **Puppetoon** tient néanmoins à **Tulips Shall Grow**, court métrage réalisé par George Pal en souvenir de son séjour en Hollande. Des champs de tulipes, un moulin à vent, un début d'idylle et, soudain, le temps se couvre. Du ciel tombent des soldats robotisés marchant au pas de l'oie, des tanks tenant au bout de parapluies antirouille. Destructions massives, atmosphère funèbre... **Tulips Shall Grow** brosse un tableau rapide, intense, du début de la Deuxième Guerre Mondiale. Une merveille qui impose en quelques minutes l'horreur de la guerre et la candeur d'une love-story innocente.

Indispensable donc ce **Puppetoon**. Autant pour les fans avides d'animation de volumes, affranchis par **L'Étrange Noël de Monsieur Jack**, que pour les amateurs de jazz, particulièrement gâtés par les voix de Peggy Lee, de Louis Armstrong et les coups de saxophone du groupe de Charlie Barnett. Un bonheur rétro. Plaisir des yeux et de l'ouïe garanti !

The Puppetoon Movie. USA. 1987. Produit et écrit par Arnold Leibovit. Courts métrages présentés (1942/47) : ***Tubby the Tuba, John Henry and the Inky Poo, Tulips Shall Grow, Together in the Weather, Jasper in a Jam, Philips Broadcast of 1938, The Sleeping Beauty, South Sea Sweethearts, Philips Cavalcade...*** *Dist.: Haxan Films. Sortie à la vente le 30 novembre.*



Pokey et Archie dans le musée George Pal : une présentation adroite de *Puppetoon*.



Le trophée chantant d'un éléphant (*Jasper in the Jam*).



Un rapide survol du folklore mexicain (*Philips Broasdcast of 1938*)



Un marin héroïque, amoureux, et sa belle vahiné (*South Sea Sweetheart*).



Tubby le tuba en quête de sons mélodieux (*Tubby the Tuba*).

Par Marc TOULLEC

Les grosses productions sur le grand écran et les modestes dans la petite lucarne ! Le paysage du fantastique se dessine ainsi depuis une demi-douzaine d'années maintenant, et ceux qui espèrent encore voir les séries B accéder aux salles de cinéma se mettent le doigt dans l'œil jusqu'au coude. D'ailleurs, fantastique, science-fiction et épouvante de moindre envergure prennent de plus en plus la forme de téléfilms (FUTUR IMMÉDIAT 2, APPEL DANS LA NUIT, MORT ANNONCÉE, COMPAGNON MODÈLE G45) ou de films spécialement mijotés pour la vidéo (DARKMAN 2, NEMESIS 2, VOODOO et autre SANS PITIÉ NI PARDON)... Quant aux vrais films de cinéma (BRAINSCAN, BODY TRASH), ils se posent directement dans les vidéo-clubs, du fait de l'extinction quasi-totale de leur public cinéma. Un bien ou un mal ? Ni l'un ni l'autre, simplement le verrouillage définitif d'un système de commercialisation qui, naturellement, influe sur le contenu et la qualité des produits. Mais même l'accès à la vidéo deviendra d'ici peu un luxe, un privilège dont les exclus n'auront pour se consoler qu'une diffusion souvent tardive sur les chaînes câblées...



L'écrivain et son amant : une relation dangereusement torride.

COMPAGNON, MODÈLE G 45

Un téléfilm qui sort du lot. Et pour cause, ce quasi-huis clos porte la signature d'un jeune cinéaste qui n'allait pas tarder à «éclater» avec le polar caustique **Things to Do in Denver when you're Dead** avec Andy Garcia, Gabrielle Anwar, Christopher Walken, Treat Williams et Christopher Lloyd, l'histoire d'une poignée de malfrats qui rempilent pour leur plus grand malheur. Le tempérament de Gary Fleder est déjà perceptible dans ce thriller minimaliste de science-fiction. Dans un futur pas si lointain, Gillian Tanner, écrivain de romans à l'eau de rose, surprend son mari en charmante compagnie. Elle décide aussitôt de s'enfermer dans une luxueuse cabane au fond des bois afin de rédiger son prochain livre. Sur les conseils de sa meilleure amie, elle loue les services d'un Compagnon, à savoir un androïde que rien, extérieurement du moins, ne distingue d'un homme. Programmé pour obéir, Geoffrey mitonne les repas, coupe le bois, fait le ménage... Gillian se lasse peu à peu de sa présence stoïque. De plus en plus esseulée, elle reprogramme son domestique-amant synthétique jusqu'à lui autoriser une grande autonomie. Conséquence : le contrôle de Goeffrey lui échappe. Éperdument amoureux de sa maîtresse, et pour ne pas la perdre, celui-ci la séquestre, élimine ceux qui tentent de lui venir en aide... Si ses images ont l'anonymat d'une production télé comme il en existe tant, **Compagnon, Modèle G 45** bénéficie d'une mise en scène très attentive à l'évolution de ses personnages, à la relation de plus en plus ambiguë qui s'installe entre Gillian Tanner et son «domestique». Intelligemment, Gary Fleder contourne le double syndrome **Blade Runner/Terminator 2**, à savoir l'humanisation progressive de la machine, pour aboutir à une réflexion teintée de cynisme sur la recherche de l'homme idéal par la femme. Un espoir déçu après que le cinéaste ait pris soin de brosser des personnages masculins assez peu flatteurs : un mari volage tentant, rose à la main, de reconquérir les faveurs de son ex, un sculpteur néo-futuriste horriblement machiste, usant de sa notoriété pour piéger une jeune peintre en mal d'identité... Entre tous, Geoffrey apparaît comme le meilleur, le plus honnête, celui qui va jusqu'au bout de sa passion. Une passion que sa maîtresse (dans les deux sens du terme) ne présageait pas aussi ardente. En fait, c'est elle qui renie ses convictions, prenant peur à chaque étape nouvelle de l'«humanisation» de son trop dévoué chevalier servant.

The Companion. USA. 1994. Réal.: Gary Fleder. Int.: Kathryn Harrold, Bruce Greenwood, Brion James, Talia Balsam, James Karen, Tracey Walter... Dist.: Universal Vidéo. (Sortie à la location mi-novembre).

APPEL DANS LA NUIT

En 1980, juste après **Halloween** et peu avant **Vendredi 13**, Fred Walton contribue à populariser le psycho-killer avec **Terreur sur la Ligne**, histoire d'harcèlement d'une baby-sitter par un maniaque tueur d'enfants. Une réussite en rupture de surnaturel et d'effets spéciaux saignants. Sans recourir à la panoplie habituelle du genre, le cinéaste installe adroitement un climat de peur, d'attente de l'agression. Treize ans après, Fred Walton réalise la séquelle-remake de **Terreur sur la Ligne**, cet **Appel dans la Nuit** où il retrouve les principaux protagonistes de l'original, à savoir Jill Johnson (toujours Carol Kane) et le détective John Clifford (toujours Charles Durning). Hier étudiante menacée, la première dirige désormais le Bureau des Femmes sur un campus. La police lui demande de prendre en charge Julia, une baby-sitter dont les enfants qu'elle gardait ont disparu sans laisser de trace. Elle fait immédiatement le rapprochement avec l'affaire dont elle fut la victime quelques années auparavant. Elle appelle son sauveur de jadis, John Clifford, à la rescousse tandis que le psychopathe épie puis attaque Jill. Désormais, le psychopathe se braque sur l'assistante sociale... Fidèle au modèle de **Terreur de la Ligne**, Fred Walton donne toujours dans la sobriété, y compris dans la peinture du «dingue», un ventriloque renvoyé manu militari de la boîte de strip-tease où il se produit pour la première et dernière fois. Ses pulsions, cet «incompris» les lâche sur les femmes. Tourné pour la télévision par câble, **Appel dans la Nuit** détonne donc dans le paysage de l'épouvante liée aux serial-killers. Pas d'effets choc, de coups de speed dans la mise en images, de jeunes femmes sous la douche et de tueur quasi-invulnérable, doué d'un fort Q.I. Un contrepied radical et un modèle d'efficacité dans la confrontation entre la baby-sitter suspicieuse et le tueur qui prend l'identité d'un automobiliste en panne. Vingt-cinq minutes durant lesquelles rien ne se passe, la jeune femme refusant d'ouvrir la porte à l'étranger pourtant convaincant. Et c'est justement ce rien qui génère le grand frisson.

When a Stranger Calls Back. USA. 1993. Réal.: Fred Walton. Int.: Carol Kane, Charles Durning, Jill Schoelen, Gene Lythgow... Dist.: Universal Vidéo. (Sortie à la location début novembre).



Jill Johnson (Carol Kane) : la proie du maniaque.

VIDEO ET DEBATS



Après Liam Neeson, Arnold Vosloo dans la peau brûlée du justicier de l'ombre.

DARKMAN II

Si **Darkman II** n'a jamais été projeté sur un grand écran, c'est pour une raison très simple. Reculant devant les risques d'un gros budget et des frais engagés par une sortie cinéma, *Universal* décide de produire coup sur coup deux séquelles au film de Sam Raimi, ce **Darkman II** et **Darkman III - Die, Darkman Die**. Des suites destinées au marché vidéo. *«Le département cinéma d'*Universal *considérait comme problématique le fait de financer ces films. Traditionnellement, les séquelles ne rapportent en moyenne que 60 % des recettes de l'original pour un investissement identique. L'idée de tourner un **Darkman II** est donc tombée à l'eau. Cependant, les responsables du secteur vidéo du studio nous ont rappelé qu'ils étaient certains de vendre des dizaines de milliers de cassettes du même film. Ce système, c'est* Walt Disney *qui l'a inauguré avec **Le Retour de Jaffar**, la suite d'**Aladdin**. Ses responsables ne voulaient pas miser 40 millions de dollars dans le projet tout en reconnaissant qu'il existait un marché porteur»* explique Robert Tapert, complice de Sam Raimi depuis le tout premier **Evil Dead**. Encouragés par les scores faramineux du **Retour de Jaffar** et la fidélité de l'audience liée au fantastique, les deux hommes se lancent donc dans l'aventure du DTV, autrement dit du Direct To Video, après avoir négocié une enveloppe de cinq millions de dollars.

Pas question que Liam Neeson reprenne le double rôle de Peyton Westlake/Darkman, laissé pour mort par le gangster sadique Robert G. Durant. Sam Raimi et Robert Tapert offrent donc la défroque du justicier de l'ombre à Arnold Vosloo, comédien sud-africain remarqué dans **Chasse à l'Homme** où il sert de bras droit au vilain Lance Henriksen. Larry Drake (ce bon vieux Dr. Rictus) conserve quant à lui le personnage de Robert G. Durant, ranimé après plusieurs années de coma. À peine rétabli, il reprend ses affaires en main. Son objectif : acheter une usine désaffectée pour y installer une fabrique de fusils fonctionnant sur des batteries atomiques en provenance des arsenaux soviétiques. Ne pouvant convaincre David Brickman de céder les lieux contre un million de dollars, le malfrat sur le retour le fait exécuter. La hasard veut que Peyton Westlake, son vieil ennemi, connaisse le défunt, scientifique en passe de mettre au point une peau synthétique capable de résister très au-delà des 99 minutes habituelles. S'engage alors un nouvel affrontement entre le Darkman et le malfrat. Rentrent aussi dans la danse un politicien d'extrême droite désireux de nettoyer la ville de sa vermine, une journaliste vindicative, un ancien agent du KGB, un savant hirsute dont Durant commandite l'évasion...

Quoi de neuf dans ce **Darkman II** ? Sam Raimi, désormais dans les hautes sphères hollywoodiennes et puissant producteur télé (voir ***Hercule*** dans ce numéro), cède les rênes de la mise en scène au téléaste chevronné Bradford May. D'où une réalisation nettement moins délire sur le plan visuel, plus classique, appliquée. Appliquée aussi à étoffer son funeste héros. *«J'aime plus le personnage de Darkman que je n'apprécie le film de Sam Raimi»* soutient Arnold Vosloo. *«Je trouve que le concept est plus intéressant que l'exécution à proprement parler. Dans **Darkman II**, j'ai tenu à rendre le héros plus réaliste, plus crédible. Moins caricatural, moins orienté vers la bande dessinée live. C'est quelqu'un sans cesse sur le fil du rasoir. Quelqu'un de profondément en colère. Pas question d'adopter les mêmes attitudes grandiloquentes que dans le film de Sam Raimi, un aspect que je n'aime guère dans l'interprétation de Liam Neeson. Son Darkman est trop timoré. J'ai voulu lui donner davantage de profondeur psychologique».* Louables les intentions du comédien, estimable successeur à la star consacrée par **La Liste de Schindler**. Si son Darkman distille de grandes angoisses existentielles sur fond de soucis dermatologiques, ce n'est pas exactement le grand monstre pathétique tant convoité par l'acteur, une conjugaison du Fantôme de l'Opéra et de Quasimodo. Comme un SDF au visage enrubanné, il pousse son caddie dans les quartiers insalubres de la ville et passe totalement inaperçu dans la faune des «homeless». Chemineau clandestin, il possède sa propre ligne souterraine de métro... Il s'agit là des innovations les plus notables de cette gentille séquelle, sans relief particulier mais agréablement troussée.

Darkman II : The Return of Durant*. USA. 1995. Réal.: Bradford May. Int.: Arnold Vosloo, Larry Drake, Kim Delaney, Renée O'Connor, Lawrence Dane, Jesse Collins... Dist.: Universal Vidéo (Sortie à la location début décembre).*

FUTUR IMMÉDIAT 2 - LES ESCLAVES DU FUTUR

Le concept **Futur Immédiat** fait long feu. Un film en 1988, une série dès 1989, un téléfilm en 1994 (celui-ci) suivi, regain de succès oblige, de deux nouveaux téléfilms, **Alien Nation - Body Soul** et **Alien Nation - Millenium**. *«La conjonction de* **Deux Flics à Miami** *et des Coneheads»* selon la boutade du réalisateur Kenneth Johnson, solide artisan de la série de science-fiction (***Hulk, V, L'Homme qui Valait trois Milliards, Super Jamie***), **Futur Immédiat** reprend donc du service et retrouve l'intégralité des collaborateurs de la série, à savoir principalement Gary Graham et Eric Pierpoint, respectivement dans la peau des flics Matt Sikes et George Francisco, des rôles tenus par James Caan et Mandy Patinkin dans le film : un homme et un extraterrestre originaire de la galaxie Tenctonese. Cinq ans après leur arrivée sur Terre, les Nouveaux Venus s'intègrent tant bien que mal à la population autochtone. Esclaves dans leur monde d'origine, ce sont désormais des êtres libres qui vivent selon l'American Way of Life. Cependant, un groupuscule extrémiste, les Puristes, dirigé par une femme, investit sur leur extermination. Ses laborantins mettent au point un virus capable de tuer ces créatures humanoïdes pourtant très résistantes aux infections de toute nature. L'épouse et la fille de George Francisco, agonisantes, en sont les premières victimes. Mais les activistes menacent de vaporiser le poison sur Los Angeles. Une autre menace s'abat sur la communauté d'immigrants : Ahphosso, militaire au service des maîtres de Tenctonese, tente discrètement de rallier à sa cause la famille de Francisco, titillant leur identité culturelle. Son objectif : organiser le retour des esclaves affranchis vers leur terre natale où ils perdront tous les acquis terrestres...



Ahphosso : l'émissaire/espion d'une élite esclavagiste.



George Francisco (Eric Pierpoint) : flic et alien adepte de l'intégration.

Brutalement mis au placard, malgré un réel succès populaire, par *Fox Network*, le diffuseur aux États-Unis, au grand dam de toute l'équipe, **Futur Immédiat** repart donc, renouant avec le contexte socio-politique qui le distingue des autres programmes de science-fiction. Les aliens se font les apôtres d'une métaphore sur l'intégration des minorités aux États-Unis, sujets aux préjugés, enfermés dans un ghetto. Bien observé surtout que des détails tout à fait crédibles (le voisinage d'une famille extraterrestre met en péril la vente d'un pavillon proche) créditent la volonté de réalisme des auteurs. Pas question également que la confrontation des deux flics sombre dans un ersatz télé de **L'Arme Fatale** et autres buddy-movies ! D'excellents maquillages (invisible la ligne qui sépare le faux crâne des extraterrestres de la peau), une description très rococo de la civilisation Tenctonese permise par un budget confortable, de grands sentiments humanistes, une relation amoureuse entre un humain et une alien (Matt Sykes & Cathy Frankel) complètent la réussite de cette séquelle, dans la limite des ambitions de Kenneth Johnson et ses équipiers. L'audimat de **Futur Immédiat - Les Esclaves du Futur** leur garantit désormais une longévité appréciable.

Alien Nation - Dark Horizon*. USA. 1994. Réal.: Kenneth Johnson. Int.: Eric Pierpoint, Gary Graham, Michele Scarabelli, Terri Treas, Lauren Woodland, Sean Six, Jeff Marcus... Dist.: PFC Vidéo (Sortie à la location mi-novembre).*



Michael et le Trickster : l'ado et sa mauvaise conscience.

BRAINSCAN

De l'horreur psychanalytique à destination des adolescents à problèmes. Michael Bower est de ceux-là. Président du Club de l'Épouvante de son collège, il boite légèrement, conséquence d'un vieil accident de la route durant lequel sa mère trouva la mort. Livré à lui-même par un père sans cesse en déplacement professionnel, il ne vit que pour le cinéma fantastique, la lecture de *Fangoria*, le hard rock et les strip-teases de sa voisine Kimberly qu'il suit attentivement au camescope. Son existence bascule lorsque son ami Kyle lui conseille un CD-Rom réputé très efficace, «Brainscan», qui le propulse dans des jeux trop réels. Son proviseur (hostile à ses loisirs favoris) et son meilleur ami Kyle en sont les premières victimes... L'hécatombe prend de l'ampleur. Michael culpabilise surtout que le Trickster, le Meneur de Jeu de «Brainscan», l'accuse de se nourrir de ses pensées refoulées les plus sombres pour décimer son entourage. Combinaison d'un croquemitaine et d'un hard rocker (les deux pôles des passions de Michael), le Trickster synthétise la conscience des usagers de «Brainscan»...

Spécialisé dans l'action et le polar (**Pacte avec un Tueur, Haute Sécurité, Justice Sauvage** avec Steven Seagal), John Flynn réalise le premier film d'horreur anti-film d'horreur ! Selon lui, ce cinéma là sert surtout de refuge aux teen-agers perturbés, incapables de s'arracher à leur monde imaginaire et fantasmagorique, tellement enfermés dans leur trip qu'ils ne sont capables que de voyeurisme en guise d'éducation amoureuse. Bonjour le message, adressé de concert aux inconditionnels des jeux électroniques. Sur la forme, **Brainscan** ne s'adonne que pauvrement à l'horreur, exception faite d'un premier meurtre, abominable, dans la tradition d'un Dario Argento en pleine possession de ses moyens. Le Trickster cabotine entre les mimiques de Freddy et les conseils «divan» d'un Freud, Edward Furlong tire son épingle du jeu, Frank Langella (le flic de service) arbore d'un bout à l'autre la même expression suspicieuse et George Clinton compose une belle partition lancinante, entêtante. Un excellent leitmotiv musical qui aurait mérité un film à la hauteur.

Canada. 1993. Réal.: John Flynn. Int.: Edward Furlong, Frank Langella, T. Ryder Smith, Jamie Marsh, Amy Hargreave... Dist.: Film Office. (Sortie à la location début décembre). Lire également article in M.M. 93.

VOODOO

La faculté de Welles, Los Angeles, est un campus des moins fréquentables. D'un côté sévit une bande de potaches, des étudiants ordinaires. De l'autre une singulière confrérie menée par Cassien Marsh et dont les antennes s'étendent au-delà des murs de l'université. Venu rejoindre sa petite amie, Andy Chadway tombe vite sous la coupe de cette association qui, généreusement, lui trouve une chambre. Drogué, il est initié malgré lui à une cérémonie vaudou durant laquelle le cadavre peinturluré d'une jeune femme revient à la vie. Mis en garde par Lewis, le père d'une des recrues de la secte, adepte de la magie noire lui aussi, Andy tente de s'extraire de leur emprise. Mais Cassien Marsh et ses disciples n'apprécient guère le comportement rebelle de l'objet de leur convoitise, dernier d'une série de six...

Voodoo commence fort par un meurtre à la poupée de cire méthodiquement percée à l'aide d'une aiguille chauffée à blanc, et enchaîne sur des séquences d'une confondante banalité. Visiblement peu motivé par les scènes dialoguées et les retrouvailles Andy/Rebecca, Rene Eram se focalise sur les messes noires, gris-gris et autres coutumes cabalistiques, autant de moments dont l'efficacité toute relative doit beaucoup à une bande son remplie d'inquiétants bruitages. Promis sur la jaquette, les effets spéciaux de KNB (seulement mentionné dans les remerciements en fin de générique !) se limitent à peu de choses, une langue démesurée et quelques impacts de balles tout au plus. Quant à Corey Feldman (deux **Vendredi 13** et **Les Goonies**), sa présence nuit considérablement à cette série B à mille lieues d'**Envoûtés** et autre **Emprise des Ténèbres**.

Canada. 1994. Réal.: Rene Eram. Int.: Corey Feldman, Joel J. Edwards, Jack Nance, Sarah Douglas, Diana Nadeau, Ron Melendez... Dist.: PFC Vidéo. (Sortie à la location le 5 décembre).



Cassien Marsh (Joel J. Edwards) : la magie noire à portée de campus !

VIDEO ET DEBATS





Trois cas de liquéfaction provoqués par des vitamines irradiées. Du gore bien dégueu mijoté par l'un des équarisseurs de *Brain Dead*.

BODY TRASH

Du gore en provenance des Antipodes. Du gore extrémiste, craspec, sous forme de satire au vitriol. Dans la ligne de mire de Philip Brody, réalisateur-scénariste-producteur-compositeur : les excès du culte de la remise en forme pour une attaque de front, à dégoûter quiconque d'avaler la moindre pilule. Plusieurs habitants de Homesville, une banlieue cossue de Melbourne, bénéficient des «faveurs» de Shaan, patronne de Vimuville, un Gymnase Club de luxe, construit sur une vieille décharge de produits chimiques. Paul Matthews reçoit des échantillons de vitamine en poudre, après quoi des hallucinations le harcèlent ; la famille Noble part pour le centre où le père et le fils laissent leur peau ; enceinte, Sheryl Rand voit sa grossesse avorter en un immonde parasite... Quant à Sal Giccone et Gino Argento, des ados crétins, ils n'atteindront pas Vimuville où ils doivent livrer leur sperme. Chemin faisant, ils tombent sur des autochtones tarés dont le patriarche, ancien chercheur, a testé sur lui le résultat de ses expériences.



Et sa descendance ne respire pas vraiment la pleine forme mentale !

Suivant le rythme d'une musique techno déchaînée, Philip Brody accumule les séquences gore de liquéfaction, de visages qui fondent dans une marmelade immonde. Un skate-boarder s'éclate la tête sur le pavé, le braquemard d'un malabar libidineux explose, une sorcière collectionne les côtes de ses amants qu'elle extraie de ses mains nues, un début de rhume dégénère en geyser de morve crêmeuse, la langue d'une brave ménagère gonfle jusqu'à étouffement... Le jeune réalisateur y va franco, donne dans le mauvais goût, pénètre dans les artères secouées de spasmes, jamais desservi par des effets spéciaux artisanaux mais efficaces de Bob McCarron (**Brain Dead**). Dans ce film où les débiles bouffent la glande thyroïde des kangourous, où une mama pas propre sur elle regarde fixement un porno, l'excès est de règle, seulement canalisé par des clins d'œil à **Evil Dead** et **Massacre à la Tronçonneuse**.

***Body Melt**. Australie. 1992. Réal.: Philip Brody. Int.: Gerard Kennedy, Andrew Daddo, Ian Smith, Regina Gaigalas, Vince Gil... Dist.: Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo. (Sortie à la location mi-octobre). Lire également article in M.M. 88.*

FINAL FANTASY

ファイナルファンタジー



FINAL FANTASY vol.

DISPONIBLE EN VIDEO
EXCLUSIVEMENT EN VENTE
PAR
CORRESPONDANCE

AU TARIF EXCEPTIONNEL
DE **139 F** LA CASSETTE
(FRAIS DE PORT COMPRIS POUR LA
FRANCE METROPOLITAINE)



Disponible en magasin à partir du 10/12/95

FINAL FANTASY

par RIN TARO,
le réalisateur de
GALAXY EXPRESS et MEGALOPOLIS
d'après le jeux vidéo " FINAL FANTASY"
Un monde où Moebius et Miyazaki
se rencontrent.

FINAL FANTASY Vol 1

(épisode 1 & 2)
durée 52mn-couleur-version française
Sortie du vol. 2 prévue en janvier 96



139 F LA CASSETTE
(FRAIS DE PORT COMPRIS)

Coupon à recopier ou à completer et à retourner accompagné de votre règlement à la société :
MILY, 155 rue Manin 75019 Paris.

Oui, je commande la cassette N° 1 de FINAL FANTASY en version française au tarif de 139 F
(frais de port compris en France métropolitaine seulement - autre destination ajouter 25 FF)

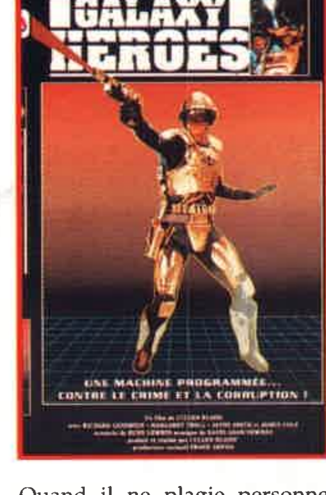
NOM:

ADRESSE :

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

GALAXY HEROES

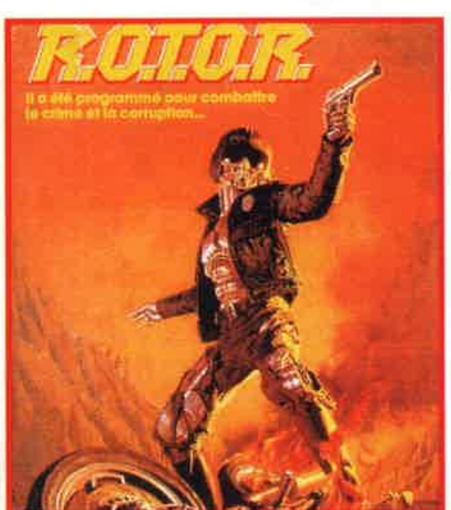
R.O.T.O.R. U.S.A. 1987. De Cullen Blaine. Avec Richard Geisswein, Margaret Trigg, Jayne Smith, James Cole. Dist.: G.C.R. et Initial Vidéo.



Initial Vidéo a le coup pour nous appâter : il utilise des photos ne provenant pas du film en question, et ça c'est très malin. Ensuite, pour conférer un regain d'originalité à son produit, il le rebaptise du nouveau nom de **Galaxy Heroes** comme s'il ignorait qu'il s'agit du fameux **R.O.T.O.R.**, autrefois édité par *GCR*, et qui hésitait tant entre **Robocop** et **Terminator** qu'il résolut son problème au prix de ce titre composite annonçant franchement la couleur. *Initial* ne peut d'ailleurs pas ignorer l'antériorité de cette édition puisqu'il repique le résumé de verso de jaquette, en le truffant de fautes de syntaxe. «*Ce défenseur de la loi, en proie à une horrible mutation...*» devient donc «*Ce défenseur de la loi, en proie d'une horrible mutation...*» à la grande joie des amateurs. Comme quoi, même le plagiat réclame un minimum de talent...

R.O.T.O.R., dans la VO, signifie on le sait Robotic Officer Tactical Operation Research et ça en jette, on peut pas dire. Mais ce nigaud de doubleur français n'a malheureusement rien compris, qui traduit de façon littérale par Agent Robotique pour Opeération de Recherche Tactique. Au niveau de la compréhension, rien à dire, mais hélas le sigle fait désormais **A.R.O.R.T.** et non plus notre **R.O.T.O.R.** d'origine. Eh oui, ça faut le savoir... Du coup, *Initial* a dû se dire, «*Bon, voyons, **R.O.T.O.R.** ou bien **A.R.O.R.T.** ? Oui, ben je vais l'appeler **Galaxy Heroes**, ça ira bien comme ça*».

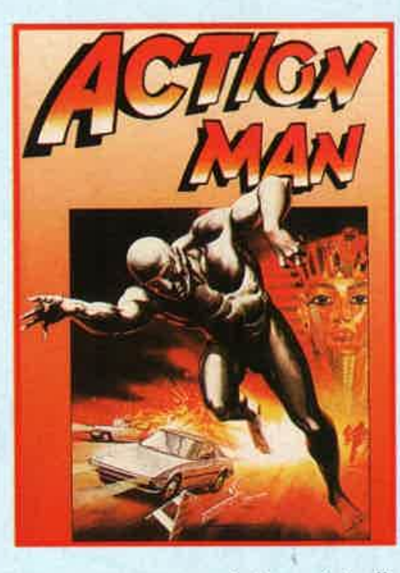
Quand il ne plagie personne, **R.O.T.O.R.** se prend très au sérieux dès le prologue : «*On parle de voleurs dans les journaux, de meurtriers, de violeurs et d'incendaires, mais voici la solution de demain*». Et de nous conter la navrante histoire d'un androïde policier (pléonasme !) disjonctant dès sa première intervention puisqu'il trucide l'auteur d'un simple excès de vitesse et traque ensuite la passagère du conducteur jusqu'à la fin du film. Et pour mieux nous faire ressentir le pathétique de la situation et le ciselé du montage, les scènes s'enchaînent souvent affublées d'un carton alarmiste, du genre : 7 H 30 P.M., ou 11 H 12 A.M., ceci avant de nous dérouler une scène des plus banales et ne réclamant nullement un chronométrage aussi précis. A la limite, ça se serait passé à 11 H 13 au lieu de 11 H 12, que le réalisateur ne risquait pas l'Oscar pour autant.



Le concepteur de R.O.T.O.R. court après sa création, l'androïde court après sa proie et le scénariste après une chute originale qu'il ne trouvera jamais. Le moment fort intervient pourtant lors de cette réplique étourdissante d'un technicien au robot tandis que celui-ci effectue quelques dégâts: «*Hé, mais tu te crois où, dans un mauvais film de science-fiction ?*». Les acteurs ont parfois de ces traits de lucidité...

ACTION MAN

FENOMENAL E IL TESORO DI TUTANKAMEN. Italie. 1968. De Ruggero Deodato. Avec Mauro Nicola Parenti, Gordon Mitchell, Lucretia Love, John Karlsen, Carla Romanelli. Dist.: Initial Vidéo.



Initial vidéo détient assurément le record absolu des retitrages abusifs. Sa force : la rapidité d'exécution dans le changement de titres faisant passer pour du neuf un vieux fond de catalogue, et un mépris héroïque pour tout ce qui ressemble à un copyright.

Son coup de maître le plus récent concerne le film **Tokyo, la Dernière Megalopolis** (version live), qu'*Initial* rebaptise sobrement **Megalopolis** en reprenant à la fois le visuel et le sigle *Manga Live* des ayants droits. Ceci au vif intérêt de *PFC Vidéo*, qui vient de passer de la stupeur à l'action en justice.

Mais *Initial* sait brouiller les pistes et utilise une flopée d'appellations diverses et collections différentes où le pauvre cinéphile a bien du mal à se retrouver. Sans souci d'exhaustivité, mais juste à titre informatif, voici quelques-uns de ses sigles les plus fréquemment rencontrés (accrochez-vous, c'est très long) : Imperial Home Vidéo, Pyramide Productions, Approvision, Atlantic Home Vidéo, Eliot Communications, Mondial Home Vidéo, Highway Pictures, Empire Vision, Broadway Home Vidéo, Odissey Vidéo, Propulsion Home Vidéo, Power Collection, Prims Vision, Rocket Pictures, Triangle Vidéo, Marathon Pictures, Metropole Home Vidéo, Explore Vision, Monitor Vidéo ou encore Panorama Studios. Oui, c'est long, mais on vous avait prévenus !

Il n'empêche qu'à travers toutes ces manipulations, *Initial Vidéo* nous a aussi permis de découvrir des raretés inaccessibles ou mêmes inédites sur nos écrans : **L'Ile Inconnue**, **Munchausen** (version Von Baky), **Danger Planétaire (The Blob)**, **Terrore nello Spazio**, **Decapitron**, **Godzilla Contre Biollante** et bien d'autres.

Initial Vidéo diffusait encore récemment un curieux **Action Man** dont l'absence de crédits techniques ou artistiques sur la jaquette faisait rien qu'à semer la confusion. «*Plus fort qu'un tigre, plus rapide qu'un Jet*» promettait l'argumentaire au verso offrant, une fois n'est pas coutume, la primeur de deux photos réellement tirées du film. A savoir, après recherches : **Fenomenal e il Tesoro di Tutankamen** sorti très furtivement autrefois en province sous le titre de **Phenomenal et le Trésor de Toutankhamon**.

Fenomenal se révèle comme un avatar tardif de ces super-héros italiens (Golface, Superargo, Mister X, Flasman, Kriminal, Argoman ou Diabolik) ayant fleuri tout au long des années soixante et arpentant le genre convenu des films d'agents secrets aux prises avec une organisation criminelle rêvant le plus souvent de s'emparer du Monde. **Fenomenal**, tout en conservant l'acquit «bondien» du personnage de l'agent infaillible, accuse aussi réception du succès du premier **Fantômas** revu et (sévèrement...) corrigé par André Hunebelle. Affublé d'un justaucorps noir et d'une cagoule de même métal, il fait le coup de poing avec la pègre et montre une agilité certaine dans l'escalade des immeubles, mais là s'arrêtent apparemment ses super pouvoirs.

Sur une musique chabadabada qui devait faire très mode à l'époque, s'opère un chassé-croisé invraisemblable de vrais et faux masques de Toutankhamon dont on nous dit que l'original porte malheur à ceux qui l'approchent. Gordon Mitchell balade là son flegme olympien et son physique sculptural dans la composition d'un chef de bande ingénieux mais apparemment entouré de fieffés imbéciles. En effet, sa collaboratrice ayant pris une série de clichés de la combinaison du coffre recélant le fameux masque, il annonce gravement à ses hommes : «*C'est grâce à ces photos et à cet appareil que nous pourrons nous emparer du masque !*», tandis que ses acolytes opinent du chef à la façon d'une assemblée de potaches qui viendraient enfin de comprendre le principe d'Archimède et la théorie des ensembles flous.

Mais Fenomenal veille et les poursuit dans un Paris hautement touristique passant par les Champs-Elysées (avec un défilé de la Garde Républicaine assez inattendu...), Tour Eiffel, Bords de Seine et autres sites prestigieux. Car Ruggero Deodato situe son action dans notre capitale et tient à ce que cela se sache. Pas trop fiérot, quand même, ce cinéaste de choc, qui en commit pourtant bien d'autres, préféra signer d'un pseudo pour grande personne : Roger Rockfeller. Carrément !

Aux dernières nouvelles, *Initial*, décidément impayable, viendrait de ressortir ce film sous le nouveau titre encore plus fédérateur de **La Momie**. Avis aux amateurs, et gare aux distraits.

OPERATION DESTRUCTOR

THE LOST WORLD. U.S.A. 1960. De Irwin Allen. Avec Michael Rennie, Claude Rains, David Hedison, Jill St. John, Fernando Lamas. Dist.: America.



La jaquette ici présente montre une belle ignorance du film caché derrière ce ronflant **Opération Destructor**, à savoir simplement **Le Monde Perdu** du producteur/réalisateur Irwin Allen. Outre un unique élément du générique sur la jaquette : Jill Saint Jones, la James Bond's girl de **Operation Tonnerre** (traduisez par Jill St. John, des **Diamants sont Eternels**, merci !), le résumé de ce qui nous attend ravit au premier chef : *«Le professeur, Claude Rains, veut découvrir l'île aux dinosaures* (en fait, un haut plateau d'Amazonie...). *Il organise une expédition mais on lui impose cette fille dont il ne veut pas et qui s'imagine faire une promenade. Elle désenchantera très vite* (simple transition transitoire de la transitivité, faites pas attention), *en particulier quand les monstres attaqueront»*. C'est beau comme du Verlaine (mais quand il avait bu, hein !).

Plus étonnant est ce Godzilla griffu dont l'absence brille dans l'aventure, autant que ces engins volants non identifiés aux rayons destructeurs, tandis que des immeubles vacillent sur leur base. Dans la jungle amazonienne, quand même, ils exagèrent ! A moins qu'il s'agisse d'un hommage précoce au futur producteur de **La Tour Infernale**, le même Irwin Allen.

En fait, le film se révèle plus sympathique que ce nouveau jaquettage pouvait le laisser craindre. Le Pr. Challenger monte une expédition afin de prouver ses dires relatifs à l'existence d'une faune saurienne ayant survécu sur un plateau d'Amazonie. A ses côtés, un aventurier imposteur, un guide peureux, un collègue incrédule, la fille de son sponsoring partner, belle jeune femme permanentée amenant son joli caniche avec elle, et un pilote d'hélicoptère, le beau Fernando Lamas, qui rêve en fait de venger son frère disparu lors d'une précédente expédition. Fou de rage, il menace même d'exécuter tous les protagonistes de l'histoire. Quand Lamas fâché, toujours faire comme ça, paraît-il...

Mais l'intérêt du spectacle réside ailleurs que dans le rapport de personnages, plus précisément dans la création des divers monstres géants, ici non pas animés image par image, ni construits à l'échelle, comme dans **L'Oasis des Tempêtes**, mais élaborés au moyen de véritables lézards maquillés comme des bestioles préhistoriques. Une technique déjà utilisée avec succès l'année précédente dans le populaire **Voyage au Centre de la Terre** de Henry Levin, et qui ne réclame plus qu'un tournage au ralenti et un agrandissement à l'image pour créer l'illusion de la masse énorme des mastodontes.

Bien sûr, **Le Monde Perdu** n'évite pas les situations convenues ni les personnages conventionnels inhérents à ce genre de divertissement pour grand public, mais le charme fonctionne et Conan Doyle rejoint ainsi les Jules Verne et H.G. Wells inspirateurs inextingibles des meilleurs films d'aventures à effets spéciaux.



De véritables animaux maquillés pour une meilleure fluidité des effets spéciaux.

Index (à suivre)

La disparition progressive des petites maisons d'édition vidéo rend la pratique du retitrage de plus en plus rare et condamne cette rubrique à plus ou moins longue échéance. Nous ne voudrions pourtant pas l'interrompre sans refondre, et surtout compléter, notre index laissé en l'état depuis notre numéro 74.

Action Man : Phenomena et le Trésor de Toutankhamon (Ruggero Deodato)
Adieu Tueur : Le Tueur à l'Orchidée ou Sept Orchidées Tachées de Sang (Umberto Lenzi)
After Halloween : Le Monstre du Train (Roger Spottiswoode)
After Holocauste : Les Monstres du Continent Perdu (I. Honda)
L'Armée Sauvage : Les Fauves Meurtriers (Robert Gordon)
Assassinat dans la Haute Couture : Six Femmes pour l'Assassin (Mario Bava)
L'Atelier de la Mort : Six Femmes pour l'Assassin (Mario Bava)
Attention Tueur : La Trancheuse Infernale ou L'Homme Sans Mémoire (Duccio Tessari)
Bay Mad : The Blood Suckers (Robert Hardford Davis)
La Baie Sanglante II : Il Rosso Segno della Folia (Mario Bava)
La Bataille des Galaxies : La Planète Mystérieuse (Brett Piper)
La Beauté du Mal : Les Collines du Désir (Ray Austin)
Black Thunder : La Nuit des Extraterrestres (John Bud Cardos)
Blood and Black Lace : Six Femmes pour l'Assassin (Mario Bava)
Blood Family : Le Silence qui Tue (Denny Harris)
Blood Island : Le Médecin Dément de l'Ile de Sang (Gerardo de Leon et Eddie Romero)
Bloody Girl : Malenka la Vampire (Amando de Ossorio)
Bomberman : Psychotronic Man (Jack M. Sell)
Le Boucher : Qui a Tué Tante Roo ? (Curtis Harrington)
Le Bourreau Ecarlate : Vierges pour le Bourreau (Massimo Pupillo)
Buveurs de Sang : I Drink Your Blood (David Durston)
Le Cadeau du Diable : Magdalena la Sexorcisée (Michael Walter)
Cannibalis : Au Pays de l'Exorcisme (Umberto Lenzi)
Carnages : La Terreur des Zombies (Franco Martinelli)
Cashman : Opération Goldman (Anthony Dawson)
Cats : La Nuit des Mille Chats (René Cardona Jr.)
The Cat Killers : L'Irréel (Denis Héroux)
Cauchemar : Shock, les Démons de la Nuit (Mario Bava)
Cauchemar Nazi : Le Bateau de la Mort (Alvin Rakoff)
Le Château de Frankenstein : Le Château de l'Horreur (Robert H. Oliver)
Le Château des Damnés : Le Monstre du Château (José L. Merino)
Le Château des Morts-Vivants : Le Monstre du Château (José Luis Merino)
Les Chats Tuent la Nuit : La Nuit des Mille Chats (R. Cardona Jr.)
Chirurgical Killer : Le Viol et l'Enfer des X (Juan Fortuny)
Le Choc des Planètes : Gorath (Inoshiro Honda)
La Chose : The Deadly Spawn (Douglas Mc Keown)
Christina Chez les Morts-Vivants : Christina Princesse de l'Erotisme (Jésus Franco)
Cinq Griffes dans les Ténèbres : Le Mystère de la Bête Humaine (Paul Annett)
La Clinique des Ténèbres : Les Insatisfaites Poupées Erotiques (Fernando Di Leo)
Computer Murder : Messe Noire (Eric Weston)
Contact : Trog (Freddie Francis)
Constrictor : L'Horrible Carnage (Brice Mack)
Le Corbeau Maudit : Le Corbeau (Roger Corman)
Le Corridor de l'Enfer : Etrange Rendez-Vous (Terence Young)
Cosmos Invasion : La Guerre des Robots (Al Bradley)
Le Couvent Infernal : L'Autre Enfer (Stephan Oblowsky)
Crazy Night : L'Œil de la Colère (La Settima Donna. Franco Prosperi)
Créature d'un Autre Monde : Le Monstre qui Vient de l'Espace (William Sachs)
Le Cri du Cobra : Le Sadique à la Tronçonneuse (Juan P. Simon)
Les Crocs de Satan : Cry of the Banshee (Gordon Hessler)
Le Croque-mort s'Amuse : Comedy of Terrors (Roger Corman)
La Crypte du Fou : L'Appel de la Chair (Emilio P. Miraglia)
Danger de Mort : La Nuit de l'Etrangleur (Joy N. Houck Jr.)
Deadlier : Plus Féroces que les Mâles (Ralph Thomas)
Death Dreams : La Mouche Noire (Kurt Neumann)
Deathship : Le Bateau de la Mort (Alvin Rakoff)
Démon : Meurtres sous Contrôle (Larry Cohen)
Le Démon : Le Démon aux Tripes (Olivier Hellman et Robert Barrett)
Demon Paradise : Scared to Death (William Malone)
Demoniac (chez Initial) : L'Emmurée Vivante (Lucio Fulci)
Demoniac (chez Delta Vidéo) : Le Manoir de la Terreur (Martin Herbert)
Demonoïde, le Messager de la Mort : Les Doigts du Diable (Alfredo Zacharias)
Les Démons du Maïs : Horror Kid (Fritz Kiersch)
Les Dents d'Acier : Tintorera, du Sang dans la Mer (René Cardona Jr.)
Dernière Phase : Le Spectre du Pr. Hichcock (Riccardo Freda)
Devil Maniac : La Rose Ecorchée (Claude Mulot)
Devil Story : Il Etait une Fois le Diable (Bernard Daunois)
La Diablesse : Sensitiva (Enzo Castellari)
Le Diabolique : DevilMan le Diabolique (Paul Maxwell)
Le Dinosaure des Abîmes : Les Monstres de l'Espace (Roy Ward Baker)
Disparitions : l'Homme H (Inoshiro Honda)
Docteur Vengeance : Le Fascinant Capitaine Clegg (Peter G. Scott)
Doctor Diabolic : Lâchez les Monstres (Gordon Hessler)
Dracula (chez Initial) : Les Nuits de Dracula (Jésus Franco)
Dracula, Baron de la Mort : Les Maîtresses de Dracula (Terence Fisher)
Dracula le Maudit : Les Maîtresses de Dracula (Terence Fisher)
Les Enfants du Démon : Les Démons (Jésus Franco)
L'Enterrée Vivante : La Chute de la Maison Usher (Roger Corman)
Evil : Le Couloir de la Mort (Gus Trikonis)
Experiment 2000 : La Nuit des Fous-Vivants (George Romero)
Exterminator 2025 : Objectif Terre : Mission Apocalypse (Jun Fukuda)
Fatale Mission : Danger Diabolik (Mario Bava)
Folie Meurtrière : Mon Cher Assassin (Tonino Valeri)
Folie Sanglante : Blue Holocaust (Joe d'Amato)
La Folle Histoire de Vampiror : Les Temps Sont Durs pour Dracula (Clive Donner)

Jean-Pierre PUTTERS











ZE CRAIGNOS MONSTERS

LE RETOUR

Par Jean-Pierre PUTTERS



TEENWOLF

1985. U.S.A. De Rod Daniel. Avec Michael J. Fox, James Hampton, Susan Ursitti, Jerry Levine.

- Qu'est-ce t'as, toi, t'es pas content, t'as jamais vu un mec en Nike, ou quoi ? Ça, il a raison, fallait pas se moquer de lui, non plus. Sous le maquillage, le croiriez-vous, c'est le petit Michael J. Fox qui rêve dans l'histoire de promotion sociale et veut surtout se différencier de ses petits camarades lycéens. Pour se faire, vous savez pas quoi, il va se transformer en loup-garou et jouer super au basket (gros succès quand il apparaît en short, comme ça, les poils des jambes au vent !). Voilà à quoi rêvent les adolescents aujourd'hui. Si c'est pas malheureux, ça ! De notre temps, on courait après la bonne, on pillait les troncs d'église, on allait rendre les bouteilles consignées pour se faire l'argent d'un cinoche. Des plaisirs innocents, quoi... Ah non, vous savez, la France est foutue. Comment ? Il est Américain, Michael J. Fox ? Ah, ben ça va alors...

IT ! THE TERROR FROM BEYOND SPACE

U.S.A. 1958. De Edward L. Cahn. Avec Marshall Thompson, Kim Spalding, Ray Corrigan, Shawn Smith.

Ça alors ! Non seulement les Aliens sont moches, mais en plus ils nous tirent la langue. Si vous voulez mon avis, il n'y a rien à attendre de ces gens-là. L'histoire relate la mission d'un vaisseau parti chercher sur la planète Mars des nouvelles d'une précédente expédition disparue. Un seul survivant leur explique toute l'affaire : une créature, qui ressemblerait bien à Alien si le film avait déjà été tourné, s'est emparée de ses compagnons afin de leur extirper les fluides vitaux. «???!!!» répondent les nouveaux arrivants en chœur, avant de s'en retourner sur notre belle Terre. Mais le monstre repart avec eux à leur insu (un coup de Mars, et ça repart...), et bien sûr, il va reprendre la chasse sitôt fermées les écoutilles. Quoi, y'a pas d'écoutilles sur les vaisseaux spatiaux? Mais c'est un film de science-fiction, on vous dit...





LA PLUIE DU DIABLE

The Devil's Rain. 1975. U.S.A. De Robert Fuest. Avec Ernest Borgnine, Ida Lupino, William Shatner, Tom Skerrit.

Le côté confortable dans le film de sorcellerie, c'est que cela commence toujours pareil. Au dix-septième siècle, un sorcier condamné pour ses pratiques satanistes jette sur les descendants de ses bourreaux une malédiction à prendre effet dans 300 ans? Pourquoi si tard ? Parce qu'à cette époque il n'y avait pas encore le cinéma, hé ballot ! Sinon, vous pensez bien, il se vengerait tout de suite, faut pas le prendre pour un naïf, non plus.

A propos de naïf, Ernest Borgnine joue ici le grand prêtre de la secte maudite avec un sens de la lourdeur qui caractérise le jeu de cet acteur. On lui a piqué un livre démoniaque (ce serait pas les mecs de **Cellar Dweller** à la page d'en face, des fois ?) et il ne peut plus détourner les âmes qu'il rangeait jusqu'ici dans un calice à hublot où des visages filmés à l'objectif déformant montrent tous les signes manifestes de la possession la plus vive.

A côté d'acteurs visiblement pas concernés par leur rôle, on relève l'adolescent John Travolta. Mais on l'avait prévenu tout de suite : tu danses pas, hein, sinon c'est la porte...



LA CREATURE DU MARAIS

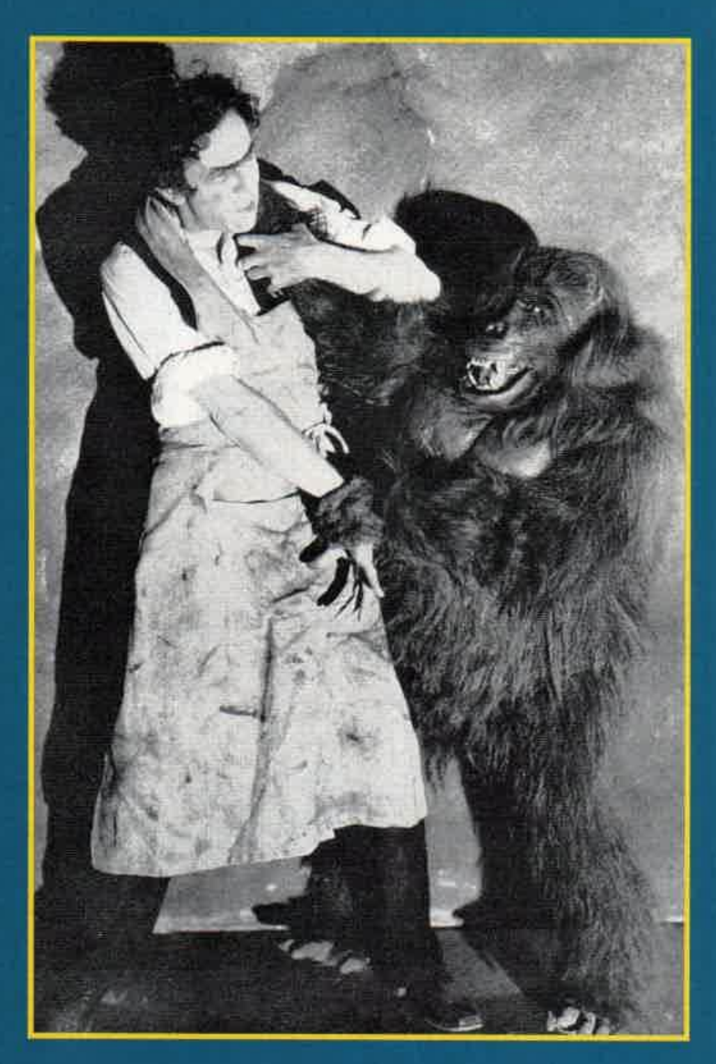
The Swamp Thing. 1981. U.S.A. De Wes Craven. Avec Ray Wise, Adrienne Barbeau, David Hess, Al Ruben.

Cette bête majestueuse ne sort pas d'un classique film de loup-garou comme son apparence pourrait le laisser croire. Elle représente le méchant (on s'en doutait un peu...) face au gentil incarné par un homme végétal, héros par ailleurs d'un comics à succès. Lui, il n'a pas de chance. Alors qu'il manipule un produit destiné à accélérer la croissance des végétaux, manière de lutter contre la famine (afin de lutter contre la famine, je reprends souvent des nouilles, pour ma part...), un incident provoqué par les hommes du méchant le fait à la fois brûler vif, arroser de sa formule miracle et tomber à l'eau. Y'a des jours, vous savez ! Suite à quoi, il se transforme en un monstre mi-homme, mi-plante désormais appelée La Créature du Marais. Pourquoi ce nom ? J'attendais cette question. Ben, parce qu'après l'avoir vue, tout le monde se marrait, paraît-il. Moi, ce que j'en dis, hein...

LE CRIME DE LA RUE MORGUE

Murders in the Rue Morgue. 1931. U.S.A. De Robert Florey. Avec Bela Lugosi, Bert Roach, Sidney Fox, Brandon Hurst, Noble Johnson.

Bon d'accord, encore un paso-doble, mais après j'arrête, hein...
- Humphr-humphr je suis en train d'emballer, moi!
Le Dr. Miracle (Bela Lugosi) veut croiser son singe avec des jeunes femmes amenées tout exprès dans son laboratoire. Ceci afin de créer une nouvelle race, en principe supérieure à l'homme. Le singe a bien une idée sur la façon de procéder sans le secours de la médecine, mais Lugosi n'est pas là pour rigoler, sinon ça se saurait. Il injecte donc le sang du singe dans les veines des malheureuses qui trépassent généralement dans l'opération. C'est ce que les scénaristes ont retenu du conte d'Edgar Poe dont le film s'inspire, tout en sous-exploitant au passage le personnage de Dupin, un parfait ancêtre de tous les Hercule Poirot, Sherlock Holmes et autres Nick Carter, intervenant encore dans deux autres «histoires extraordinaires» : *la lettre volée* et *le mystère de Marie Roget*.
Le rôle du singe (belle bête !) est tenu par Charles Gemora, lequel reprendra son interprétation dans le remake de 1954, **Phantom of the Rue Morgue**. C'est ce qui s'appelle de la constance.





CELLAR DWELLER

1987. U.S.A. De John Carl Buechler. Avec Deborah Mullowney, Brian Robbins, Jeffrey Combs, Yvonne de Carlo, Vince Edwards.

Ce monstre franchement antipathique apparaît dès que l'on ouvre un livre de démonologie. Si, si ! Tenez, faites un test pour voir : n'ouvrez aucun livre de démonologie. Eh oui, le monstre n'apparaît pas. C'est confondant comme expérience. Je savais que ça vous plairait.
Jeffrey Combs, notre démiurge du décapant **Re-Animator**, conçoit des histoires pour des comics d'épouvante et nourrit ici l'excellente idée d'invoquer un monstre démoniaque afin de l'utiliser dans ses scénarios. Un esprit rationnel lui déconseillerait évidemment la démarche, mais nous sommes dans un film fantastique et il faut ce qu'il faut. Effectivement, la créature supprime aussitôt le dessinateur et, trente ans plus tard, une de ses admiratrices va réveiller le monstre en venant séjourner sur les lieux mêmes du drame, entre-temps transformés en atelier d'artiste. Si c'est pas du scénar sur mesure, ça !
L'animal participe à la fois du vampire, du loup-garou, du fantôme et du démon, et il absorbe génétiquement ses victimes qui continuent à ressentir des choses à travers son corps. Un monstre d'ailleurs très sale qui ne s'essuie pas la bouche après avoir mangé. C'est pas beau, on va finir par déconseiller le film aux enfants.

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

LE CINÉMA D'AVENTURE

Patrick Brion (*Éditions de la Martinière*)

Selon Patrick Brion, le Monsieur Cinéma de *France 3* et cinéphile hautement respectable, le cinéma s'est arrêté dans les années 70. Il nous avait déjà fait le coup avec son précédent ouvrage sur le cinéma fantastique qui était censé donner un aperçu des meilleurs films du genre et s'arrêtait en 68 avec **2001, L'Odyssée de l'Espace**. Comme si tous les longs métrages réalisés après comptaient pour du beurre. Il nous ressert le même discours rétro avec ce «Cinéma d'Aventure». Ne comptez pas trouver ici les grandes épopées qui vous ont fait vibrer ces dernières années. Pas d'**Indiana Jones**, pas de **Forêt d'Émeraude**, pas de **Mission**. Pas de chance les gars, vous êtes trop jeune ! À part ce «problème» de date, Brion connaît bien son sujet. Comme pour «Le Western» ou «Le Film Noir», les films sont bien choisis. De **Lord Jim** à **Prince Vaillant**, en passant par **L'Aigle des Mers** et **Robin des Bois**, vous aurez droit à un texte savant et assez complet ainsi qu'à une fiche technique presque exhaustive sur les meilleurs films du genre. Niveau illustration, Brion a dégoté des photos rares et n'hésite pas à imprimer des photogrames. Or publier des petits bouts de film présente certains désavantages. Nombreuses sont les photos rayées, floues ou même anamorphosées. Pour un ouvrage à 495 F censé être LE livre indispensable sur la question, ça la fout un peu mal...

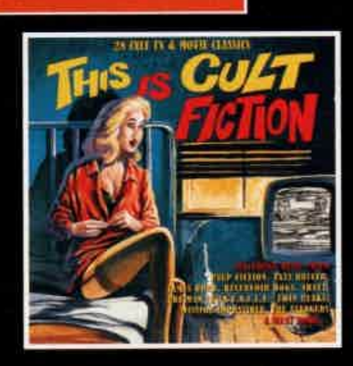


LE PETIT LIVRE DU FILM D'AVENTURE

Jean-Marc Bouineau (*Spartorange*)

Deux livres sur le même sujet en même temps, il va falloir choisir. Avantages pour «Le Petit Livre» : le prix (169 F) et l'esprit. Le système est le même que son «concurrent». Une tentative de définition du genre en guise de préface suivie de la description de 54 films avec texte d'un côté et photo pleine page de l'autre. Même système, mais intention différente. «Le Petit Livre du Film d'Aventure» offre une vision plus passionnée, moins scientifique des œuvres abordées. On en apprend soit un peu moins, mais on a vraiment beaucoup plus envie d'aller voir les films une fois le bouquin refermé.

COLLECTOR



THIS IS CULT FICTION

New State Entertainment (*Virgin*)

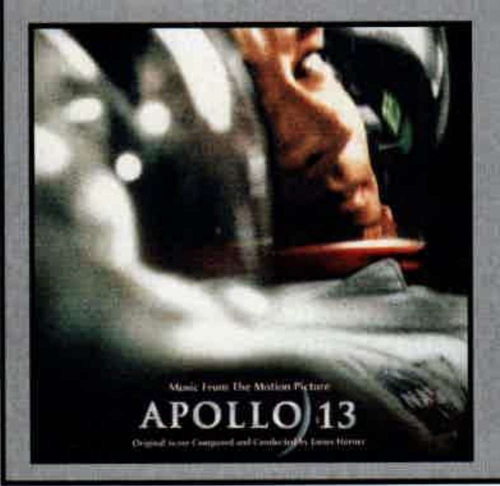
La recette du succès aujourd'hui est simple : «Du culte ! Du culte ! Du culte !». L'utilisation de la musique de film ou série culte devient monnaie courante dans la publicité. Les déodorants font leur promo sur le «Little Green Bags» de **Reservoir Dogs**, les voitures se vendent «Au Nom De la Loi»... Il y a donc fort à parier que cet album importé d'Angleterre ne va pas rester longtemps dans les bacs. On y trouve à boire et à manger. Six extraits des BO des films de Tarantino, deux de **Reservoir Dogs** et quatre de **Pulp Fiction**. Neuf thèmes principaux de série télé, dont ceux de ***Mission : Impossible***, ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** et de ***Twin Peaks***. Des morceaux leitmotiv de films aussi connus que **James Bond** et **Shaft**. Et quelques-unes des plus belles chansons de l'histoire de la musique de films comme «We Have All The Time In The World» de Louis Armstrong composée pour **Au Service Secret de da Majesté**. Cerise sur le gâteau : un passage du *score* de **Taxi Driver** par Bernard Herrman agrémenté de dialogues du film («You're talking to me ?»). Rien de vraiment introuvable, mais une compilation sympathique présentée sous une pochette au look très «pulp». Un disque dans le vent.

DISQUES

WATERWORLD

James Newton Howard (*MCA*)

James Newton Howard a-t-il déjà composé une BO originale ? Pas sûr. La musique de **Waterworld** ne changera pas notre opinion. Sa composition est une sorte de patchwork de thèmes entendus à droite et à gauche. Le thème principal a des relents de **Jurassic Park**, les rythmes fous semblent empruntés au Hans Zimmer de **Fenêtre sur Pacifique**... Bref, que du déjà-vu. L'écoute laisse un sentiment de travail bâclé, sans âme, comme si James Newton Howard avait lui aussi été victime des galères du tournage. Une composition au rabais pour le film américain le plus cher de l'histoire du cinéma.



APOLLO 13

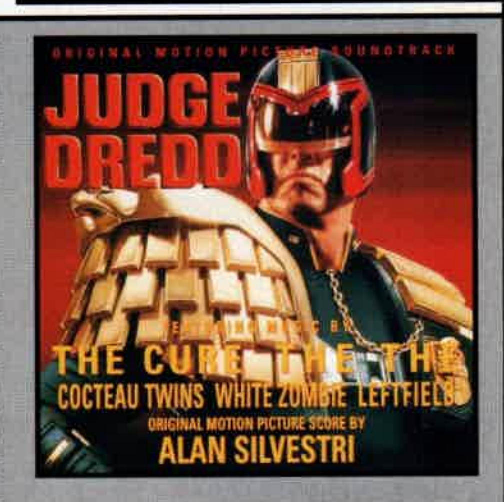
James Horner (*MCA*)

Une composition sans surprise. Pour célébrer la mission catastrophe vers la lune, Horner fait appel aux tambours et clairons militaires, ce qui fixe d'emblée les limites de son inspiration. On attend par contre avec impatience la bande originale de **Jade**, composée par ses soins et proprement hallucinante. Pour en revenir à **Apollo 13**, il faut ajouter que plusieurs standards des seventies («Night Train» de James Brown et «I Can See For Miles» des Who notamment) ainsi que des extraits de dialogue du film (dont le fameux «Houston, we have a problem») ponctuent heureusement l'album.

JUDGE DREDD

Alan Silvestri (*Epic*)

La musique de la bande annonce du film diffusée tout l'été nous avait rendu fous. Un air surpuissant au rythme d'enfer soutenu par un orchestre déchaîné. Le bonheur ! La BO devenait du coup, à l'égal du film, la plus attendue du moment. Double déception. **Judge Dredd** est une série B friquée mais assez quelconque.



Quant au disque, aucune trace de cette mélodie obsédante. En fait, le dit morceau a été écrit par Jerry Goldsmith avant qu'il ne quitte la production, on ne sait trop pourquoi. Son remplaçant, Alan Silvestri, n'a pas jugé bon garder le travail de son illustre prédécesseur. Silvestri, plus à l'aise dans les musiques douces, s'en sort malgré tout avec les honneurs, avec huit morceaux dont les tonalités martiales collent bien au sujet. Pour les sept autres plages, il s'agit d'une compilation de chansons qui raviront les amateurs de new wave des années 80, puisqu'ils retrouveront des groupes comme The Cure ou Cocteau Twins.

interview

Paul Williams

Pour célébrer les cent ans du cinéma fantastique, les organisateurs du festival de Sitges ont invité quelques grands noms, parmi lesquels Paul Williams. Le compositeur de tubes mondiaux comme le «We've Only Just Begun» des Carpenters reste surtout l'auteur de la musique d'un des films les plus marquants du genre, et sera à tout jamais le Swan de **Phantom of the Paradise**. Séquence nostalgie.

Comment l'aventure *Phantom of the Paradise* a-t-elle commencé pour vous ?

Par un simple coup de fil de Brian de Palma. Il me connaissait à travers mes passages à la télévision, et appréciait les chansons que j'ai écrites pour les Carpenters ou pour les Three Dog Nights. Pourtant, elles étaient bien différentes de ce que Brian attendait pour son film. Dès qu'on s'est rencontré, Brian a flashé sur mon sens de l'humour. Il a vite compris que j'arriverai sans problème à composer une chanson inspirée des Beach Boys, une resucée des fifties avec «Goodbye Eddie Goodbye», etc. Plus nous discutions, plus le projet évoluait, et plus je m'y impliquais. Brian était impressionné par mon aspect si juvénile, si bien qu'un jour il m'a lancé : «Tu es Swan. Tu dois jouer mon Swan». Et toute l'histoire a changé. Le film devait s'intituler **Phantom of the Philmore**. Il est devenu **Phantom of the Paradise**, pour lui donner une dimension encore plus fantastique. Le thème du portrait de Dorian Gray, avec cette fameuse scène dans la salle de bain, a été introduit. Petit à petit, le film a pris la forme que vous connaissez aujourd'hui.

Qu'est-ce qui vous a poussé à accepter le rôle de Swan ?

Tout d'abord le personnage lui-même. Swan représente le mal absolu et possède un pouvoir presque illimité. De plus, je suis convaincu qu'il est sain de se moquer de soi-même, et le milieu du show business n'échappe pas à cette règle. Interpréter cette caricature à peine exagérée d'un mogul du disque m'amusait, c'est une image si éloignée de moi ! Je ne suis pas du même acabit que Swan. J'ai eu du succès dans ma carrière : six nominations à l'Oscar. Mais à chacune d'entre elles, j'étais surpris, je ne pensais pas du tout avoir droit à tant d'honneur. J'ai toujours agi comme un invité dans le show business. À l'époque, j'avais un certain pouvoir, mais je ne m'en rendais même pas compte. Je n'ai jamais été et je ne serai jamais Swan. Les personnages du film étaient des archétypes d'un système que je connaissais bien. Swan représentait le mal absolu, Phœnix le symbole de la pureté corrompue, et Winslow Leach celui de la victime qui se transforme en héros en se sacrifiant. Il faudrait une suite pour le ressusciter. Il n'en a jamais été question au cinéma, mais nous avons longtemps pensé avec Brian écrire une comédie musicale. J'ai travaillé sur **Bugsy Malone**, le film d'Alan Parker. Après le cinéma, **Bugsy Malone** est devenu une comédie musicale à succès, et nous voulions faire de même avec **Phantom of the Paradise**. Nous travaillions déjà dessus quand Brian a dû arrêter pour s'occuper du **Bûcher des Vanités**. L'échec du film a été si marquant pour lui que Brian a littéralement disparu. Je n'ai d'ailleurs pas de nouvelles de lui depuis sept ans. Le projet est donc tombé à l'eau. Je trouve cela dommage.

Quelles indications Brian De Palma vous donnait-il pour la musique ?

Aucune. Il m'a offert une totale liberté. Swan est défini dans le film comme celui qui a inventé le Rythm and Blues, et provoqué la rencontre de la folk music et du rock'n roll. Je voulais explorer au maximum les musiques déjà existantes tout en donnant l'impression de créer les rythmes du futur. «Somebody Supper Like You» et «Life at Last» sont les chansons qui m'ont donné le plus de mal. Je cherchais une forme totalement inédite de rock'n roll. Sans m'apercevoir de l'impossibilité d'un tel projet. Comment l'artiste peut-il savoir que sa création est novatrice ? C'est un problème philosophique quasiment insoluble. Ces chansons restent tout de même une bonne illustration de la direction qu'a prise le rock dans les années suivantes. J'avais embauché mes propres musiciens, des gars solides, pour interpréter les morceaux. Tous ne sont plus dans le métier aujourd'hui. Par exemple, le chanteur des Juicy Fruits, Jeffrey Comanor, a laissé tomber le chant. Il est chiropracteur à Atlanta.

Phantom of the Paradise est ressorti à Paris récemment et continue d'engranger les entrées. Comment expliquez-vous le succès du film ?

Ses thèmes sont éternels : la cupidité, l'espoir d'une jeunesse éternelle, le talent, la recherche de la perfection... Ce sont des sujets encore d'actualité. Lors d'une séquence du film, Swan annonce qu'il va montrer l'assassinat de Phœnix en direct sur les télés du monde entier et il ajoute : «Ça c'est du spectacle !». Brian et moi pensions vraiment que le monde allait en arriver là. Et voilà, nous y sommes... L'information est devenue un spectacle, les événements heureux ou malheureux ne valent plus rien s'ils ne sont pas traités sous un angle spectaculaire. Tout est distordu aujourd'hui. Les images de Rodney King roué de coups par les policiers sont ancrées dans les esprits de tous : d'abord pour leur aspect choquant mais aussi pour leur côté spectaculaire. Nous ne sommes pas loin de ce que Swan disait. Quand les gamins présents dans le Paradise voient mourir Beef en direct, ils ne savent plus si ils assistent à une partie du spectacle ou à la réalité. Leurs yeux sont trop habitués à la violence pour pouvoir faire la différence. C'est certainement le message le plus important jamais transmis dans un de mes films. J'ai gagné l'Oscar pour «Evergreen», la chanson d'**Une Etoile est Née**, mais ce n'est pas une chanson importante. Elle ne changera rien à rien. Dans **Phantom of the Paradise**, nous abordions des thèmes importants avec humour. Je suis très fier de cela. Je crois que c'est mon meilleur boulot.

Autre aspect prophétique de *Phantom of the Paradise*, la personnalité des rock stars : aujourd'hui, elles ont toutes un petit côté Swan...

Par définition, aujourd'hui, une rock star s'apparente à une sorte d'extraterrestre intouchable. Elles sont toutes devenues des Swan en puissance. On a vu des vedettes de la pop se sortir de situations difficiles et il semble établi que leur puissance médiatique leur permet de se jouer des lois, des tribunaux. Un peu comme Swan qui fait de Phœnix une junkie, enferme des gens, autorise le viol et tue en toute impunité. Quant à l'obsession du vieillissement de Swan, comment ne pas penser que les opérations de chirurgie esthétique que subissent certains chanteurs ne proviennent pas du même raisonnement ?

Que ressentez-vous quand vous revoyez le film aujourd'hui ?

J'ai revu **Phantom of the Paradise** hier soir pour la première fois depuis des années. Un sacré choc ! Aujourd'hui, Swan a bien vieilli. J'ai regardé l'image de ce jeune homme à l'écran effrayé par l'idée de prendre des rides. Swan a raison : devenir vieux est une chose vraiment terrifiante. C'est sans doute pour cela que j'ai sombré dans la drogue et dans l'alcool. Je m'en suis sorti, heureusement. Je n'ai pas touché à un verre d'alcool depuis 6 ans. Sur **Phantom of the Paradise**, j'avais 33 ou 34 ans. Tout allait si vite à cette époque. Prendre de l'âge n'était même pas un concept imaginable à mes yeux. Alors j'enterrais cette idée sous la bouteille et je travaillais comme un fou sans prendre de recul. Maintenant, je peux me regarder dans la glace, compter chacune de mes rides et dire : «j'ai 55 ans». Je suis content d'être arrivé jusque-là. J'apprécie chaque instant de mon existence. L'autre jour, je tournais dans un film indépendant new-yorkais, **Headless Body in Topless Bar**. Je jouais un petit vieux chauve et infirme. Il était quatre heures du matin, dans un coin pourri de Chinatown. Il faisait un froid de canard et les rats passaient dans la rue sans faire attention à nous. J'étais sur ma chaise roulante, frigorifié. Je ne me rappelle pas avoir été autant heureux dans ma vie qu'à ce moment-là.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**

PHANTOM OF THE PARADISE

PHANTOM OF THE Paradise

ORIGINAL SOUNDTRACK RECORDING

Courrier des LECTEURS

Jean-Marc Sanieres, Lyon

En réponse à la lettre de monsieur Evangelisti, j'aimerais dire que je trouve assez navrante la décision de certains pays de boycotter les produits français. Moi aussi, je trouve pitoyable la reprise des essais nucléaires. L'autre grand C... (*le «C» veut dire Chirac, je suppose...*) ferait mieux de garder les milliards pour la Sécurité Sociale ou pour secourir les plus démunis. Au lieu de ça, il dilapide l'argent avec ses gros pétards. Ceci dit, je ne vois pas en quoi les entreprises ou les artisans devraient en supporter les conséquences. Pourquoi mettre sur la paille un producteur de vins, par exemple ? Et le pire de tout, c'est que le Japon et l'Australie se permettent de nous donner des leçons de morale écologique ! Les mêmes qui massacrent les baleines, les chevaux, les kangourous, les koalas. En un mot, non au nucléaire, non au boycott, et oui à *Mad Movies* pour la vie.

Les tentatives de pression vis-à-vis du pouvoir agissent toujours sur des tiers innocents, c'est bien connu. Regarde les grèves, par exemple. Notre lecteur italien l'a finalement bien compris, qui a tout de même renouvelé son abonnement à Mad Movies. *C'est beau, non ? J.P.P.*

Christophe Bosquet, Villiers-Sur-Marne

Les éloges d'usage, nous verrons après. Ce en quoi, je suppose, ma lettre ne sera pas publiée.
Je cite : «***Psychocop***, *le réalisateur ne manque jamais une occasion d'exposer la plastique avantageuse de ses bellâtres*». Je viens de me procurer la K7 et là, voyez-vous, soit vous êtes complètement obsédés, soit vous avez mal vu. Il n'y a pas une paire de seins de tout le film ! Ensuite, vous vous permettez de critiquer des films que souvent j'aime bien. Peut-être d'autres aussi, d'ailleurs (*c'est assez vraisemblable, en effet !*). Moi, ce que j'aime, ce sont les films d'horreur bien crades, avec de bons effets spéciaux, ou qui font peur. J'adore **Vendredi 13**, le **1** et le **3**, eh oui, ça arrive, mais aussi **Démons I** et **II**, **House III** que je vénère, et bien d'autres encore.
Mais il faudrait que vous vous intéressiez aussi aux autres de temps en temps. C'est marrant toutes les lettres d'éloges que vous recevez et si peu de constructives pour le prouver ! (*et c'est pourquoi nous passons la tienne, mon lapin...*). Car il est vrai, qu'à part certaines critiques, je vous dévore aussi (le *Mad*, hein ? pas vous !).
Juste une dernière chose. Il y en a qui disent, Wes Craven, Zemeckis ou autres ne font que des films pour la famille, mais heureusement, pas Sam Raimi, Peter Jackson, etc. Mais dites donc, chers lecteurs, je suis tout à fait d'accord avec vous, mais Sam Raimi et son **Evil Dead III, L'Armée des Ténèbres**, c'est pas pour toute la famille, ça ?
Sur ce, je vous laisse. Bonne continuation et, s'il vous plaît, remettez-nous la *Mad Rubrik*. Salut à toute l'équipe et sans rancune.

Merci pour ta lettre, rafraîchissante et tellement surréaliste. Laisse-moi pourtant lever le voile à propos de nos intimes obsessions : «la plastique avantageuse des bellâtres», *citée par l'auteur, concerne le physique des interprètes masculins et non celui des actrices (bellâtre se rapportant toujours à l'homme, avec une connotation nettement péjorative). Ce qui explique cette absence impardonnable de paires de seins. Si tu vois passer d'autres paires, tiens-nous vite au courant. J.P.P.*

Christophe Dufour, Douai

Cher *Mad Movies*. J'ai aujourd'hui 20 ans et je suis passionné de cinéma fantastique depuis l'âge de 14 ans. Je me permets de vous écrire pour vous faire part de certaines réflexions vis-à-vis de ce cinéma. J'ai pu grâce à la vidéo découvrir une bonne partie des films des années soixante à nos jours en passant par toutes les séries B et Z. Je remarque que la production des années 80 était de bien meilleure qualité malgré des moyens plus modestes que ceux d'aujourd'hui.
De nos jours, un film fantastique c'est un mauvais scénario et des effets spéciaux époustouflants, élaborés le plus souvent par ordinateur, de façon à nous en mettre plein la vue. Les trucages prennent désormais le pas sur le comédien et sur l'histoire, ce qui fait qu'un film se réduit à un simple spectacle visuel ne cherchant qu'à ramasser plein de fric. Autrefois, on faisait un film aussi pour se faire aimer du public, pas seulement pour le business. Heureusement, il reste le cinéma fantastique français qui est en train de remonter grâce à de très bons films comme **La Machine** ou **La Cité des Enfants Perdus**.
Je termine en vous souhaitant bon courage et en vous joignant deux photos de mes réalisations effectuées à la gouache. Merci de les publier si vous avez la place.



Muriel Adamski, Peronnes-Lez-Binches, Belgique

J'ai été agréablement surprise de voir votre revue figurer dans le catalogue Previews U.K. C'est une bonne idée de pub pour attirer des lecteurs hors francophonie.
En fait, j'ai décidé de vous écrire parce que j'en ai marre de lire des critiques négatives sur **Batman Forever** dans le courrier des lecteurs. Le film est loin d'être un navet, il est seulement différent des deux premiers, et ça n'est pas forcément un mal. Si Burton avait choisi d'exploiter le côté noir du personnage, Joel Schumacher met la lumière sur le côté fun et comic book, et c'est très bien comme ça.
En ce qui concerne les acteurs, je trouve le changement nécessaire, car Michael Keaton était sans doute très crédible en Bruce Wayne, mais son Batman était plutôt mou. Assez bizarrement, l'inverse se produit avec l'interprétation de Val Kilmer : son Bruce Wayne est presque inexistant et Batman devient enfin le super héros énergétique qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. Plus besoin de talonnettes ou autres trucages pour que Michel Keaton paraisse plus grand. Val Kilmer remplit son costume, au moins (*c'est ce que j'ai cru voir, oui...*). Pour parler chiffres, **Batman Forever** a quand même battu le record d'entrées pour le premier week-end d'exploitation aux Etats-Unis. En France, les deux films précédents n'ont pas cassé la baraque, je ne sais pas ce qu'il en est de celui-ci, mais moi, **Batman Forever**, j'en redemande ! C'est un film à apprécier pour ce qu'il est : fun, high tech et simpliste, un point c'est tout.
Bravo pour vos bientôt 100 numéros. Vous ne les faites vraiment pas !

Dis donc, et si on faisait jouer Bruce Wayne par Keaton et Batman par Kilmer, carrément ? Quoi, ça va coûter cher ? Ah oui, mais faut savoir ce qu'on veut, aussi... J.P.P.

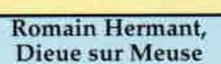
Jason Wrathchild, Narbonne

Ayant fait la précieuse acquisition de 13 anciens numéros de votre revue, je me suis rendu compte, un peu tard il est vrai, que le courrier des lecteurs était une rubrique plus intéressante que je ne le pensais alors, puisque bourrée d'informations, d'humour, de magnifiques maquillages et autres somptueux dessins.
C'est d'ailleurs en réponse à une de ces lettres que j'écris. Patrick Moreau, poussait un coup de gueule justifié contre le King et nous rappelait l'existence d'un autre pilier du fantastique : Graham Masterton. Et c'est là l'information que je voulais faire passer. Graham Masterton n'est en fait que le pseudonyme de Dean R. Koontz. Alors, amis lecteurs (trices) qui connaissez Koontz et pas Masterton (ou l'inverse), vous avez encore de nombreux titres à dévorer !
Je sais qu'on n'est pas sur Fun radio (*Dieu nous en préserve, en effet !*), mais j'en profite pour passer le bonjour à tous les skateurs de Narbonne, ainsi qu'à Raphaela, Maeca et Lilie que j'adore ! Longue vie à *Mad Movies* et à ses lecteurs.

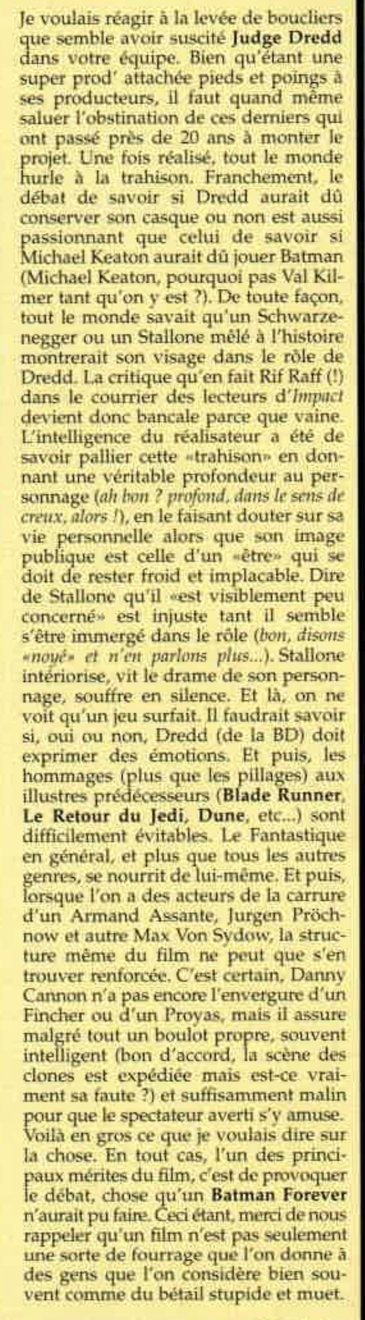
Julien Duc, Seurier

Deux questions me taraudent l'esprit : au dos de *Mad 97* s'étale une publicité sur la trilogie **Star Wars**, or les visuels des jaquettes ne correspondent pas aux affiches cinéma. Est-ce une fantaisie passagère ou un changement définitif ? Ensuite, je lis : «*Pour la dernière fois dans sa version d'origine*», ça veut dire quoi ? Ces questions sont d'utilité publique et il est inconcevable que vous n'y répondiez pas.

Il s'agit seulement d'un nouveau design pour la dernière sortie vidéo (d'une qualité technique parfaite) avant que PFC Vidéo *ne perde les droits d'exploitation de la saga.*



Romain Hermant, Dieue sur Meuse



Je voulais réagir à la levée de boucliers que semble avoir suscité **Judge Dredd** dans votre équipe. Bien qu'étant une super prod' attachée pieds et poings à ses producteurs, il faut quand même saluer l'obstination de ces derniers qui ont passé près de 20 ans à monter le projet. Une fois réalisé, tout le monde hurle à la trahison. Franchement, le débat de savoir si Dredd aurait dû conserver son casque ou non est aussi passionnant que celui de savoir si Michael Keaton aurait dû jouer Batman (Michael Keaton, pourquoi pas Val Kilmer tant qu'on y est ?). De toute façon, tout le monde savait qu'un Schwarzenegger ou un Stallone mêlé à l'histoire montrerait son visage dans le rôle de Dredd. La critique qu'en fait Rif Raff (!) dans le courrier des lecteurs d'*Impact* devient donc bancale parce que vaine. L'intelligence du réalisateur a été de savoir pallier cette «trahison» en donnant une véritable profondeur au personnage (*ah bon ? profond, dans le sens de creux, alors !*), en le faisant douter sur sa vie personnelle alors que son image publique est celle d'un «être» qui se doit de rester froid et implacable. Dire de Stallone qu'il «est visiblement peu concerné» est injuste tant il semble s'être immergé dans le rôle (*bon, disons «noyé» et n'en parlons plus...*). Stallone intériorise, vit le drame de son personnage, souffre en silence. Et là, on ne voit qu'un jeu surfait. Il faudrait savoir si, oui ou non, Dredd (de la BD) doit exprimer des émotions. Et puis, les hommages (plus que les pillages) aux illustres prédécesseurs (**Blade Runner**, **Le Retour du Jedi**, **Dune**, etc...) sont difficilement évitables. Le Fantastique en général, et plus que tous les autres genres, se nourrit de lui-même. Et puis, lorsque l'on a des acteurs de la carrure d'un Armand Assante, Jurgen Pröchnow et autre Max Von Sydow, la structure même du film ne peut que s'en trouver renforcée. C'est certain, Danny Cannon n'a pas encore l'envergure d'un Fincher ou d'un Proyas, mais il assure malgré tout un boulot propre, souvent intelligent (bon d'accord, la scène des clones est expédiée mais est-ce vraiment sa faute ?) et suffisamment malin pour que le spectateur averti s'y amuse. Voilà en gros ce que je voulais dire sur la chose. En tout cas, l'un des principaux mérites du film, c'est de provoquer le débat, chose qu'un **Batman Forever** n'aurait pu faire. Ceci étant, merci de nous rappeler qu'un film n'est pas seulement une sorte de fourrage que l'on donne à des gens que l'on considère bien souvent comme du bétail stupide et muet.

Le temps passé à monter un projet n'influe nullement sur sa valeur finale et la présence d'acteurs estimés fait d'autant mieux regretter le ratage incontestable du film. Ceci dit, nous tenions enfin un défenseur du **Judge Dredd** *cinématographique et nous n'allions pas le laisser échapper comme ça. J.P.P.*

Jérôme Vincent, Epernay

Si je vous écris aujourd'hui, c'est pour vous faire part de mon indignation face à cet engouement cinématographique du public français pour les films de Christian Clavier. Depuis **Opération Corned-Beef**, on assiste à un retour à la bonne grosse comédie française bourrée de gags vulgaires et arriérés (surtout dans cette idiotie monstrueuse nommée **Les Visiteurs**). Les acteurs crient à s'en décrocher les mâchoires dans des scènes dites comiques (les nullissimes **La Soif de l'Or** et **La Vengeance d'une Blonde**). Bref, tous ces nouveaux films n'ont plus rien à voir avec des pointures du cinéma français comme **Les Bronzés** ou **Le Père Noël est une Ordure**.
Je comptais voir **Les Anges Gardiens** pour Depardieu, mais la bande-annonce m'a fait changer d'avis : le film a l'air d'un gros navet friqué. Et si j'ai bien compris, **Les Visiteurs 2** c'est pour bientôt. Au secours !

Et comment va-t-on lutter contre les navets américains si tu ne va pas voir les bons gros navets bien de chez nous, alors ! Le théâtre de boulevard, moribond à force de Jean-Lefebvrisation frénétique, tente d'investir le cinéma franchouillard de masse et toi, tu dédaignes. Tu veux que je te dise ? Tu es un mauvais Français, tiens ! J.P.P.

Laurent Pédeuplé, Pau

J'ai vu récemment le **Batman Forever** de Schumacher (comment ça se prononce, au fait ? *Ça se prononce Jean-Pierre Papin, je crois, mais vas-y, continue...*). Eh ben, mon Dieu, quelle daube ! L'univers macabre et si personnel de mon cher Tim revisité à la manière disco, et en plus c'est kitsch (il fallait oser !). Il faut quand même avouer que Schumatruc n'a aucune imagination et qu'un seul bon film à son actif (**Chute Libre**), c'est bien fade.
Enfin bref, pour changer de registre, j'ai remarqué depuis que je vous lis une importante présence féminine dans votre courrier, et cela fait énormément plaisir (ça change des stéréotypes des fifilles-nunuches-qui-regardent-Hélène-et-ses-Bouffons). Et en plus, elles ont du caractère (Cf. Miss Polka) ! Je vous laisse et reste un de vos plus grands fans.

Je sens que je vais te décevoir cruellement, mais à mon avis, Miss Polka c'est un mec. Je suis pas sûr, mais le style, le phrasé, et mon instinct surtout, me le laissent supposer. Hein, Miss, c'est pas vrai ? J.P.P.

Arnaud Bonnevie, Bonneuil-en-France

Tout d'abord, je voudrais vous féliciter (encore et toujours) pour ce superbe magazine qu'est *Mad*. Je suis un fervent admirateur du cinéma fantastique. Je ne vis que pour le cinéma. Mais, fini les flatteries, je voulais vous offrir une photo de ma composition intitulée «Dîner chez Maman Gâteau» (*Beurk ! dis à maman que je rentre pas dîner...*). Elle a une tendance anthropophage. Merci par avance de la mettre dans le courrier des lecteurs. Continuez ! Salut !

Mélanie, Dunkerque

Je vous écris tout d'abord pour prendre la défense de *Studio* et *Première*, deux magazines injustement décriés par Stéphanie Meyer dans le courrier des lecteurs. J'avoue être à la fois lectrice de *Mad Movies* et de ces deux revues, ce qui n'est pas incompatible. N'en déplaise à Stéphanie, les rares critiques qu'ils expédient en quelques lignes sont celles d'œuvres qui n'en méritent pas davantage. De plus, aucun de ces deux magazines n'a défendu des films aussi pitoyables que **Ace Ventura** ou **Un Indien dans la Ville**, mais ils s'accordaient tous à défendre **Ed Wood**, tandis que *Première* ne tarissait pas d'éloges sur **L'Antre de la Folie** et **Mort ou Vif**. J'estime cependant ne pas faire partie des «moutons» décrits par Stéphanie Meyer. Je ne laisse personne me dicter les films que je dois voir ou non et je suis l'une des premières à voir dans le cinéma un art à part entière et pas seulement un divertissement. A bon entendeur, salut ! (*allez les filles... Vas-y, Stéphanie, te laisse pas faire...*).
Je tiens également à vous remercier pour votre article concernant les nouveaux épisodes de la série ***X-Files***. D'autant que les explications concernant la grossesse de Gillian Anderson permettent de mieux comprendre le sort réservé à Dana Scully dans certains épisodes, notamment ***Duane Barry***.
Aux Frontières du Réel reste la série la plus fascinante que j'aie vue depuis longtemps. Sa réussite est due à une savante alchimie entre des scénarios d'une intelligence remarquable et une réalisation efficace, mais aussi aux excellentes performances de David Duchovny et Gillian Anderson dans des rôles particulièrement attachants. J'aime Fox Mulder et Dana Scully parce qu'ils ne sont pas des héros sans faille, même si le côté idéaliste de Mulder a parfois tendance à m'agacer. Il leur arrive d'avoir peur, d'être dépassés par les phénomènes qu'ils rencontrent, comme dans l'épisode ***Quand Vient la Nuit*** où ils affrontaient des insectes meurtriers (un thème classique, mais admirablement renouvelé). Il est arrivé à Scully de voir son scepticisme s'effondrer à la suite de la mort de son père (***Le Message***). Il leur arrive parfois de ne pas parvenir à résoudre totalement des énigmes ou à éviter le pire de se produire : la mort de l'informateur dans le premier épisode de la première saison, par exemple (*dis donc, t'es super branchos, toi, va falloir un Episode Guide pour te lire...*).
Vous l'aurez compris, j'aime ***Aux Frontières du Réel*** pour son ambiance unique, inquiétante, un rien parano, pour l'intelligence de ses intrigues et l'évolution constante des relations entre les deux personnages. Que ceux qui n'ont jamais regardé cette petite merveille se branchent d'urgence sur *M6* le vendredi soir, ou *BBC 2* le lundi soir. Vous ne le regretterez pas ! Et n'oubliez jamais que «la vérité est ailleurs»...



PETITES ANNONCES

Vds 1000 33 tours originaux américains, anglais, tous styles (sauf français), en excellent état + divers portfolios (**Star Wars**) et romans. Liste contre 1 timbre à Roland Padovani, 90 rue de la République, 13002 Marseille.

Vds *Jeux & Stratégies* n°1 à 50, nbreuses K7 (VF et VO anglaise), + intégrale des *Thunderbirds* (32 K7, VF). Rech. docs sur Hitchcock. J.Y. Desrats, 2 avenue A. Wicky, 68100 Mulhouse.

Rech. tout document sur le fantastique et vds anciens n° de l'*E.F.* Yoann au (1) 47 66 53 99.

Vds 120 F pièce t-shirts : **Star Trek**, **Star Wars**, **Alien**, **Blade Runner**, **Black Rain**, **Une Journée en Enfer**, **Timecop**, **Frankenstein**... Michel Bastone, 10 rue Garibaldi, 83000 Toulon.

Vds 100 F pièce VHS PAL de **Retour vers le Futur 2**, **Abyss**, **Star Trek 2 et 5**, **Taxi Driver** et **Aliens** (version intégrale). Romain Hermant, 33 rue du Rattentout, 55320 Dieue sur Meuse.

Rech. enregistrements d'***Aux Frontières du Réel*** (1ère saison et début de la 2ème). Sophie Lombard, Rés. Le Magister, Appt 65, 87 imp. J. Combescure, 34090 Montpellier.

Vds 150 comics *Marvel* et *DC* 1960/1980 (X-Men, Avengers, Fantastic Four, Batman...). Liste contre 1 timbre à Frédéric Fabry, 105 av. F. Roosevelt, Les Pins 4D, 06110 Le Cannet.

Vds à petits prix nbreux *Titans*, *Spidey*, *RCM*, *Akira* et livres dont vous êtes le héros + *Impact* 13, 15 à 17, 19 et 25. Liste sur demande à F. Jost, 5 bis av. du Professeur Roux, 78100 St Germain-en-Laye.

Rech. l'intégrale Harry Dickson chez *NEO*. Ach. 40 F pièce chaque volume à partir du 4. Carlos Da Cruz, Rés. Les Gentianes, Appt 124, Allée du Gros Chêne, 16000 Angoulême.

Vds jeux de rôles parfait état *Star Wars*, *Torg*, *Cyberpunk*, *AD&D* + anciens n° de *Dragon Magazine*. Kévin au (1) 47 25 05 45.

Vds photos de films SF/fantastique : **Star Wars**, ***X-Files***, **The Crow**... Photocopies et tarifs contre 2 timbres à Amanda Richard, 32 Passage du Désir, 75010 Paris.

Vds nbreuses maquettes de personnages de films SF/fantastique et dessins animés : **The Crow**, **Akira**, T-800, **Reservoir Dogs**, **Alien**... Liste contre deux timbres à Pascal Fraboulet, 17 rue de la Liberté, 77680 Roissy en Brie.

Rech. «Le Défi de Thanos» vol. 2 dans coll. *RCM*, ainsi que toute BD sur Hulk et collection *Privilège*. Frédéric Hebert, 30 rue Berthelot, 76600 Le Havre.

Ach., vds, éch. trading cards ***Lois & Clark*** + *Star Wars Widevision*. Ach. cards *Batman*, *X-Men*, *Superman*, *Star Wars Galaxy*. Muriel Adamski, rue des Coquelicots n°28, 7134 Peronnes-Binche, Belgique.

Rech. CD ou K7 : Damn Yankees («Don't Tread»), Toad the Wet Sprocket («Fear»), Gin Blossoms («New Miserable Experience»), Firehouse («Hold Your Life») et Clawfinger («Deaf, Dumb, Blind»). Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Ach. à prix raisonnable *M.M.* 28 et antérieurs au n°24. Xavier au 39 88 40 21.

Vds SNES US + 2 pads + A.R.2 + DKC + MK2 + I.S. Soccer + Ill. of Time pour 1.100 F. Fred au 30 34 95 93 après 19 h.

Rech. tout sur Sophie Marceau, Madonna, Richard Grieco, Roch Voisine, A-Ha, Michael Keaton, Indochine, Jean-Luc Lahaye, Mylène Donzel, rue Philippe Valentin, 84870 Loriol du Comtat.

Vds nbreux films rares en VF : **Le Jour où la Terre Prit Feu**, **Le Blob** (54), **Monsieur Joe**, **Dinosaurus** + série complète (49 épis.) d'***Au-delà du Réel***. Benchicha Tayeb, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Vds 300 affiches originales (Corman, Fischer, Price (*des affiches en jouets, alors ?*), Cushing, Fulci, Cronenberg, Romero, Carpenter...) + affichettes, synopsis illustrés et photos. Lok Mariaker, BP 4, 28380 St-Rémy-sur-Avre.

Vds coffrets «Terminator Box Set» et «Schwarzenegger» + série ***Les Chevaliers du Zodiaque***. Alexis Chudzinski, 11 rue Isabelle Perlet, 43000 Le Puy en Velay.

Ach. posters, affiches, VHS (VO ou VF), BO de **Chunking Express** et tout doc sur ***Aux Frontières du Réel***. Christophe Dauder, 14 av. de la Viste, 31180 Castelmauron.

Vds nbreux livres divers, romans SF/fantastique, Poches, BD, comics US et français, revues, trading cards, disques... Liste contre deux timbres à Jean-Paul Ronecker, 22 rue de la Salle, 54000 Nancy.

Collectionneur propose films fantastiques années 20/70 + serials + films made in Japan années 50/90. Thierry au (1) 43 37 85 15 après 19 h.

Vds près de 350 albums de trash/death/grindcore sur K7. Mega-liste sur demande à Damien Nee, Rue Neuve, 52190 Chassigny.

Ch. tout doc (disques et vidéos rares, infos, adresses, concerts...) sur U2. Christophe Mercier, 116 square Auguste Rodin, 77950 Le Mée sur Seine.

Vds très bonnes photocopies des n° 2, 13 et 14 (*de M.M. on présume... Et dis donc, t'as pas peur qu'on te réclame des royalties, au fait ?*) et les press-books de **Ténèbres** et du **Chat à 9 Queues**. Jean-Philippe au 34 75 27 71.

Vds 3.000 BD, livres, revues, reliures, romans... Liste TV, Super Héros ou «Bob Morane» contre 2 timbres à Jean-Marc Polizzi, 35 rue Guy Moquet, 75017 Paris.

Vds nbreux jouets, gadgets **Star Wars** + nbreux *M.M.*, *E.F.* et *Starfix* + Conan (*Lug*). Liste contre env. timbrée à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 St André.

Vds 70 F pièce VHS de **2000 Maniacs**, **Hardware**, **Invasion Los Angeles**, **Adrénaline**, **Baby Blood** et **Creepshow**. Rech. photos de Robin Givens et Naomi Campbell. David Jayet, 3 impasse de la Creuzotte, 39100 Gevry.

Rech. VHS originales d'Ed Wood et K7 de la collection «Les films de ma vie». Vds 60 F pièce BOF de «Thèmes Légendaires», **Intersection** et **Elisa**. Fabien Philippe, 13 rue Racine, 56270 Plœmeur.

Ach. à prix cool CD de hard rock, jeux vidéo et mangas *Akira*. Julien Proisy, 6 villa des Grands Clos, 95390 Saint-Prix.

Vds 100 F pièce VHS de **Métal Hurlant**, **Orange Mécanique** et divers «craignos monsters» et autres films de SF. Antoine au (1) 48 33 82 22.

Ch. poupée et jouets Pee-Wee Herman en bon état, ainsi que VHS de **Labyrinth** et **Dark Cristal**. Patrick Iannarelli, 103 avenue Georges Gosnat, 94200 Ivry S/Seine.

Vds 200 numéros de *Première* et 6 boites de fiches Monsieur Cinéma. Rech. figurines et anciens feuilletons : ***Hulk***, ***Wonder Woman***, ***La Planète des Singes***... Christophe Humbert, Chalet n°2, Aéroport Bale-Mulhouse, 68300 Saint-Louis.

Rech. tout sur le clan Tarantino (Avary, Rodriguez...) et sur Nine Inch Nails et Ministry. Envoyez vos listes à Clément Vino, 3 rue de Robersart, 59288 Preux aux Bois.

Ach. en bon état fiches *Première* antérieures au n°203 + fiches Monsieur Cinéma. Envoyez listes à Matthieu Pillel, 77 Bd Mendès-France, 50100 Cherbourg.

Rech. tout sur Brian Dennehy et notamment le téléfilm **Le Meurtrier de l'Illinois** diffusé sur *M6* le 4 juin 1994. Patrick Dessendier, cité HLM Saint Jean, Bt A, Bd Dominique Paoli, 20090 Ajaccio.

Ch. livres de la collection «Gore» (*Fleuve Noir*). Éch. possible. David au 51 21 05 07 après 17 h 30.

Ach. trading cards **The Crow** : crow-mium 1, 2, 5 et 6 et toutes les crow-visions sauf la 8 (*t'as tort, c'est la Crow-nembourg, et en plus elle est bonne !*). Vincent Avenel, 26 cité Rozanoff, 91220 Brétigny S/Orge.

Rech. *M.M.* 14 à 21, 25, 28, 31, 48 et 76. Gilles Saugues, 23 Les Mélèzes, 43100 Brioude.

Ach. VO de **Massacre à la Tronçonneuse** et partie 4 du **Fléau**. Isabelle Popovics, 34 rue du Rouillon, 91160 Ballainvilliers.

Recevez une liste de + de 2000 titres de vidéos Hard Core, Death, Trash et Black Metal. 10 F en timbres (déductibles à la 1ère commande) à O. Josserand, 15 rue Pasteur, 01000 Bourg en Bresse.

Collectionneur propose 500 VHS de films classiques de SF/Fantastique : **Les Survivants de l'Infini**, **La Machine à Explorer le Temps**, **Le Jour où la Terre s'Arrêta**... Liste sur demande. Daniel au 87 58 23 52 après 21 h 30.

Ach. VHS de **Punishment Park**, **La Dernière Maison sur la Gauche**, **La Colline a des Yeux**, **Soldat Bleu**. Jean au (1) 45 27 92 92.

Ch. enregistrement en VO ou VF du «Star Wars Television Special», téléfilm sur Chewbacca et sa famille. Denis Malézieux, 7 place Joseph Pancant, 40000 Mont de Marsan.

Ach. tout doc se rapportant à Stephen King et rech. adresses d'un fan-club. Sébastien Achalle, 42 rue du Moulinat, 33185 Le Haillan.

Vds mangas *DBZ* (N&B : 20 F, couleurs : 60 F), art book *City Hunter* (Niki Larson), VHS **Massacre à la Tronçonneuse** (70 F), mangas *Ken le Survivant* (20 F). Yoan Rosenziweig, 93 avenue de Fabron, 06200 Nice.

Vds *Vendredi 13* 1 à 15 + spécial posters 1 à 4, 1.500 F port compris en recommandé avec avis de réception (*et pourquoi pas 10.000 balles en collissimo pendant que tu y es ?*). Alain au 61 49 30 63.

Rech. VHS en VF de **Halloween 1 et 2**. Jean-Jacques Pruniere, Les Cuisines, 46200 Souillac.

Vds 3.000 BD (*Lug*, *Semic*, *Aredit*), comics et jouets **Star Wars**. Liste sur demande à Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Vds nbreux Big Jim (neufs, en boîte) avec véhicules. Ch. jouets Dr Slump et VHS de **Kabuki Man** (*Troma*). Philippe au (1) 45 09 19 19.

Vds 70 F pièce port compris VHS de **Gunmen**, **Brain Dead**, **L'Oiseau au Plumage de Cristal**, **Quatre Mouches de Velours Gris**, **Le Loup-Garou de Londres**, etc. Guillaume Paul, 15 rue de Netreville, 27000 Evreux.

Encore à vendre de nbreux comics et BD. Liste contre env. timbrée à Philippe Reaudin, 145 bis rue Gambetta, 45140 St Jean de la Ruelle.

Gros fan (*réponds-moi franchement, tu connais Slimfast ?*) rech. tout sur **Alien** (BD, maquettes, posters...). Fabien au (1) 64 68 68 01.

Ach. voitures de super-héros, jouets japonais et BO des films de Lucio Fulci (dont **L'Au-delà**). Bastien Ayala, 1146 av. du Lampon, Les Corniches du Paradis, 06110 Le Cannet.

Ach. VHS de *Hazan Films* (**Bloodlust**, **Nekromantik 2**, **Le Roi des Morts**...). Rech. le gant de Freddy et tout sur le groupe Cappella. Jérôme Cornet, 11 rue des Sources, 77220 Tournan.

Philippe Dupret, Ennevelin

Trahison ! *Mad Movies* est de moins en moins drôle ! C'est pas encore irréversible, mais ça glissouille vers la morosité. N° 97 : un nombre faramineux de pages accordées à des films prédigérés, abrutisseurs de foules déjà bien amochées par les jeux vidéo et les séries TV ras du bocal ! Deux pages pour **Power Rangers** ! Six pages pour **Mortal Kombat**, deux pages pour **Casper** ! (ah ! ah ! ah !) Six pages pour des dessins animés japonais dont le seul intérêt est de n'en avoir aucun. Arrêtez de cautionner toute cette mélasse insipide. Je sais, vous allez me dire que votre honnêteté n'est pas en cause, que si je ne suis pas content j'ai qu'à aller voir ailleurs (j'y suis allé, j'ai trouvé des magazines qui faisaient tous des infarctus en série, alors me revoilà, Je reste, mais je suis pas content !). Et puis d'abord, où elle est la *Mad Rubrik* ? Hein ? Remplacée par quelle gâterie susnommée. Si *Mad Movies* me fait moins rire, qu'est-ce qu'il va me rester comme raison pour continuer à l'acheter ? Les intervious interchangeables de tas de réalisateurs qui répètent sempiternellement les mêmes poncifs éculés (ou peut-être leur posez-vous toujours les mêmes connes questions) : *«Non, je n'ai pas voulu faire un film gore, mon film est un mélange d'**Indiana Jones**, d'**Alien** et de **La Guerre des Etoiles**... Oui, j'ai voulu me démarquer de la 1ère version»* Et patati, et patata, qu'est-ce qu'on s'emmerde ! Alors, aux armes Mademouvisiens et Mademouvisiennes déçus, révoltez-vous, réclamez des prises de position sanglantes, des photos gluantes, et puis faites nous-marrer quoi, prout à la fin ! Bon allez, je m'abonne quand même, parce que je sais que mes propos pleins de bon sens et mes remarques pertinentes seront pris en compte rapidement (j'ai mis mes protège-tibias). Et puis, tiens, J.P.P., si tu me réponds dans le courrier, sois méchant, défoule-toi, fais-nous marrer... S'il te plaît ?

*Non, parce que j'ai horreur de taper sur les masos, ça leur fait trop plaisir. Deux pages sur **Casper**, deux autres sur **Power Rangers**, n'est-ce point là après tout le minimum à consacrer à deux films importants (du moins au sens logistique...) qui sortent sur nos écrans ? Ou alors, quel métier faisons-nous ? Préfères-tu un magazine entièrement rétrospectif (il en existe déjà un...) ? Au sujet des Mangas, tu touches un point sensible : nous sommes très partagés à la rédaction (deux très chaud, deux tièdes et un franchement frigorifié). Mais le manque de réactions des lecteurs à ce sujet nous incite à l'inertie, à savoir laisser les choses en l'état. Nous prenons note de ta réaction, que les autres se manifestent et nous en tirerons les conclusions nécessaires. J.P.P.*

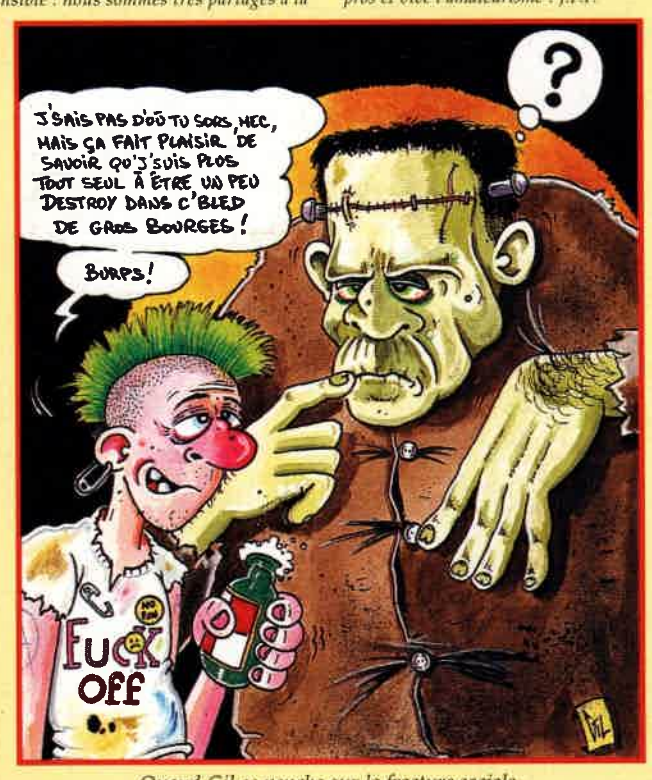
Yann Jodry, Valais, Suisse

Batman Forever : trois semaines à l'affiche, dont deux dans la plus grande salle de Sion. **Chungking Express** et **Ed Wood** : une semaine à l'affiche dans la plus petite salle. **Batman** : une bouse filmique. **Chungking Express** et **Ed Wood** : deux chefs-d'œuvre absolus.
Le constat est simple et désolant : les gros films friqués prennent de plus en plus de place et de salles, ne laissant à leurs petits frangins défavorisés que des salles minables et austères type art et essai. Ce n'est plus le talent, mais l'argent qui permet à des films d'être vus par le plus grand nombre. Triste, mais sans surprise...
Excusez le ton pas franchement jovial de ma lettre, mais quand on a le blues, on a le blues. Le plus dur pour moi est de rêver à des films comme **The Killer**, **Le Sang du Châtiment**, **The Crossing Guard**, et j'en passe, tout en sachant parfaitement que je ne les verrai jamais. Merci à vous pour *Mad Movies* et *Impact*.

Jean-Louis Estiennes, Paris

Je n'arrive pas à piger comment, avec une maquette aussi merdique, vous réussissez à être toujours debout, alors que d'autres, simplement professionnels, mais sans plus, se sont vautrés. Regardez ce que vous faites : des couleurs à chier, des typos complètement à l'opposé du sujet traité et des compos de page proches du débile. Je suis directeur artistique dans un studio graphique et je pense avoir un avis un peu réfléchi sur le sujet. Faites un effort. C'est dommage, car j'adore votre ton et vos chroniques.

A l'occasion, apprends-moi ce qu'est une typo qui ne serait pas à l'opposé de notre sujet, ça m'intéresse un max. Et puis j'ai peut-être une explication à ton étonnement que je crois sincère : les experts en communication nous bâtissent en fait un monde asocial et technocratique, les directeurs de ressources humaines ne gèrent que du chômage, les concepteurs pubs n'informent pas, mais abrutissent, les cinéastes en place nous fabriquent de l'anti-rêves. Peut-être, les directeurs artistiques ne valent-ils pas mieux... Moralité : à bas les pros et vive l'amateurisme ! J.P.P.



Quand Gil se penche sur la fracture sociale...

LE TITRE MYSTERIEUX



Euh, dis voir, Rex, tu veux ma main dans la gueule, ou quoi ?
A la question, *«Dans quel film ça se passe ?»*, l'animal nous a répondu sobrement *«Ouah-ouah, wouh-wouh, ouaf-ouaf !»* Vous voyez un peu dans quelle galère on est pour identifier le titre...
Les cinq premiers à nous fournir la bonne réponse se recevront le prochain numéro gratuit.
Notre précédent titre concernait bien sûr **The Trilogy of Terror** de Dan Curtis, sorti à la vidéo sous le titre **La Poupée de la Terreur**. Ce qui n'a pas échappé à Dick Neuvert, Judith Allambert, Alexandre Gazzara, Cyrille Wolff, Olivier Larade, Yann Israel, Thierry Fromont, Pierre Weil, Marie-Laure Chesne, Sylvain Viste, Yannick Requis, Arnaud Fabiziak, Huynh Minh-Daï, Michaël Orieux, Francis Lecoq, Fabrice Colson, Christophe Dufour, Emmanuel Defer, Vincent Thiebaut, Lydie Lamure, etc...

Vds VHS de **Gunmen** (90 F), **Ozone**, **Waxwork 2** et **Class 2001** (70 F chaque, port compris). Tél. : 81 88 73 59 après 20 h.

Vds ou éch. blouson «bombers» de Bruce Willis dans **Piège en Eaux Troubles** (*Tu vois, Bruce, c'est bien lui qui te l'avait taxé !*). Marc au (1) 39 78 70 23 après 19 h.

Rech. le téléfilm et le 1er épisode de *Hercule*, diffusés sur TF1. Marc le soir au 47 27 28 13.

Vds VHS neuves, imports US (NTSC) : sci-fi/horreur 1950-1963 + magazines (*Filmfax*, *Cult Movies*...). Liste sur demande à Albert Bouyat, 34 av. de la Bourdonnais, 75007 Paris.

Vds 2.000 F magnétoscope NTSC + HI 8 NTSC (3.000 F) avec 11 cassettes. Yann au (1) 45 43 74 41.

Rech. films gore, de zombies, de monstres japonais, de John Woo... Possibilité d'échanges contre mangas en vidéo ou autres films gore. Kevin au 20 04 83 24 après 20 h.

Rech. à prix raisonnable BD originales des *Contes de la Crypte*. Thomas Cudelou, 89 rue du Général Leclerc, 95320 St Leu-la-Forêt.

Vds BO, cartes postales, livres, affiches, photos et revues (*Cinefex*, *Première*, *Impact*...). Liste contre 1 timbre à Frédéric Destombes, 1 av. du Sénateur Girard, BP 577, 59308 Valenciennes cédex.

Vds nbreux polars et films de sabre de Hong Kong. Rech. **Akira** en version intégrale. Eddy au (1) 39 79 28 63.

Vds nbreuses photos rares de série TV : ***L'Homme Invisible*, *X-Files*, *L'Âge de Cristal*, *Kung Fu*, *Dallas*, *X-Or*, *Twin Peaks***... Liste contre env. timbrée à Christophe Renaud, 55 avenue Michel Bizot, 75012 Paris.

Vds *E.F.* (1973/1990), *M.M.* (1986/1995) et *Starfix* (1983/1987). Écrire avec env. timbrée à Guy Rolet, 17 rue de Cussac, 33290 Blanquefort.

Vds ou éch. nbreux *Strange*, *Marvel*, *Fantask*, *X-Men*, *Conan*, etc, et comics pockets *Aredit*. Hans Humbert-Brun, 109 rés. les Marronniers, 62830 Samer.

Vds 70 F pièce VHS de **Réanimator 1 et 2**, **Face à la Mort**, **Les Prédateurs de la Nuit**, **Le Retour des Morts-Vivants**, **Zombie** et **Vendredi 13**. Maxime au 54 87 72 73 après 19 h.

Ach. livre «The Nightmare before Christmas» et BO de **L'Histoire sans Fin** et **Indiana Jones et le Temple Maudit**. Mickael Ivorra, 89 av. du Mont Gaillard, 76620 Le Havre.

Vds VHS de **Rencontres du Troisième Type** (60 F) et trilogie **Star Wars** (290 F les trois ou 100 F chaque). Pierre-Olivier au 78 73 26 11.

Rech. copie (SECAM si possible) des **Deux Visages du Docteur Jekyll** et tout doc sur le film. Nikita Malliarakis, 40 rue de Croix Fontaine, 77240 Seine-Port.

Rech. le documentaire ***Les Maîtres des Rêves*** diffusé sur *Canal +*. Philippe au 81 50 47 35 (*c'est vrai qu'ils diffusent de bons films docu sur Canal +...*).

Vds *M.M.* 46 à 96 (14 F pièce), *Super Power* 3 à 30 (15 F pièce), + n° de *Banzaï*, *Nintendo Player*, *Consoles +* et *TV Jaquettes*. David au 89 69 29 40.

Vds magazines et fanzines US et anglais. Écrire en anglais avec un coupon réponse international à Melvyn Green, 8 Castlefield avenue, Salford, M7 4GQ. Angleterre.

Vds 2.000 BD *Semic*, *Artima*, *Lug*, *Aredit*, comics US... Liste sur demande à Erol Ege, 5 C rue Montagne des Glaises, 91100 Corbeil.

Vds 4.500 F 6 bobines 35mm (3 heures), excellent état, jamais projetées, d'un concert de The Cure intitulé «The Cure in Orange». Christophe au (1) 34 15 94 50.

Vds nbreux romans épouvante/SF + VHS 50 F pièce de **Inseminoid**, **L'Invasion des Cocons**, **Chromosome 3**, **Les Prédateurs**, **Cauchemars à Daytona Beach** et **Le Miel du Diable**. Olivier au (1) 42 57 93 09.

Vds VHS tous genres, nbreuses VO. Liste contre env. timbrée à José Langlois, 42 rue de la Croix Rochopt, 91860 Epinay sous Senart.

Vds BO de **Last Action Hero**, nbreux CD de hard, BD US et VHS tous genres. Sébastien Herbunot, 2 Bd de la République, Bt D9, 93330 Neuilly-sur-Marne.

Princess Leia (17 ans), ch. mon frère Luke Skywalker (16-18 ans) pour partager notre passion de Star Wars. Stéphanie Julé, 6 impasse de la Crue, 79230 Vouillé.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant(e)s 13-17 ans aimant la vie, la déconne, en d'autres termes : s'éclater ! Julien Perrin, 3 clos St Rémy, 28700 Auneau.

- correspondant(e)s de 15 à pas d'âge (*allez les vieux, ratez pas l'occase !*) aimant le punk, grunge, hard, les mangas et plaisanter. Damien Iché, 9 ch. de la Bouriotte, 81200 Mazamet.

- correspondants 20 ans et +, habitant si possible le Pas-de-Calais, fans de fantastique, de hard et de tout ce qui peut se rapporter à la mort (*mollo, on rappelle que les sacrifices sont interdits dans ces pages*). Je suis un écrivain amateur. Laure Doublet, 8 rue des Verts Fossés, 62232 Vendin lez Béthune.

- maquilleur novice ou expérimenté pour jeux de rôles grandeur nature sur région parisienne ou pays de Loire. Tiphaine au 41 66 76 43.

- correspondant(e)s 25-30 ans aimant le fantastique, l'évasion et le rock. Karine De Vlieger, 5 rue Pont Noyelles, 80260 Behencourt. PS : je ne suis pas un monstre : 90, 80, 85. (*Gloups !*)

- Correspondantes mignonnes, dingues de ciné, de BO, de Michael Jackson, ou dingues tout court, aimant raconter leur vie lorsqu'elles se sentent seules. Thomas Voituret, 1 rue Henri Matisse, Rés. Philippe Le Hardy, Bât. A, 21000 Dijon.

- Vampirella passionnée de fantastique et de musique darkwave pour ciné, concerts, veillées funèbres et sorties nocturnes dans les ténèbres de la nuit noire. Frédéric le loup-garou au 29 31 29 78.

- correspondante 13-16 ans aimant les mangas, le cinéma et surtout les FX. Jérémy Lebrun, 25 le Clos Neuf, 45240 Menestreau-en-Villette.

- correspondantes 18-26 ans, région Gard, aimant sortir, danser, le ciné... Jean-Philippe Gasc, La Fanède, 30110 Les Salles du Gardon.

- Personnes ayant eu des contacts estraterrestres et ayant vécu des expériences paranormales, en vue d'une thèse. Pas sérieux s'abstenir (*très bien, eh bien puisque c'est comme ça, ne comptez pas sur moi, les filles !*). Mesdemoiselles Coulon et Dias, 69, rue Geoffrey de Moirans, 26330 Châteauneuf de Galaure.

- correspondant(e) 16-19 ans fans de cinéma surtout fantastique, habitant si possible la région lyonnaise. Jean-Paul Lançon, 169 rue Joliot-Curie, 69005 Lyon.

- correspondante(s) aimant les films d'horreur, *M.M.*, les musiciens et le hard. Pascal Arbey, La Lombardière, 38200 Luzinay.

- correspondant allant au festival de Cannes et pouvant récupérer toutes cartes postales promotionnelles de films distribuées. Ch. cartes postales *Boomerang*, *Pro Helvetia* et *Atalanta*. Aldo Dunyach, 23 rue Paul Langevin, 66270 Le Soler.

- correspondant(e)s 15-25 ans fans de Freddy Krueger. Franck Merriaux, 19 rue Sainte Marie, 59450 Sin-le-Noble.

- correspondantes, âge indifférent, françaises ou étrangères, s'intéressant au cinéma, à la BD, à la littérature pour lier amitié. J'ai 38 ans, physique agréable. Olivier Galanti, 1 rue Jules Dru, 69270 Couzon au Mont d'Or. (*c'est de plus en plus rencontres intimes cette rubrique, arrêtez un peu !*)







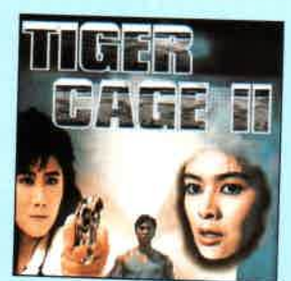


2000 Cassettes

2000 Laserdiscs

Arrivage hebdomadaire : Imports USA, GB, Japon.

Achat et vente de laserdiscs d'occasions.



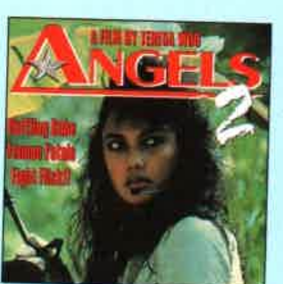
Tiger Cage 2
K7 - PAL - V.O. - 139 F



Black Cat
K7 - PAL - V.O. - 139 F



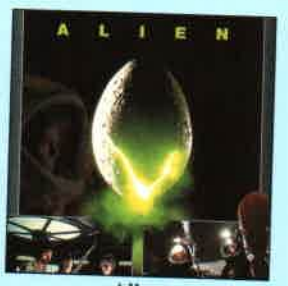
Zombie Flesh Eaters
K7 - PAL - V.O. - 169 F



Angels 2
K7 - PAL - VA - 149 F



USS Alabama
LD - THX - LTBX - 260 F
jusqu'au 21/11



Alien
LD - THX - LTBX - 295 F
jusqu'au 28/11



Congo
LD - LTBX - 230 F
jusqu'au 30/11

Catalogue gratuit sur simple demande - Vente par correspondance.

Plus de 10 000 laserdiscs et vidéos disponibles. **Mise à jour mensuelle.**

Carte de réduction 5% valable toute l'année



Album c'est aussi :

- des revues (Filmfax, Cinéfex, Ciné Fantastique).
- des livres making of (Congo, Judge Dredd, Waterworld) etc.

Album Le seul magasin " tout cinéma " de la Rive gauche.

Album

Du mardi au samedi de 10 heures à 20 heures.

7, rue Dante - 75005 Paris.
Tél. : (1) 43 25 54 76 - Fax : (1) 43 25 82 70

Album


THE MASK
EN VIDEO !
JIM CARREY
SPLENDIIIIIDE !
THE MASK
SPLENDIIIIIDE !
La star Jim Carrey (Batman forever) au meilleur de sa forme dans la comédie la plus folle de l'année. Des effets spéciaux extra-ordinaires au service d'un spectacle déli-rant. Aux côtés de la sculpturale Cameron Diaz, une performance étourdissante de Jim Carrey, avec ou sans Mask !
EN VIDÉO DÈS LE 16 NOVEMBRE
NEW LINE CINEMA
hi-fi STEREO
PATHÉ
© 1994 NEW LINE PRODUCTIONS, Inc. Tous Droits Réservés.